

ALAIN LAMOLIATTE

EMCHA

Les Sherman de Staline



14 janvier 1943, Afrique Occidentale Française.

Churchill était furieux ce matin-là. Pour qui se prenait-il ce de Gaulle, petit Général deux étoiles pour vouloir dicter ses volontés à l'Empire britannique. Et Roosevelt qui ne disait rien. Sa maladie ne justifiait pas toujours tout, Churchill était persuadé que les Américains jouaient la carte des Français, car pensait-il, on aurait besoin d'eux pour négocier avec l'Union soviétique en temps utiles. Pour l'heure, ils attendaient pour faire la réunion que le Général Leclerc soit arrivé. Dès qu'il arriva, les alliés commencèrent ce que l'on nommera plus tard le sommet d'Anfa.

- Nous sommes donc d'accord, déclara Churchill, nos forces débarqueront en Sicile puis en Italie en 1943 et en France en 1944 ...

- Nous ne pouvons pas accepter cela, le coupa Leclerc, comment pouvez-vous décider de libérer en premier un pays allié des Allemands et laisser la France aux mains des Nazis une année de plus. Monsieur le président, qu'en pensez-vous ?

- Jusqu'à preuve du contraire, la France a signé un armistice avec les Allemands, pour nous, son gouvernement vaut à peine mieux que celui de Mussolini ; dit Roosevelt.

- Ce n'est pas la France qui a signé cet acte répugnant, c'est Pétain avec ses sbires fascistes et anti-juifs, je ne peux pas vous laisser dire cela. Le vrai gouvernement de la France aujourd'hui est à Londres.

- Oui, il est chez moi et donc vous n'avez pas la parole. Sans l'intervention des Yankees, vous

ne seriez même pas là aujourd'hui. Vous ne voyez pas que les Américains jouent un double jeu pour nous mettre en colère tous les deux ; le coupa Churchill.

Roosevelt souriait.

- Je propose que nous débarquions dans le sud de la France en même temps que nous prendrons l'Italie. Cela vous convient-il, monsieur le Français ?

- Je n'ai guère les armes pour en demander plus, sinon que je veux être le premier à fouler le sol de ma patrie.

- Mais pour cela, il faut impérativement que les Russes bousculent les Allemands sur le front de l'est. Hitler doit renforcer sa présence en URSS pour nous permettre d'ouvrir deux fronts simultanés en Italie et dans le sud de la France.

- Je ne vois pas comment nous pourrions aider les Soviétiques. Nos propres chars sont

inefficaces contre les Panzers et les Tigres, et notre aviation est à bout de souffle ; dit Churchill.

- Inefficaces, quel bel euphémisme, nos M3 Lee ne perceraient même pas la Kubelwagen de Rommel et vos Lancaster ne font pas mieux. Mais j'ai bon espoir, nos usines Chrysler ont sorti un nouveau char moyen, le M4 que nous avons surnommé Shermann, nos spécialistes nous garantissent qu'il fera le poids face au Panzer IV, quant au Tigre, celui-là est impénétrable de face ou de profil. Nos services de renseignement conseillent de le tirer de dos. Mes tankistes diront aux Panzerführer : « mais passez donc que je puis vous en mettre un dans le cul » ; répliqua Roosevelt.

Ils rirent, mais ce fut un rire jaune.

- Vous lui avez encore donné le nom d'un Général de la guerre de Sécession, mais au moins celui-là était dans le camp des vainqueurs ; lui répondit Churchill.

- Je propose que nous livrions quatre mille M4 à l'URSS pour les aider à combattre Von Paulus ; dit Roosevelt.

- Vous êtes fou ? Certes les Russes sont actuellement nos alliés, mais dès la victoire acquise contre l'axe, ils se retourneront contre nous. Mon contact à Moscou m'a très vivement indiqué que Staline projette d'annexer tous les pays qu'ils auront conquis entre Kiev et Berlin ; dit Churchill.

- Je sais cela, mais avons-nous le choix ? Sans l'URSS qui pousse à l'est, toute idée de reconquête de l'Europe de l'Ouest par nous n'est qu'illusion. Les Britanniques sont-ils prêts à mourir pour les pays baltes ou la Hongrie ?

- Malheureusement, je crains que Monsieur Roosevelt ait raison. Traitons les problèmes dans l'ordre, aujourd'hui notre ennemi c'est Hitler, demain nous verrons pour Staline ; dit Leclerc.

- Vous les Français, vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez, déjà en 36 vos

dirigeants déclareraient qu'ils ne se battraient pas pour les Sudètes et voyez ou cela nous a mené. Croyez-vous vraiment que Staline s'arrêtera à la capitulation germanique, il y a beaucoup de mouvements communistes chez les résistants de tous les pays ; répliqua Churchill.

- Une chose à la fois mon cher Winston, traitons le cas de notre ami allemand, nous nous occuperons des communistes plus tard. Je fais le même pari en Chine où je vais aider Tchang Kaï-chek pour éjecter les Japonais et éviter la montée de Mao TSE Dong ; dit Roosevelt

- Pari risqué, là encore. J'espère au moins que vous allez mettre des conditions à la livraison des chars à l'armée rouge. Je serais très contrit que demain un soldat britannique soit tué par un char américain.

- Nous allons leur proposer un prêt bail avec obligation de n'utiliser les M4 uniquement

contre les forces de l'axe et restitution à l'issue de la guerre.

- C'est vrai, suis-je bête, Staline est connu pour son honnêteté et sa probité.

- Je souhaiterais pour cela qu'un émissaire français rencontre Molotov. Cela pourrait avoir lieu en Crimée dans un mois. Cela vous paraît-il possible Général ? demanda Roosevelt.

- Je vais en référer au grand Charles, bien que j'en suis certain, il va s'étrangler à cette annonce, il acceptera au nom de l'objectif premier qui est la libération de la France, je le rappelle.

Février 1943, Kasserine, Tunisie

Le matin se levait au-dessus du désert Tunisien. Déjà l'air chaud faisait vibrer l'horizon sur le sommet des dunes de sable. L'ocre du désert se mêlait à l'or du soleil levant. Soudain cette beauté fut troublée par des fumées d'abord peu



nombreuses puis qui obscurcirent la clarté de l'aube naissante.

Le Sergent Major Riley observait l'arrivée d'un escadron de la 21<sup>e</sup> Panzer division de l'AfrikaKorps. Les troupes de Rommel obligeaient celles de Montgomery à reculer depuis un mois vers les contre forts de la ville de Sidi Bouzid. Appartenant au second bataillon du 7<sup>ème</sup> régiment de cavalerie américain de la 1<sup>re</sup> division blindée du Général Orlando Ward, Riley était un chef de peloton aguerri. Après un passage à la Tank School du Nevada, il avait été affecté directement en Afrique du Nord d'abord comme tireur puis rapidement comme chef de char sur M3 Lee. Très vite il prit conscience de la faiblesse de ce char. Doté d'un canon antipersonnel de trente-sept millimètres et d'un canon cour antichar de 75 millimètres, mu par un moteur poussif, le M3 n'avait ni la puissance de tir ni la mobilité pour rivaliser face aux Panzers allemands. Un Panzer

IV pouvait détruire un char américain ou britannique avant que celui-ci ne soit à la distance correspondante à sa portée de tir maximale. Malgré cela, Riley avait réussi à rester en vie depuis la campagne libyenne et l'entrée du 2<sup>ème</sup> corps d'armée américain commandé par le Major Général Lloyd Fredendall. Les blindés alliés ne devaient leur survie qu'à la formidable puissance de l'artillerie et la ruse du Général Montgomery.

Ce 21 février, la 1<sup>ère</sup> DB rejointe par des éléments anglais et Français récemment ralliés s'était disposée en ligne pour bloquer l'attaque allemande. Quand les premiers Panzers franchirent les crêtes situées à trois mille mètres devant eux, l'artillerie les pilonna. Un régiment de Panzer III fut rayé de la carte en quelques minutes, mais les Panzers IV et les Tigres du 2<sup>ème</sup> SS Panzer Bataillon franchirent le mouvement de terrain. Le 1<sup>er</sup> cavalerie était en tête tandis que le 7<sup>ème</sup> auquel appartenait Riley formait le

deuxième échelon du dispositif américain. Les chars allemands commencèrent à tirer à huit cents mètres avec leurs obus de quatre-vingt-huit millimètres à haute vitesse. Des dizaines de M3 Lee explosèrent dès la première salve. À sept cents mètres, ceux qui étaient encore vivants commencèrent à riposter. Bien que posté à mille cinq cents mètres de là, Riley voyait nettement les obus américains ricocher sur les blindages allemands. C'est tout juste si les Panzers ralentissaient leur progression. Les Tigres eux s'arrêtaient pour détruire méthodiquement tous les engins US et britanniques. N'y tenant plus, Riley ordonna à son peloton de faire mouvement vers la bataille. Le Capitaine commandant son escadron, pris de court et croyant que cette manœuvre avait été ordonnée par un échelon supérieur, donna le même ordre. Riley avait franchi sa ligne de crête et ne voyait plus les éléments ennemis. Il poussa au maximum les moteurs

poussifs de ses blindés pour rejoindre la dune suivante, mais arrivé au pied de celle-ci, il fut surpris par un Tigre qui lui arrivait par-dessus. Il n'eut d'autre choix que de faire feu en visant le dessous de la caisse du char ennemi. Les deux autres M3 de son peloton en firent autant et le char issu des usines Henschel, très peu blindé par en dessous explosa instantanément. Sans le savoir, Riley venait d'inventer le combat de contre-pente qui permettra aux Américains et aux Anglais de vaincre l'AfrikaKorps d'Erwin Rommel.

Riley était un Texan atypique. Pas très grand et un peu chétif depuis sa tendre enfance, il avait le grand défaut de ne pas aimer les chevaux. En fait, c'étaient les chevaux qui ne l'aimaient pas. La première fois qu'il mit ses fesses sur une selle, son canasson l'éjecta. Il eut mal au dos pendant plusieurs mois. Aussi quand il apprit qu'il était affecté dans la cavalerie, il eut un

haut-le-cœur immédiatement. Arrivé au 7<sup>ème</sup> de cavalerie, le régiment le plus connu aux États-Unis, il découvrit avec joie qu'il ne monterait que sur des chevaux-vapeur. Dès l'entrée en guerre des USA, il fut envoyé en Afrique, d'abord comme tireur, puis rapidement à la tête d'un char. Brun et halé par le soleil du désert, il ressemblait à un Chicano alors que ses ancêtres avaient vécu en Irlande. Ayant toujours joué des poings pour se faire entendre, il mit cette hargne au service du combat contre les Allemands.

Le 6 mars, le Général Dwight Eisenhower vira son homologue Fredendall pour incompetence et nomma à sa place le Général Georges Patton avec comme adjoint le Général Omar Bradley. Cette nomination coïncida avec l'arrivée des chars M4 Sherman et l'abandon du M3 Lee. La doctrine d'emploi des chars changea et les Américains cessèrent de les utiliser seulement

comme soutien de l'infanterie, mais imitèrent les Allemands en les transformant en unités constituées, véritables rouleaux compresseurs. L'armée de Patton chassa les Allemands d'Afrique et Riley fut nommé Lieutenant à l'issue de la bataille de Kasserine. C'est à la tête de son propre escadron qu'il devait rejoindre l'Europe.

Avril 1943, port de Rostov.

C'est en Russie sur la mer noire que se battait depuis plusieurs mois l'escadrille française, Normandie Niémen. Seul port des mers chaudes de l'URSS, Rostov ne devait absolument pas tomber aux mains des nazis, car il représentait l'unique lieu de ravitaillement de l'effort de guerre de Staline face à Hitler. C'est donc tout naturellement cette ville qui fut choisie pour la rencontre entre l'émissaire de De Gaulle et Molotov, le ministre des Affaires étrangères de l'Union

soviétique. Pierre Pouyade arrivant d'Alger par avion avait survolé la méditerranée puis le Bosphore. Dès son posé sur un petit aéroport au nord de Rostov, le plénipotentiaire français fut pris en compte par un Colonel soviétique. Ce dernier le transporta jusqu'à l'ancien palais d'été du tsar Nicolas II.

Molotov en personne l'accueillit à sa descente.

- Bonjour (en Français) Monsieur Pierre Pouyade, comment allez-vous ?

- Bien, très bien monsieur le ministre et comment va le camarade Joseph Staline ?

- Le petit père du peuple se porte à merveille, mais est très impatient de savoir ce que vous avez à nous dire. Les Soviétiques souffrent de la guerre, mais c'est un peuple fier et Hitler ne nous fera jamais courber l'échine. Nous n'avons pas chassé les Tsars pour redevenir les esclaves de quiconque.

- Bien, je vous remercie de me recevoir et de ne pas me rappeler qu'en son temps l'armée russe a aussi défait les troupes de Napoléon. Je pense que vous allez apprécier la proposition que j'ai à vous faire.

- Souhaitez-vous un thé ou un café ?

- Café, je vous remercie. J'irais droit au but monsieur le ministre, les alliés que je représente ici, ont grand besoin que l'URSS gagne la bataille qu'elle mène contre les forces de l'axe, ici à l'est de l'Europe. Hitler ne doit pas conquérir vos puits de pétrole, nous avons repris ceux d'Afrique du Nord, et l'armée rouge doit infliger une défaite sanglante aux Nazis et à leurs alliés.

- Jusque-là, vous ne faites qu'énumérer des évidences. Vous prenez du sucre ?

- Oui deux, merci.

- La France nous apporte une aide qui si elle est symbolique, n'en est pas moins cruciale d'un point de vue moral. Mais les USA ou la Grande-



Bretagne, que font-ils à part de nous livrer des chars qui sont des cercueils roulants. Avec les M3 Lee, nous n'avons même plus besoin de l'armée allemande pour tuer nos tankistes, les chars brûlent tous seuls. Heureusement que nos valeureux travailleurs sont en train de construire le T34 qui va nous assurer la suprématie sur terre, tandis que nos Iliouchine et Polikarpov font déjà leurs preuves dans les airs.

- Justement, monsieur le ministre, nous savons que vos travailleurs sont les meilleurs du monde, mais aussi que vous êtes obligé de déménager sans cesse vos usines au gré de l'avance allemande.

- Tout ceci n'est que de la propagande.

- Nous sommes entre nous, monsieur le ministre et je l'espère, entre amis. Nous savons que vous avez été obligé de déplacer l'usine Ouralmach d'Iekaterinbourg, puis celle de Marioupol vers Nijni Taguil, celle de Leningrad vers

Tcheliabinsk et qu'enfin vous êtes obligés de construire à Omsk en Sibérie. Je ne parle même pas de vos usines de Stalingrad qui sont sous la menace de Von Paulus.

- Bon, on ne peut rien vous cacher, alors que proposez-vous ?

- Le Général de Gaulle en accord avec le Premier ministre Winston Churchill et le président Roosevelt proposent la livraison de quatre mille chars moyens de combat M4 Sherman.

- J'ai entendu parler du M4, les USA ont peut-être enfin réussi à sortir un char digne de ce nom. Le peuple d'Union soviétique ne peut être insensible à cette proposition. Je vais en référer à Staline et je vous donnerais sa réponse dès que possible. Si cet accord se fait, je viendrais en personne à Alger pour mettre au point les détails de l'opération.

Stalingrad avril 1943.

Ce n'était plus une ville, ce n'étaient plus des ruines, la pierre avait fait place à la boue, les tuiles à la poussière, les poutres servaient de bois de chauffage dans les caves qui étaient transformées en refuges.

La bataille de Stalingrad durait depuis bientôt deux ans. En juin 1942 Hitler avait lancé une grande offensive visant les puits de pétrole du Caucase. Pour cela, l'armée du Reich devait s'appuyer sur les deux fleuves, le Don et la Volga. Stalingrad était la ville la plus proche de ces points d'appui et constituait un nœud ferroviaire crucial pour le ravitaillement de l'armée rouge. Il était donc évident que Stalingrad devait tomber, sans oublier l'aspect psychologique, Stalingrad signifiant la ville de Staline. La perte de cette ville sonnerait le glas des espoirs de l'URSS de contrer l'inexorable avancée de la Wehrmacht.

Dans un premier temps, les Allemands ne consacrèrent pas suffisamment leurs efforts sur la ville, donnant le temps aux forces soviétiques de se ressaisir. Commença en août une lutte faite d'offensives multiples sous la forme de raids blindés ralentissant l'avance des Allemands et leur occasionnant de nombreuses pertes. À la fin de ce mois, les forces de l'axe atteignaient les faubourgs de Stalingrad, mais les Russes réussissaient au prix de pertes effroyables à empêcher l'enfermement de la ville et conserver les usines. Si fin septembre la prise de la ville ne constituait plus un objectif stratégique, les Allemands se devaient, pour des raisons de propagande, de briser la résistance de l'armée rouge. Malgré le renfort des armées alliées au Reich, notamment des Roumains, le Général Von Paulus épuisa ses réserves dans d'âpres combats visant à conquérir le secteur des usines. Pendant ce temps, Staline

stockait des troupes fraîches au sud et à l'ouest de la ville.

En novembre il lançait l'offensive Uranus qui surprit les services de renseignement allemands. L'armée roumaine fut rapidement écrasée et les sixième et quatrième armées allemandes se retrouvèrent encerclées entre le Don et la Volga. Hitler refusa le repli de ses divisions et envoya Von Manstein délivrer les troupes dans une opération de secours désespérée qui fut arrêtée à cinquante kilomètres de la ville.

Le Lieutenant ancien Kamarov dans la tourelle de son T34 observait les blindés de l'axe. À la tête de son peloton, il participait à la contre-offensive visant à détruire définitivement les renforts allemands. Son char n'étant pas équipé de radio, il communiquait avec son Capitaine à l'aide de fanions. Il sortit le fanion rouge et fit le geste indiquant la présence d'une compagnie de

Tigres. Bien que ce char fut mieux armé et blindé que le T34, une compagnie de douze Tigres ne ferait pas le poids face à un régiment de trente-six T34 et douze Su85, ce à quoi on pouvait rajouter le renfort de 12 canons tractés antichars de 85 millimètres et d'un régiment d'infanterie. La chasse aux Panzers teutons allait se révéler mortelle.

Kamarov sortit son fanion noir, le fit tourner au-dessus de sa tête et l'abattit vivement devant lui, signifiant à son peloton l'ordre de se mettre en route, puis il l'agita de gauche à droite pour que ses trois chars prennent un dispositif en ligne. Chaque peloton sans qu'il soit besoin de concertation prendrait un Tigre. Doté d'un canon de quatre-vingt-huit millimètres à haute vitesse et d'un blindage de cent millimètres sur le devant et cent dix sur les côtés, le Tigre était quasiment indestructible par les canons de soixante-seize millimètres des chars soviétiques. En revanche,

l'Allemand bien que mû par un moteur Maybach de six cent cinquante chevaux, péchait par sa boîte de vitesse trop fragile et son poids. La formidable rapidité du T34 et le terrain boueux des plaines caucasiennes lui permettaient de compenser son pouvoir de pénétration insuffisant.

Dès le début de la bataille, le char du Capitaine soviétique, le seul à avoir une radio et donc reconnaissable à son antenne, fut détruit à plus de mille mètres par le tir simultané de deux Tigres. Kamarov demanda aux autres T34 d'accélérer, car seule leur vitesse leur permettrait de survivre. Telles des guêpes, ils foncèrent sur des mastodontes allemands tentant de s'approcher à moins de sept cents mètres. Les équipages des Tigres ne purent suivre les déplacements des chars russes. Le Panzer VI souffrait d'un déficit de douze kilomètres-heure par rapport à son homologue soviétique. Dès qu'ils furent à portée de tir, les T34 commencèrent à pilonner les Tigres,

mais que ce soit de face ou de profil, leurs obus ne pénétraient pas le blindage des Nazis. Ceux-ci ripostèrent et commencèrent à détruire froidement les T34. Insuffisamment blindés, les T34 étaient immobilisés au moindre impact, que ce soit mortellement en cas de coup sur la tourelle ou techniquement si le char prenait un obus dans le compartiment moteur ou le train de roulement.

Tout en tirant, les Tigres reculaient, Kama-rov ne comprit pas tout de suite la raison de cette manœuvre quand tout à coup il fit signe à ses chars survivants de le suivre en conservant une bonne distance. Il ordonna à son pilote de zigzaguer et de tout faire pour dépasser les chars ennemis. Pendant ce temps il dit au chargeur de mettre des obus explosifs dans le canon. Comme de toute façon il était impossible de percer le blindage frontal du Tigre, les obus explosifs avec leur onde de choc et les éclats empêcheraient aux



tankistes allemands de viser. Voyant cela les autres chars russes en firent autant. À ce stade de la bataille, il restait encore trois chars russes pour un char allemand et ils firent pleuvoir un orage de métal sur les tourelles Krupp. Les tireurs SS étaient aveuglés et commençaient à paniquer tandis les Panzer Führers hurlaient et que les pilotes mettaient le pied au plancher pour fuir. Les Su et AT85 soviétiques postés dans les contre forts de la ville réussirent à immobiliser quatre Tigres qui furent achevés par les T34 avec des tirs dans le compartiment moteur arrière. Les quelques équipages qui n'avaient pas brûlé dans leur cercueil d'acier moururent mitraillés par l'infanterie. Sur les huit Tigres restants, deux eurent la mauvaise idée de vouloir faire demi-tour pour fuir plus rapidement. Ils reçurent chacun une dizaine d'obus par-derrière. Au bout de cinq minutes d'un combat qui sembla interminable, il ne restait du régiment soviétique qu'un

escadron renforcé maintenant commandé par Kamarov qui réussit à rattraper les chars allemands et termina de les anéantir.

Le reste de la division du Général Rokossovki poursuivit et détruisit les Panzers IV de la 4<sup>ème</sup> panzer division du Général Hoth. Stalingrad était sauvée, mais la mère patrie était encore en partie occupée. Kamarov fut nommé Capitaine et prit le commandement d'un escadron de T34. Il fut décoré de l'ordre de Lénine.

Les frères Berger, nom qu'il faut prononcer à l'Allemande « bèrgueur », sont nés en Moselle dans le pays de Bitche, le Bitcherland comme on disait ici. S'ils étaient nés Français, l'annexion de l'Alsace Moselle par les Allemands en 1940 fit d'eux des citoyens germaniques. Klaus était instituteur public et Hans ouvrier agricole. Célibataires au début de la guerre, ils se refusaient à fonder une famille tant que leur pays ne serait

pas libéré. Au début de l'opération Barbarossa, l'invasion de l'Union soviétique par la Wehrmacht, les jeunes hommes alsaciens et mosellans furent enrôlés de force dans l'armée allemande. Les frères Berger ne voulant pas se battre pour l'occupant, décidèrent de fuir leur Lorraine natale et de rejoindre la France libre. Ils furent dénoncés par un voisin qui convoitait les terres agricoles de Hans. Klaus réussit à passer la frontière et en passant par Dunkerque à rejoindre Londres tandis que Hans fut emprisonné au camp du Struthof, mais le besoin en chair fraîche pour les canons Russes aidant, il fut envoyé à Leningrad. Heureusement pour lui, il ne connut pas les camps de prisonniers soviétiques où moururent plusieurs centaines de milliers de soldats de la Wehrmacht de toutes nationalités et réussit à rejoindre les Balkans d'où il fut expédié en Sicile pour contrer le débarquement des alliés.

Le chalutier « ville d'Alger » avait largué ses filets au large des côtes espagnoles. Il pêchait la bonite, petit thon blanc qui faisait le bonheur des habitants de la méditerranée. En ces périodes de privations et de rationnements, il n'y avait guère que la mer qui regorgeait encore de telles quantités de protéines animales facilement exploitables. Malgré le danger de la navigation et la présence plus que probable de U-Boots allemands, les pêcheurs français et espagnols étaient pléthores dans cette zone. Pourtant c'était un drôle de chalutier qui draguait cette nuit-là. À son bord, les hommes des services secrets britanniques étaient en train d'habiller d'un uniforme anglais le corps d'un homme décédé la veille dans un hôpital miteux de Casablanca. À son poignet on accrocha à l'aide de menottes une mallette et on largua le « colis » dans une zone où les scientifiques avaient garanti que les courants l'entraîneraient rapidement vers les plages ibériques.

Au petit matin des pêcheurs à pied espagnols découvrirent le corps et prévinrent la Guarda civile. Le policier arrivé sur place identifia aussitôt l'uniforme anglais, Gibraltar n'étant qu'à quelques encablures. Le noyé fut déposé dans une charrette et conduit dans la ville la plus proche où le commissaire décida de prévenir le gouverneur de la province. Ce dernier à son tour fit prévenir Madrid qui recommanda que la mallette leur soit ramenée en urgence par avion. Arrivée dans la capitale espagnole, elle fut ouverte en présence d'un attaché militaire allemand. Cette mallette renfermait des documents indiquant que le prochain débarquement allié pourrait avoir lieu en mer Égée au large de la Grèce et qu'un éventuel débarquement en Sicile, suite pourtant logique des débarquements en Afrique du Nord, ne serait qu'un leurre. Le renseignement fut immédiatement crypté grâce à Enigma

et transmis à Berlin par avion et simultanément par bateau et voie routière via Rome.

Aux États-Unis, les docs n'étaient pas gérés par les syndicats, mais par la mafia. Le chef principal de la mafia était le réputé et bien aimé Lucky Luciano. Les forces de police de la ville et de l'état étant corrompues, c'est le FBI qui le fit tomber pour proxénétisme. Il fut interné à Alcatraz et reçut ce jour une visite bien particulière.

- Bonjour, monsieur Luciano.

- Buongiorno. Ma qué bonjour, où voyez-vous un bon jour dans cette prisoné dé mierda. Qui êtes-vous et où est mon avocat ? Vous n'avez pas le droit de me parler sans mon avocat.

- Nous sommes de l'armée, vous êtes au courant que nous sommes en guerre ?

- Bien sûr, ma l'Italia est sous la coupe de cété fillio de puta de Mussolini. Jamais je ne me

serais battu pour ce fancullo. Si j'étais en Sicile, je tuerais tous les soldati Facisti. Hai capito ?

- J'ai compris. On va vous demander une faveur. Pour cela on va vous délivrer un secret alors soit vous acceptez de nous aider, soit vous allez mourir d'une crise cardiaque. C'est triste à votre âge.

- C'est quoi cette embrouille ? Je préfère mourir que de vous révéler quoi que ce soit concernant la famille.

- Non seulement vous allez nous donner des noms, mais en plus vous allez travailler pour nous.

- Et qu'est-ce que j'y gagne ?

- À la fin de la guerre, nous vous renverrons chez vous et les autorités locales fermeront les yeux sur vos agissements.

- Comment pouvez-vous en être sûrs, ce n'est pas l'Amérique là-bas ?

- Non, mais ce seront les autorités américaines qui administreront l'Italie.

- Je vous écoute.

- Je vous répète que ce que nous allons vous dire est secret défense. À compter de ce jour, vous serez à l'isolement jusqu'à notre débarquement.

- Vous allez débarquer en Sicile ? Je veux y aller avec vous. Je connais tout le monde là-bas. Nous pourrions vous aider, nous connaissons tous les emplacements des batteries et des QG des Allemands.

- C'est justement ce dont nous avons besoin, mais vous allez écrire au capo siciliano, vous ne venez pas avec nous.

- Non, ne faites pas ça, vous aurez besoin de moi là-bas.

- Nous aurons besoin de renseignements, rien d'autre. Alors ou vous écrivez cette lettre ou votre cœur va cesser de battre.



- Vous allez me laisser à l'isolement combien de temps ?

- Dès que nous aurons libéré l'Italie, vous pourrez voir votre famille et on vous laissera même recevoir des amies.

- D'accord, donnez-moi du papier.

Le Général de division Bradley était dans son QG sur l'île de Linosa. Il avait le regard tourné vers les cartes de la Sicile. Pour l'instant, les seuls carrés bleus symbolisant les troupes alliées se situaient en mer. Les troupes n'avaient pas encore débarqué sur l'île. Malgré les pilonnages des cuirassiers britanniques, il craignait de perdre énormément d'hommes pendant le débarquement. Ce serait la première fois que des troupes attaquaient par mer un territoire entièrement sous la domination de l'axe. S'il échouait, cela marquerait peut-être la fin de cette tactique. Les Américains et les Anglais n'auraient

plus qu'à bombarder les sites militaires allemands et italiens tout en aidant les résistances intérieures. La libération de l'Europe prendrait des dizaines d'années avec le risque de voir les opinions publiques se désintéresser du sort des populations sous la coupe de l'Allemagne Nazi.

- Mon Général ?

Le Capitaine Nixon, son aide de camp attendait à l'entrée du bureau des opérations.

- Oui, Capitaine ?

- Vous avez la visite d'un certain Michele Scordato.

- Je vais le recevoir, mais pas ici, je ne veux pas qu'il voie les cartes. Faites-moi porter du café au mess.

Le capo siciliano fit son entrée dans la pièce voûtée servant de salle à manger des officiers du QG.

- Veuillez accepter mes respects mon Général et la bienvenue de la part des citoyens libres Siciliens.

- Pourquoi, il y a des citoyens libres en Sicile, je croyais qu'il n'y avait que des fascistes.

- Vous vous méprenez mon Général, les fascistes sont à Rome, tous les Italiens ne sont pas d'accord avec Mussolini. Et puis la guerre est mauvaise pour les affaires.

- Je sais parfaitement quelles sont vos affaires, vous en faisiez avant la guerre, pendant vous en faites avec les fascistes et les nazis et vous en ferez encore après. Les putes parlent toutes les langues.

- Je vois que vous n'êtes pas du genre à utiliser la langue de bois. Alors, allons droit au but, je suis là pour vous aider à la demande de Lucky Luciano. Vous avez besoin de moi et après la guerre nous pourrons reprendre notre vie comme avant.

- Si cela ne tenait qu'à moi, je vous ferais fusiller. Mais pour l'heure j'ai une guerre à faire. Vous savez où sont les fortifications allemandes et italiennes et sur place, vos mafiosi nous seront utiles pour apporter le renseignement de contact. Le Colonel ici présent va noter tout ce que vous pourrez nous dire. Il y a du café ou de l'alcool si vous le souhaitez. Quand nous aurons fini, nous pourrons vous ramener sur l'île. Je ne vous salue pas.

Le 10 juillet 1943, l'opération Huski est lancée, le débarquement en Sicile. Klaus Berger est à bord d'un Lancaster britannique et s'apprête à sauter sur les hauteurs de Gela avec la 82<sup>e</sup> Airborne. La DCA allemande ajoutée aux conditions météo exécrables décima son unité bien avant qu'ils ne soient parachutés. Klaus était assis avec son stick dans l'avion qui tremblait dans tous les sens à cause de la tempête en cours. Ça sentait le

kérosène, mais ce qui gênait surtout le Français, c'était l'odeur de vomis qui envahissait totalement l'habitacle. La peur combinée avec les mauvaises conditions fit que ses camarades vidèrent leurs tripes. Quand ils n'eurent plus rien dans l'estomac, ils se vidèrent de leur bile, ce qui empira la puanteur. Quand le voyant rouge s'alluma dans la carlingue, les paras se levèrent, accrochèrent leurs sangles d'ouverture automatique et vérifièrent deux par deux leurs équipements. Klaus secoua le parachute dorsal d'Olivier Deschamps son binôme, inspecta les sangles puis le retourna pour en faire autant sur le parachute ventral de secours. Enfin, il ausculta le sac qui serait largué à dix mètres du sol, contenant son paquetage de rechange et ses provisions en nourriture et munitions. Olivier en fit de même et chacun d'eux se dit merde pour le grand saut. L'officier de largage ouvrit la porte latérale et un froid humide envahit l'avion. Dès que le feu devint vert, ce même

officier poussa les hommes en dehors. Il essaya de regarder si les parachutes s'ouvraient bien, mais cela alla trop vite. Quand le dernier homme du deuxième stick fut dehors, il réalisa que ce saut ne se déroulerait pas convenablement. La tempête dispersa les hommes et la DCA allemande puis les troupes au sol décimèrent plus de la moitié de la division. Le constat fut le même pour ce qui était des planeurs censés déposer des hommes et du matériel à l'intérieur du dispositif Italo-Allemand.

Klaus et Olivier atterrirent dans un champ derrière une ferme. Celle-ci cachait les deux hommes tandis que plusieurs d'autres parachutistes atterrirent à l'avant et furent massacrés par une section de la DCA ennemie. Après qu'ils se furent débarrassés de leurs parachutes, ils détachèrent leurs sacs à dos et se ruèrent sur la ferme pour tenter de protéger leurs camarades. Olivier lança une grenade dans le bâtiment tuant de ce

fait une dizaine d'Allemands. Klaus se tint prêt à faire irruption dans le corps de ferme tandis qu'Olivier enfonça la porte. Le mosellan entra et tira une rafale abattant deux autres soldats de la Wehrmacht. Olivier entra à son tour et s'apprêta à tirer lui aussi lorsqu'une voix se fit entendre :

- Tirez pas, je suis Français.

Olivier se tourna en direction de la voix et appuya sur la détente de son arme quand Klaus le percuta violemment et le fit tomber dans la paille humide. Il se redressa :

- Putain Klaus qu'est-ce que tu fous ?

- C'est mon frère.

- Quoi ?

- C'est mon frère, cet Allemand c'est mon frère.

Klaus et Hans se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Olivier fut abasourdi.

- Si tu m'expliquais ?

- Nous sommes lorrains, les Allemands ont recruté de force certains d'entre nous pour aller sur le front de l'Est. Moi j'ai réussi à m'enfuir et à rejoindre Londres, mais mon frère a été dénoncé et a été fait prisonnier.

Puis s'adressant à son frère ; je te croyais mort au Struthof.

- Non, ces salauds de Bosch avaient trop besoin de chair à canon pour se faire tuer par les bolcheviks. J'ai eu une chance énorme, non seulement, je ne me suis pas fait tuer et je n'ai pas été fait prisonnier par les popovs, mais j'ai été blessé. Ils m'ont d'abord rapatrié en Turquie et quand j'ai été de nouveau sur pied, ils m'ont envoyé ici, car je n'étais plus assez fiable à leurs yeux pour être au front.

- C'est bien beau tout cela Klaus, mais dis-moi pourquoi je ne devrais pas abattre ce soldat allemand, car pour moi c'est tout ce qu'il est ?



Sur ces mots, Hans sorti, une grenade à la main et fit sauter la pièce de FLAC 88 (Flukzeug abwher Canone), canon antiaérien allemand ainsi que tous les servants.

- Là on est d'accord, dit Olivier.

Le Lieutenant Riley était à bord d'un chaland de débarquement avec quelques-uns des M4 Shermann de sa compagnie. Cela faisait maintenant plusieurs heures qu'ils voyaient les côtes Italiennes, mais attendaient que les cuirassés britanniques HMS Nelson, HMS Rodney, aient terminé le pilonnage des défenses de l'axe sur la plage de débarquement. Ensuite l'armada prit d'assaut les abords de la ville de Scoglitti, en commençant par les Marines suivis du génie, de l'infanterie et seulement après la cavalerie. Ses hommes n'avaient plus rien à vomir. Quelle que soit leur peur, ils avaient laissé leurs tripes se déverser à cause du mal de mer. Bateaux à fonds

plats, les chalands n'étaient pas prévus pour naviguer longtemps et se faisaient balloter par une méditerranée déchaînée. Le seul avantage de cette météo exécrationnelle était que les Allemands et surtout les Italiens ne croyaient pas à un débarquement possible ces jours-ci.

L'aviation alliée avait cloué au sol la Luftwaffe dès le début de la bataille. Pour cela, les Américains avaient en un mois construit un terrain sur l'île de Lampedusa qui permettait aux Hurricanes et autres Avengers de refaire le plein sans avoir à rejoindre les côtes libyennes à cent quarante kilomètres plus au sud. Lampedusa et sa petite sœur l'île de Linosa avaient été conquises le dix juin laissant Patton pantois, car à la place des Allemands il en aurait fait des fortifications imprenables. Trois jours de bombardements anglais suffirent pour se rendre maître de l'île.

Riley était maintenant au commandement d'une compagnie de chars moyens M4 Sherman. Ce nouveau char moyen issu des usines Chrysler était équipé d'un canon de 75 millimètres et propulsé par un moteur diesel General Motors de 13,7 litres de cylindrée. Il était servi par un équipage de cinq hommes, le chef de char, le tireur et le chargeur en tourelle ainsi que le pilote et le mitrailleur à l'avant de la caisse. Pour lui, et pour toute la cavalerie US, ce char donna un vrai bain de jouvence aux tankistes et pouvait désormais lutter à armes égales avec les panzers allemands. Étant le plus expérimenté des Commandants d'escadrons, il fut envoyé en première ligne avec pour mission de débusquer et de détruire la résistance de l'axe.

La compagnie Riley posa ses chenilles sur le sol italien à la nuit tombée. Ses ordres furent de disposer ses chars en tête de la division qui devait entrer dans Scoglitti. Riley jeta un dispositif

à dix kilomètres de la cité aidée en cela par les bulldozers du génie américain. Le 7<sup>ème</sup> régiment de cavalerie appartenait à la division blindée du même numéro et était appuyé par la 1<sup>ère</sup> DB US sur son flanc gauche et la 2<sup>ème</sup> DB française sur son flanc droit.

La panzer division Hermann Goering ne tarda pas à réagir et opposa une résistance farouche aux chars alliés. Équipes de vieux Panzers I et II, ils mirent à profit leur connaissance de l'île pour mener des combats de guérillas.

Hans Berger récupéra un uniforme américain auprès de son frère, mais conserva son Mause. D'ailleurs ce n'était pas les munitions qui manquaient. Avec Olivier ils réussirent à joindre d'autres paras du 505<sup>ème</sup> régiment et se dirigèrent vers leur premier objectif, les défenses côtières de Santa Croce Camerina. Le Capitaine Lyle prit le commandement de l'avant-garde US.

Profitant des conseils de Hans, la compagnie se dirigea vers le pont de Durillo qui menait aux hauteurs de leur cible. À l'approche de l'obstacle, Hans prit la tête de la colonne et s'attaqua aux défenses italiennes.

- Je viens à peine de te retrouver, ce n'est pas pour te perdre à nouveau ; lui dit Klaus.

- Tu te souviens de la promesse que l'on s'est faite de ne pas mourir, et bien elle tient toujours, mais pour l'heure, je n'ai qu'une envie, c'est de montrer à ces salauds de quel bois je me chauffe.

Hans rampa jusqu'à un escarpement de rochers et ajusta un tir à trois cents mètres tuant le servant de la MG39 (Machinen Gewerh (fusil mitrailleur) 1939) qui empêchait l'approche des Américains.

- Soldat Berger, je ne savais pas que ton frère était aussi dans la 82<sup>ème</sup> ; lui dit le Capitaine Lyle.

- Je ne le savais pas non plus il y a une heure, mon Capitaine, mais ce serait trop long à vous expliquer, si on se concentrait sur les boches ?

- Pas de problème, mais il faudra quand même qu'on ait une discussion après la bataille.

Les paras du 505, ou ce qu'il en restait prirent possession du pont et attendirent qu'une autre unité les rejoigne pour aller vers leur mission principale.

L'objectif de Patton était d'occuper Vittoria et les aérodromes de Biscari et Comiso avant la fin de la journée. Alors que la mission des chars américains était de protéger l'infanterie, Riley réussit à convaincre son Colonel de les utiliser, à l'instar des Allemands, comme rouleau compresseur. Pour cela, il mit son meilleur chef de peloton dans un dispositif dit « triangle, pointe en avant », jusqu'à la rencontre avec l'ennemie. La

base du triangle était composée des deuxième et troisième pelotons.

Pendant ce temps, les Anglais et les Canadiens sous les ordres de Montgomery engagèrent un combat tournant visant à couper la retraite de l'armée allemande. Ces derniers connaissant parfaitement le terrain escarpé de l'île formèrent des poings de retardement. Forte de quatre-vingt-dix mille hommes, la Wehrmacht fit sauter tous les ponts, miner toutes les routes et ralentit la progression des alliés en installant des nids de mitrailleuses et des pièces de mortier. L'infanterie canadienne utilisa alors des techniques acquises auprès des indiens Hurons. Ils harcelèrent les Allemands de coups de main en coups de main. Ceux-ci décrivirent cette tactique d'Indianer Krieg (guerre indienne).

Les combats furent âpres, mais en un mois, Anglais et Américains entrèrent en vainqueurs dans Messine. Deux cent mille Italiens furent

faits prisonniers, mais le plus gros de l'armée allemande arriva à passer sur le continent.

À Alger Pierre Pouyade retrouva Molotov, le ministre des Affaires étrangères de l'Union soviétique.

- Bonjour, monsieur le ministre, comment va le camarade Staline ?

- Il va bien, mais il irait mieux si vous aviez débarqué en France au lieu de la Sicile. Le peuple soviétique souffre et meurt sous les bombes Nazis. Quand vous déciderez-vous à soulager l'URSS de l'étreinte de la Wehrmacht.

- Justement, monsieur le ministre, nous sommes là pour savoir ce qu'a décidé le premier secrétaire du parti communiste quant à la proposition des USA concernant le prêt de quatre mille chars M4 Sherman à la Russie.

- Le camarade Staline, vous l'imaginez bien, accepte l'offre des alliés, mais c'est le sang des



Soviétiques qui coulera dans ces chars. Il faudra vous en souvenir, à la fin de la guerre, quand il faudra rembourser l'aide des États-Unis.

- Roosevelt, Churchill et de Gaulle sont parfaitement conscients de cela. Le peuple soviétique mérite le respect de tous. Les ouvriers américains travaillent jour et nuit pour fournir du matériel aux troupes alliées, alors la main que nous vous tendons est couverte du sang de nos soldats qui attendent ces armes.

- Avez-vous du sang russe, monsieur Pouyade ? Votre lyrisme est empreint de l'esprit de Tolstoï. Le petit père du peuple des travailleurs, souhaite que les alliés dont nous faisons partie, vous n'en doutez pas, se rencontre à Yalta le plus tôt possible pour parler de l'issue du conflit.

- Chaque chose en son temps, monsieur le ministre parlons si vous voulez des détails de la livraison des M4.

- Laissons nos chefs de cabinet faire ce travail de pousse-cailloux. Parlez-vous de cette réunion aux trois grands ?

- Évidemment, d'ailleurs j'espère qu'on se retrouvera sur les bords de la mer noire.

- Prenons acte.

En ce jour du 17 août, le Capitaine Riley buvait une bière allemande en compagnie de ses chefs de peloton. Le Colonel Bernard commandant le 7<sup>ème</sup> de cavalerie s'invita à la fête.

- Capitaine Riley, venait avec moi.

- Où allons-nous ?

- Le Général Bradley veut vous voir.

- Bradley en personne ?

- Lui-même.

- Qu'est-ce que j'ai fait ?

- Vous verrez.

Ils montèrent dans une jeep Willis arborant deux étoiles et le chauffeur démarra sur les cha-peaux de roues.

Les deux tankistes entrèrent dans un hôtel de Messine. Les généraux Bradley et Patton discutaient devant le plan de la région des pouilles au sud de l'Italie. Bradley s'approcha de Riley. Celui-ci et son Colonel se mirent au garde à vous et saluèrent.

- Repos les gars. Asseyez-vous. Café ?  
Scotch ?

- Café, mon Général répondit Riley.

- Scotch, dit le Colonel.

Ils furent servis et Bradley scruta le Capi-taine Riley.

- Que pensez-vous des Soviétiques ?

- Militairement ou politiquement mon Gé-néral ?

- Dans l'ensemble.

- L'armée soviétique appelle le respect, ils se battent comme des loups sans beaucoup de moyens. Je n'aimerais pas me retrouver devant eux. Je préfère les avoir de notre côté. En revanche Staline est un sacré salopard si j'en crois ce que l'on dit sur lui.

- J'aime votre façon de voir. Qu'est-ce que vous diriez de vous battre de leur côté ?

- Tant que c'est pour foutre un coup de pied au cul d'Hitler, ça me va.

- Félicitation, vous allez partir en Sibérie, mais à partir de maintenant, ce que je vais vous dire est très secret défense. D'accord pour vous ?

- C'est bon pour moi mon Général.

- Depuis le début de l'opération Barbarossa, l'invasion de l'URSS par les troupes d'Hitler, les USA livrent régulièrement du matériel à Staline.

- Je l'ignorais.

- Encore heureux, puisque c'est secret. Nous allons prêter aux Russes quatre mille chars Sherman.

- Quatre milles ?

- Oui, mais essayez de ne pas m'interrompre sans cesse.

- Mille excuses mon Général.

- Donc, vous Capitaine Riley, allez livrer la première cargaison de chars M4 Sherman. Pour les détails, mon aide de camp vous donnera les ordres précis. C'est toujours bon pour vous ?

- Affirmatif, mon Général, mais pourquoi moi ?

- Il nous fallait un bon tankiste, ancien sous-officier si possible, avec un grade honorable pour être accepté par les popovs et surtout sans attaches. On a donc pensé à vous, car vous avez tous les prêts requis. Vous êtes orphelin, vous n'avez pas de petite amie. Est-ce exact ?

- Exact mon Général.

- Bon à partir de maintenant vous êtes Major (Commandant). Ce soir, vous embarquez pour Douvres. Là-bas, vous allez avoir des cours accélérés de russe et dans un mois, vous percevrez un bataillon de M4. La destination du convoi ne vous sera donnée qu'au moment du départ. Dès à présent, considérez-vous comme la cible des renseignements allemands. Nous ne doutons pas une seconde qu'ils sont déjà au courant. À partir du moment où deux personnes ont la connaissance d'un secret, ce n'est plus un secret.

- Vous cherchez à me faire peur ?

- C'est bien mon but.

- Ma mission est-elle uniquement de combattre auprès des Russes ?

- Je vois que vous commencez à comprendre les subtilités de la politique. Ce que l'on donne d'une main, on le reprend immédiatement de l'autre. Vous formerez les Russes sur le manie-  
ment du Sherman, puis vous suivrez vos M4

comme si c'étaient vos bébés. À la fin de la guerre, ils devront nous être restitués ou ils devront être détruits. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Affirmatif.

- Une fois sur le sol russe, vous n'aurez plus aucune liaison avec nous, alors je me fous de savoir comment, mais vous devrez accomplir la mission jusqu'au bout. Bien entendu vous n'avez pas le droit de mourir non plus.

- Ce n'est pas mon intention, mon Général.

- On est donc d'accord. Mon aide de camp va vous donner tous les papiers nécessaires.

- Tu permets ? demanda Patton.

- Bien sûr, répondit Bradley.

- Major Riley, votre pays vous demande beaucoup, mais soyez persuadé que cette mission est de la plus grande importance. Nous ne pourrons battre l'armée allemande en Europe que si une partie est occupée sur le front de l'Est.

- J'ai bien compris mon Général.

Patton salua Riley et lui tendit la main, puis Bradley le salua à son tour.

Le Major Riley et le Colonel Bernard sortirent et retournèrent dans leur régiment.

- Riley, qui voyez-vous pour vous remplacer à la tête de votre compagnie ?

- Le Sergent Major Dalton est mon meilleur chef de peloton.

- Mais vous avez un Lieutenant, Kambell, je crois ?

- Oui, mais il sort à peine de l'école des chars. Il est trop jeune et trop inexpérimenté pour prendre le commandement.

- Il va falloir que je promeuve Dalton et que je mute Kambell. Vous ne me faites pas un cadeau.

- Peut-être préféreriez-vous aller en Sibérie à ma place ?



- Non merci, je suis du Colorado, la seule neige que j'ai vue dans ma vie était sur les sommets des Appalaches et encore j'étais à cinquante kilomètres. Vous avez des couilles d'avoir accepté cette mission.

- Je ne me souviens pas que j'aie eu le choix. Est-ce vous qui m'avez désigné ?

- Oui, vous êtes né pour cette mission. Tout vous désignait, votre situation personnelle et votre connaissance du combat des blindés.

- Vous m'avez foutu dans la merde, mais je vous en remercie, c'est un honneur que vous me faites.

- Je vous répète ce que vous a dit Bradley, je vous interdis de mourir.

- Jamais je n'aurais obéi à un ordre avec autant d'allant. Pourrais-je dire au revoir à mes hommes ?

- Bien sûr.

David retourna auprès de sa compagnie. Le Lieutenant Kambell rassembla les hommes. Il commença à les aligner quand le commandant dit :

- Pas de présentation formelle. Rapprochez-vous de moi les gars.

Les soldats, sous-officiers et officiers de la compagnie de Riley se mirent en cercle autour de lui.

- Les gars, je suis affecté dans une autre division. Je ne voulais pas vous quitter sans vous dire au revoir. J'ai été fier de me battre à vos côtés. J'espère que l'on pourra se revoir quand la guerre sera terminée. Je ne vous abandonne pas et je penserais toujours à vous. Si vous avez une minute de répit dans une journée, priez pour moi. J'en ferais autant chaque soir et ainsi nous serons réunis par l'esprit. Que Dieu vous garde. Vous pouvez disposer, je veux parler au

Lieutenant Kambell et mon équipage, ne partez pas. J'ai d'autres choses à vous dire.

Les hommes retournèrent à leurs occupations et le jeune Lieutenant resta sur place.

- Kambell, le Colonel m'a demandé qui je voyais pour commander la compagnie. Je ne vous ai pas recommandé, car vous êtes encore un peu jeune. Je souhaitais vous le dire en face.

- Pas de problèmes mon Commandant. Je comprends parfaitement. Je ne sais pas où vous allez, mais vous resterez pour moi un chef avec une humanité très grande.

- Je ne doute pas que vous prendrez assez rapidement une compagnie.

Riley salua son jeune officier qui le lui rendit son salut. Riley se dirigea vers son équipage.

- C'est nouveau ce galon de commandant ? demanda Justin son pilote.

- Cela va avec la mission que l'on m'a donnée. Bon les gars, je ne vais pas redire la même

chose que tout à l'heure. J'ai été heureux de vous connaître, cela me crève le cœur de vous laisser. Je vous demande de ne pas mourir. Après la guerre je vous retrouverais.

- Vous nous inquiétez, c'est quoi cette mission pour que vous nous laisser comprendre qu'on ne se reverra pas avant la fin de la guerre.

- Vous vous imaginez bien que je ne peux rien vous dire. Sachez seulement que je serais toujours dans un char. Henry, mon tireur, je t'ai proposé pour le grade de Sergent et je suis sûr que votre nouveau Capitaine te mettra à la tête du char. Allez venez, que je vous embrasse tous.

L'équipage se regroupa autour de leur chef et ils s'enlacèrent.

Le lendemain Riley embarqua dans une frégate qui le mena jusqu'à Casablanca. De là, un C47 Dakota le transporta jusqu'à Douvres.

Le 5 juillet 1943, la Wehrmacht lança l'opération citadelle qui devait leur permettre de prendre la Ville de Kursk. Tout ce qui pouvait y être engagé le fut. Les Allemands disposaient de cinquante divisions, dont 19 blindées. Neuf cent mille hommes allemands rencontrèrent deux millions de soldats soviétiques, soit deux armées blindées.

Le Capitaine Kamarov observait l'avancée des chars allemands aux abords de la ville de Kharkov. Sa compagnie était composée de trois sections de trois chars T34. Depuis Stalingrad, l'armée soviétique avait adopté le principe du rouleau compresseur des unités blindées germaniques. Kamarov n'était pas seul, il n'était qu'un petit ensemble de la 11<sup>ème</sup> armée engagée dans l'opération Koutouzov visant à refouler définitivement les nazis de la mère patrie. Hitler souhaitait venger la perte de Stalingrad en enfonçant l'armée bolchevique et prendre les puits de

pétrole du Caucase. Le bataillon où servait Kamarov lança un assaut sur une division blindée Allemande. Celle-ci était dotée de Panzer III, IV et VI autrement appelé Tigre. Kamarov avait déjà combattu les Tigres à Stalingrad, mais là, dans les plaines du Caucase, il n'était pas sûr de finir la journée vivant. Les cent chars du bataillon fonçaient en ligne sur une centaine de blindés allemands, mieux armés et mieux protégés que le T34. Heureusement ils avaient pour eux une meilleure mobilité. En ce mois d'août, les mauvaises conditions météo avaient transformé le champ de bataille en un lac de boue. Celle-ci portait le doux nom de Raspoutitsa. Les Russes avaient l'habitude de combattre dans ces conditions, contrairement aux Allemands.

Malgré cela, la bataille commença par un tir au pigeon pour les chars ennemis. Guderian, fraîchement nommé inspecteur des blindés par Hitler avait recommandé que les Tigres et Panzers

IV restent immobiles détruisant méthodiquement les blindés bolcheviques. Rapidement le régiment de quatre-vingts T34 se réduisit en une compagnie d'une trentaine d'engins. Kamarov, seul officier encore vivant décida de harceler les Allemands en leur tournant autour à toute vitesse. Ils tiraient en roulant, mais les obus de 76 millimètres ricochaient sur le blindage des Nazis. Malgré cela, les Panzers essayaient de manœuvrer. Lorsque Kamarov s'aperçut qu'ils prêtaient leurs flancs à l'artillerie antichar russe, il commença à les attirer dans la nasse. Dans un mouvement en zigzag et malgré encore quelques pertes, il réussit à faire en sorte que la division allemande soit à portée des canons russes. Ceux-ci comprirent les intentions de l'officier des blindés et ouvrirent les feux détruisant les Panzers IV et III. Les Tigres quant à eux s'engluèrent dans la boue en tentant de fuir. Ils furent achevés par l'infanterie. La journée s'acheva par la perte de

soixante-douze chars russes contre deux cent dix chars allemands. C'était la première fois que ce ratio était favorable aux Soviétiques.

Dans la mairie de Kharkov le camarade commissaire politique Khrouchtchev, membre du conseil de guerre du front de Voronetz recevait le compte rendu des activités de la journée. En entendant le récit sur l'audace de ce jeune Capitaine des blindés, il décida de le convoquer.

Kamarov reçut donc l'ordre de se rendre au PC de la 1<sup>ère</sup> armée et apprit que c'était le camarade Khrouchtchev qui le demandait en personne. En ces temps perturbés de la gouvernance de Staline, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose, il serait fusillé après avoir reçu une admonestation de la part du commissaire politique. Dans le hall il fut déshabillé et on lui remit un uniforme neuf avec des galons de Commandant.



- Vous vous trompez camarade je ne suis que Capitaine, dit-il au jeune Lieutenant d'intendance.

- Nous obéissons aux ordres du camarade Khrouchtchev en personne.

- Peut-être ne vais-je pas mourir ce soir ; se dit-il.

- Mourir, non, lui répondit le Maréchal Joukov en personne. Le camarade Khrouchtchev veut te féliciter. On ne va pas tuer le héros du jour. Ta photo sera en première page de la *Kraïnaïa Zvezda (étoile rouge, journal de l'armée soviétique)* dès demain.

Kamarov hésita entre être rassuré ou avoir encore plus peur. Ils entrèrent dans la salle de réception de la mairie et Khrouchtchev l'embrassa sur la bouche.

- Ha, le voilà le héros. Mes amis, voilà le Commandant Kamarov, le camarade qui a vaincu seul une division de Panzer. Le camarade Staline

ne cesse de chanter ta gloire depuis que je lui ai raconté tes exploits. Ce sont des hommes comme toi qui vont donner la victoire à la grande armée du peuple. Tu faisais quoi avant la guerre ?

- J'étais mécanicien camarade Colonel.

- Un ouvrier, bien sûr, c'est un modeste membre du prolétariat soviétique qui a mis en échec les arrogants officiers de l'aristocratie Nazi. De la vodka, qu'on lui serve de la vodka.

Kamarov but son verre cul sec, puis fut attiré à l'écart de la salle de réception. Il fut mis dans un modeste bureau et un garde du MGB se posta à la porte (*Le MGB, ministère de la Sécurité de l'état, est l'ancêtre du KGB*).

- J'en étais sûr, d'abord on boit ensuite on te liquide. Se dit-il encore pour lui-même. S'il n'était pas si désorienté, il aurait ri à son jeu de mots.

Khrouchtchev le rejoint.

- Tu vois le garde derrière moi, camarade  
Commandant ?

- Oui, comment je pourrais ne pas le voir ?

- Il te fait peur ? C'est fait exprès. Je te présente le Capitaine Medvedev. Tu sais ce que signifie ce nom en Russe ?

- Oui bien sûr, c'est un ours.

- Oui c'est un ours, mais il t'a plus vite qu'il ne grogne. C'est mon garde du corps personnel. Enfin, c'était, car il s'ennuie. Il m'a demandé d'être affecté au front. Faut être fou non ?

- C'est la place d'un soldat, camarade.

- Oui et bien à partir de demain, il sera ton adjoint.

- Je ne comprends pas camarade.

- Tu vas comprendre. Que penses-tu des Américains ?

- Ce sont de bons soldats et nos alliés pour combattre les nazis. Mais ils n'ont pas d'idéologie, ils ne se battent pas pour leur patrie comme

nous, et politiquement ce ne sont que des individualistes, chez nous chaque camarade sert le parti.

- Pas de baratin, je ne suis pas Staline. Que penses-tu de leurs matériels ?

- Leurs chars M3 Lee sont des cercueils roulants. Mais j'ai entendu parler d'un nouveau char le M4, je crois. Il serait meilleur que nos T34. Je n'y crois pas.

- Ce que je vais te dire est très, très secret. Si tu révèles quoi que ce soit, Medvedev te tuera. Tu m'as bien compris ?

- Oui, camarade.

- Tu as été choisi pour une mission fondamentale. Nos travailleurs, les meilleurs du monde, ont du mal à fabriquer plus de chars que les Allemands nous en détruisent. Donc, les Américains nous fournissent du matériel, chars, avions et même navires.

Tu ne dis rien ?

- Je suis sans voix camarade. Je n'en ai jamais entendu parler.

- C'est normal, nous faisons tout pour que nos soldats croient que tous nos matériels sortent des usines de nos travailleurs. C'est bon pour leur moral.

- C'est naturel.

- Donc, les Américains vont nous prêter quatre mille chars M4 Shermann.

- Quatre mille ?

- Oui. Cela me coûte de le dire, mais nous en avons besoin. Toi, Commandant Kamarov, tu vas commander le premier bataillon de chars M4.

- C'est un honneur, camarade Khrouchtchev, le camarade Staline sera fier de moi. Je servirais le peuple et le parti du mieux que je peux.

- Je t'ai dit pas de blabla. Medvedev et lui seul connaît les ordres que tu suivras à partir de

maintenant. Ton bataillon devra être prêt à combattre dans deux mois. Tu as bien compris ?

- Oui, camarade.

À Douvres, le Major Riley est reçu par le chef de l'école de formation des officiers de Sa Majesté à Sandhurst.

- Bonjour Major, vous avez fait bon voyage ?

- Horrible Sir, il faut croire que toute la Luftwaffe était à mes trousses. Nous avons volé plus haut que leurs chasseurs. Le Dakota n'est pas pressurisé et j'ai dû respirer de l'oxygène. Je suis aussi saoul que si j'avais bu une bouteille de scotch.

- Du bourbon, vous voulez dire, je ne pense pas que les yankees sachent ce qu'est un vrai scotch.

- Avec tout le respect Sir, j'espère que nous n'allons pas refaire la guerre d'indépendance tout le temps que je serais là.

- Oh, cela ne serait que pour un mois, si j'en crois ce que l'on m'a dit. Votre mission est plus secrète que la recette du Haggis. Mais je ne veux rien savoir. Embarquez dans ma Rolls, le bar est plein.

Après deux heures de route, Riley fut installé dans une chambre individuelle, un luxe en cette époque tourmentée.

Dès le lendemain, il commença ses cours de russe. Non content d'apprendre la langue, il eut aussi des leçons portant sur l'histoire, la géographie et l'art. Il ne devait pas penser en Russe, mais comme un Russe. Bien sûr, ce n'était pas en un mois qu'il allait se transformer en fils de moujik. Il apprit notamment qu'en matière de grammaire, le Russe ne comprenait que trois temps, le présent, le passé et le futur. Encore qu'au futur, tous les verbes s'employaient à l'infinitif précédé du verbe « boudiet ». Il fut surpris aussi de découvrir que les participes avoir et être

n'existaient pas, ou du moins pas sous la forme de toutes les autres langues européennes. Par exemple on ne disait pas : « j'ai », mais : « à moi il est » et encore sous la forme de : « à moi être », car ce verbe n'existait qu'à l'infinitif. En revanche les déclinaisons étaient une véritable horreur sauf pour ceux parlant déjà allemand, ce qui n'était pas le cas pour Riley. Vers la fin du mois, il se surprit à rêver en Russe. Enfin, il se demandait si les Anglais n'en faisaient pas un peu trop. Il n'était pas censé parler en Russe, officiellement il ne comprenait pas la langue. Les soviets lui attribueraient un interprète.

Kamarov était né à Minsk, en Biélorussie. Fils d'ouvrier en bâtiment il avait découvert jeune le goût pour la mécanique. Il quitta très tôt les bancs de l'école pour rentrer en apprentissage chez un vieux mécanicien. Il s'avéra très doué et parti comme pilote de char T10 dès l'invasion de



la mère patrie par l'Allemagne. Rapidement, il devint sous-officier, car ils étaient rares dans l'armée rouge.

Kamarov apprenait l'anglais à Moscou, place Dzerjinski. Il n'était pas rassuré d'être dans ce haut lieu du MGB. Parfois il lui semblait entendre des cris. Pourtant il savait, officieusement bien entendu, que les tortures n'avaient lieu qu'à la prison de la Loubianka, pas ici. L'anglais qu'apprenait Kamarov était une version US des états du sud. Comment le service d'espionnage savait que celui qui allait livrer les M4 était né au Texas. Kamarov devait connaître les subtilités de l'accent et de l'argot texan. Le problème était que si les Russes connaissaient le nom, les Allemands le connaissaient sûrement aussi. Putains d'espions, qu'ils soient de notre côté ou pas, Kamarov détestait ceux qui prenaient la vie sans mettre la leur en danger. Eux ils officiaient depuis leurs

bureaux tandis que les soldats pataugeaient dans la fange.

À Berlin, Himmler était furieux. Les renseignements avaient découvert que les Américains prévoyaient une nouvelle livraison de chars à l'Union soviétique, mais ils ignoraient d'où le fret partirait et qui se chargerait du convoi. Il avait pourtant des hommes à lui dans tous les ports de la côte est des États-Unis et du sud de l'Angleterre.

À Liverpool, monsieur Idelton se promenait sur les quais qui virent le départ du Titanic. Aujourd'hui, les chantiers navals tournaient à fond pour fournir des navires de transport à la flotte britannique. Les U-Boats allemands les coulaient plus vite qu'ils ne pouvaient en fabriquer. Cela ne dérangeait nullement monsieur Idelton qui se nommait en réalité Herr Helmut Klausmann, né

à Pirmasens en Sarre. La Sarre fut sous protectorat français et Anglais de 1918 à 1938. Ceux-ci ont humilié ses parents, un pauvre cordonnier. Ils lui amenaient leurs bottes à réparer et la plupart du temps, ne payaient pas. Mais leur plus grand tort fut d'apprendre le français et l'anglais au jeune Helmut. C'est donc tout naturellement que le service secret allemand recruta Klausmann et lui fournit une identité en béton sous le nom de Idelton Charles. En 1939, il s'installa à Liverpool sous la couverture de professeur de français au Royal collège. Célibataire, il n'avait qu'une seule distraction, se promener sur les bords de mer. Sa première mission fut de recruter des informateurs, si possible au sein des chantiers navals. Il fréquentait quotidiennement les pubs et profita de l'invasion de l'URSS par les armées du Reich pour découvrir qu'au pays de Shakespeare beaucoup de locaux détestaient plus les bolcheviques que les Allemands. Il n'eut donc pas de mal à

s'attirer les faveurs de deux ouvriers et d'un cadre des chantiers. Ce dernier avait accès aux détails des navires en fabrication, leurs noms, leurs destinations et surtout leurs fonctions. Mais ce qu'ignorait Charles, c'était que ce cadre était membre du MI5, le service de contre-espionnage du royaume.

Ce jour, ils avaient rendez-vous. Idelton arriva en premier et commanda comme à son habitude une bière.

- Ils osent appeler cela de la bière ; pensa-t-il. Je donnerais tout pour une bonne Bitburger pils. Les bières allemandes sont les meilleures au monde.

Il buvait à petites gorgées quand Neil Holson, cadre aux chantiers navals arriva. Il s'approcha de la table de Charles.

- Bonjour Sir, la place est libre ?

- Bien sûr, je vous en prie.

- Que buvez-vous ?

- Une bière rousse. S'il avait répondu une bière blonde, cela signifiait qu'ils ne pouvaient pas parler.

- Garçon, deux bières rousses, s'il vous plaît.

Ils burent tranquillement et ne parlèrent pas pendant cinq minutes pour voir s'ils étaient épiés. Puis, ce fut Neil qui parla le premier.

- Je ne peux plus venir comme ça, je prends trop de risque. Je souhaiterais ne plus avoir de contact avec vous.

Niel faisait semblant d'avoir peur pour que Helmut croie à sa couverture. S'il avait été trop décontracté, cela aurait pu mettre la puce à l'oreille de l'Allemand.

- Écoutez-moi bien Niel. Vous ne pouvez plus vous retirer. Au bout de quinze jours sans nouvelles de vous, je vous dénoncerais. Je ne doute pas que vos compatriotes n'hésiteraient pas à vous fusiller.

- Vous êtes aussi salauds que les Russes.

- C'est la guerre, mon ami. Qu'avez-vous pour moi ?

- Dans quinze jours, un convoi va appareiller de Liverpool. Il se composera de six destroyers, quatre corvettes et trois dragueurs. Deux cargos transformés en navires antiaériens joueront le rôle de transport de troupes. Ce convoi est un leurre. Le vrai convoi se composera des croiseurs HMS Norfolk et HMS London, de deux croiseurs américains, USS Tuscaloosa et USS Wichita et de 3 destroyers.

- Quel genre de matériels embarquera ce convoi ?

- Là vous m'en demandez un peu trop. Tout ce que je sais c'est que ce sera du lourd. Il y a déjà les cales dans la soute et elles ont un écartement supérieur à un véhicule à roue. Ou alors ce sont de très gros camions. Je ne suis pas un spécialiste des engins militaires.

- Je me contenterais de cela. Comment vont votre épouse et votre enfant ? Je les ai vus ce matin sur le chemin de l'école, ils sont charmants.

- Salopard, si vous vous en prenez à eux, je vous tuerais de mes propres mains.

- Allons, nous sommes entre gens civilisés n'est-ce pas ?

En fait, ce sera la dernière mission d'Helmut et de Niel. Dans un mois, l'Allemand sera aux mains du MI6 et Niel parachuté en France pour prendre contact avec la résistance.

Blackpool sur la côte ouest de l'Angleterre n'avait pas de port de commerce, pas de quai où on pouvait embarquer des chars dans un navire de transport. En revanche il y avait une ligne de chemin de fer. Le génie britannique s'était entraîné à fabriquer des quais de fortune en vue du prochain débarquement en France.

Riley attendait l'arrivée du train transportant « ses » cent M4 Sherman. Le convoi constitué de cent plateformes était tiré par deux locomotives. Les chars acheminés des USA à Liverpool avaient attendu plus de six mois dans des hangars. Ils avaient embarqué sur les plateformes de nuit sans sortir des hangars. Le lendemain, de nuit aussi, le convoi s'était ébranlé et après seulement trois heures il arriva à Blackpool. En même temps, un autre convoi avait pris la direction de Douvres et la Royal Air Force occupa la Luftwaffe. De plus, les Alliés alignèrent les cuirassés HMS Duke of York et USS Washington, accompagnés des croiseurs HMS Nigeria, HMS Cumberland, du porte-avions HMS Victorious, dix destroyers britanniques et deux américains. L'amirauté déploya une ligne de 8 sous-marins, dont le sous-marin français le Minerve, pour essayer d'intercepter toute force allemande



qui chercherait à quitter son mouillage norvégien.

À Blackpool, un détachement de pilotes se dépêcha d'embarquer les chars à bord du HMS Victory. Une fois dans les soutes, les M4 furent enchaînés et des cales en bois furent clouées. Le chargement ne devait absolument pas bouger même par forte houle.

À deux heures du matin, le convoi du HMS Victory prit la mer en direction de la Norvège. Seul le Major Riley était à bord avec un équipage réduit.

- Combien de jours allons-nous mettre ?

- Nous en avons au moins pour quinze jours Major. La mer est démontée, mais c'est idéal pour notre couverture. Les schleus auront du mal eux aussi à nous traquer. Nous naviguerons à huit nœuds. Souhaitons que nous ne croisions pas un U.Boot ou un Messerschmitt.

- Quelle est notre destination ?
- Vous ne le savez pas ?
- Non, l'état-major allié a dû penser, à raison que moins de personnes ne la connaissaient, mieux cela valait.
- Je comprends, nous allons à Arkhangelsk.
- C'est où ça ?
- Au nord de l'URSS, à cinq cents kilomètres de Mourmansk.
- Bordel, ce n'est pas gelé là-bas ?
- Pas en été, heureusement.

À Londres Churchill ne dormait pas. Il recevait les comptes rendus de toutes les activités de l'armée dans tout l'empire. Depuis l'entrée en guerre des Japonais, les Britanniques et tout le Commonwealth se battaient en Europe, en Afrique et en Asie. S'il disposait d'un bureau affecté à chacun des continents, il enregistrerait tous

les renseignements et sa mémoire ne lui faisait jamais défaut.

- Le HMS Victory a-t-il appareillé ? demanda-t-il au responsable du MI5.

- Affirmatif Sir, le convoi est dans une mer grouillante de U-Boots et d'avions allemands ?

- Toute notre tactique repose sur le fait qu'ils ne trouveront pas le convoi avant qu'il soit dans les eaux russes. L'autre convoi est bien parti lui aussi ?

- Oui, monsieur le premier ministre, le cargo est rempli de réservoirs d'eau, équipage réduit, mais escorte complète. Mais s'il est coulé, nous perdrons un navire neuf.

- Nous en perdons tous les jours. Staline a besoin de ces Shermann pour botter le cul à Hitler et nous avons besoin de Staline pour occuper les Allemands sur le front de l'Est. Peut-être, allons nous perdre un navire et une dizaine de

marins, mais cela nous fera économiser des centaines de chars et des milliers d'hommes.

Et dire que je viens de prononcer ces mots, je joue avec la vie de nos jeunes hommes, c'est effrayant.

Au petit matin, Riley se réveilla avec une boule dans le ventre et un goût de vomis sur les lèvres.

- Vous n'avez pas le pied marin Sir ?

- Ce n'est pas la première fois que je suis sur l'eau, mais je ne m'y habitue pas. Pourtant, croyez-moi, dans un char on est encore plus ballotté que là en ce moment. Il paraît que cela vient de l'oreille interne, elle enregistre le mouvement du navire alors que les yeux voient l'horizon qui ne bouge pas. Dans le char, tout bouge en même temps. Le corps n'a pas le temps de vomir, sauf peut-être quand on est en train de lire une carte en roulant. Cela passe avec un bon café.

- Servez-vous, on en a en permanence du chaud. Il y a des œufs et du bacon. Plus tard nous devrons nous contenter de biscuits.

- Ce n'est pas ce qui m'inquiète le plus, je n'y ai pas pensé plus tôt, mais le sel risque de faire rouiller les mitrailleuses.

- Chaque char a une mitrailleuse ?

- Trois, une cinquante (12,7 millimètres) et deux de trente (7,62 millimètres).

- À oui, et le canon c'est un combien ?

- 75 millimètres.

- Efficace ?

- On perce les Panzers I à IV, mais les Tigres, il faut leur tirer dans le cul. Vous avez de la graisse et des chiffons ?

- Oh, pour ça, ça ne manque pas, les ouvriers du chantier naval ont tout laissé.

- Après le petit déjeuner, j'irais graisser et protéger les mitrailleuses.

Riley mangea, ce qui lui passa le mal de mer provisoirement, descendit dans la cale et fit ce qu'il avait dit. À midi, il se contenta d'une boîte de corned-beef et de biscuits secs. À dix-huit heures, il avait fini non sans avoir vomi tout ce qu'il pouvait. Dans les cales le roulis était encore pire qu'à l'air libre et l'odeur cumulée de l'essence et de la graisse, lui mirent les tripes à l'épreuve.

Cette nuit, Riley ne trouva pas le sommeil. L'absence de visibilité fit qu'il n'avait plus le mal de mer. Comme quoi cette histoire d'oreilles et d'horizon, ce n'était pas forcément une connerie.

- Comment peut-on savoir si un navire allemand ou un U.Boot nous prend en chasse ?

- On ne peut pas Major.

- Vous n'êtes pas équipés d'un de ces radars dont j'ai entendu parler ?

- Non, les radars sont trop volumineux pour tenir sur cette coque de noix. Et puis, je n'y crois pas à cette invention.

- Vous n'y croyez pas ?

- Non, sans vous offenser Sir, à Pearl Harbor vous en aviez, cela n'a pas empêché les Japs de vous foutre la pâtée.

- Comment savez-vous pour Pearl Harbor ? Vous n'êtes pas de simples matelots ?

- Major, cette mission est plus secrète que le lieu du prochain débarquement. Vous ne croyez tout de même pas que vous auriez un équipage lambda ? Et après Arkhangelsk nous serions rentrés chez nous tout raconter à nos épouses.

- Non bien sûr, et que ferez-vous après m'avoir largué ?

- Major ...

- OK, j'ai compris, c'est secret.

À Moscou, Kamarov fut mis dans un train, dans une voiture sans fenêtres. Medvedev ne le lâcha pas d'une seconde.

- Peut-être peux-tu me dire où nous allons maintenant, camarade Capitaine.

- Nous allons à Arkhangelsk, camarade Commandant.

- Arkhangelsk ? Pourquoi si loin ?

- Il nous fallait un port. Les ports de la mer noire sont bloqués par les Turcs, ceux du pacifique par les Japonais et ceux de la mer baltique par les Allemands aidés par ces chiens de Lituanais, qu'ils crèvent.

- Le monde entier est donc notre ennemie. Les seuls qui veulent bien nous aider sont ces capitalistes d'Américains. Je suis sûr qu'Eisenhower préférerait voir Staline pendu au beau milieu de la place rouge.



- Cette guerre laissera de sacrées traces. Souhaitons que nos amis d'aujourd'hui ne soient pas nos ennemis demain.

- C'est toi qui dis cela, un membre du MGB ?

- Écoute, tu es Commandant et moi Capitaine, qu'est-ce que tu dirais que l'on s'appelle par nos prénoms ?

- Mon nom est Alexandre Sergueïevitch Kamarov, tu peux m'appeler Sacha.

- Enchanté Sacha, moi c'est Vassili Timofiévitch Medvedev.

- Enchanté Vassili. Est-ce que je peux croire à notre amitié naissante ?

- Écoute Sacha, comme te l'a dit le camarade Khrouchtchev, je ne supportais plus la vie au service d'un commissaire politique. Je veux combattre, fini le commissariat et priviet (salut) le tankiste.

- Toi un tankiste ? Il m'a fallu cinq ans pour apprendre les prémices de la vie d'un tankiste.

- Ne soit pas modeste, si tu as été choisi, ce n'est pas seulement pour tes idées politiques ou parce que tu n'as pas de famille. Tu es un des meilleurs commandants de compagnie de char de l'Union soviétique.

- Arrête tes conneries. On doit être des militaires, pourquoi je serais le meilleur ?

- Parce que tu as commencé comme simple soldat. Tu n'es pas sortie de l'école des officiers de Leningrad. Malgré la révolution, ce sont toujours les mêmes qui font cette école qu'au temps des Tsars. Ce sont des caméléons, ils ont pris la couleur rouge, mais leur sang est toujours blanc. Tu es pur politiquement, c'est ce qui a motivé ta désignation.

- Bon c'est bien beau, mais il faut penser à la mission. Qui va nous apprendre à utiliser le M4 ?

- C'est un Commandant américain qui va nous les livrer. Il restera pour nous enseigner le maniement et les tactiques américaines.

- Pauvre homme. Il sait qu'il va rester avec nous ?

- Oui. Son profil est identique au tien. En fait c'est ton jumeau yankee. Il a commencé comme simple soldat, est Commandant et n'a pas de famille qui l'attend en Amérique.

- Vous êtes forts quand même, les espions. Trouver deux personnages avec le même pedigree à dix mille kilomètres de distance, fallait le faire.

- Rappelle toi, je ne suis plus du commissariat, je suis un soldat. D'ailleurs tu as une semaine pour m'apprendre le combat char.

- Tu es un génie si tu y arrives.

- Essayons.

Au large de la Suède, l'Untersee Boot 321 patrouillait à l'entrée de la mer baltique. Son Capitaine, Hans Schnitzler était de quart depuis plus de vingt-quatre heures. Il se refusait de

dormir avant d'avoir trouvé le convoi anglais qu'on leur avait signalé. Il devait détecter et couler le navire qui transportait probablement des blindés en direction de ces Untermenschen (sous-hommes) de bolcheviques. Son frère était mort à Stalingrad et il avait un désir rageur de le venger. Depuis une heure ils suivaient un navire, mais la nuit ils ne pouvaient l'identifier avec certitude. Hans avait fait manœuvrer son sous-marin de façon à se trouver sur son flanc. À cinq mille mètres maintenant, le jour naissant, il sortit son périscope.

- Second, calculez-moi une solution de tir sur ce navire.

- Êtes-vous sûr qu'il s'agit du bon, Capitaine ?

- Non, mais je ne vais pas tarder à le savoir, alors dès la confirmation je veux le détruire. Sonar, toujours pas de navires d'escorte ?

- Négatif Capitaine.

- Saleté de temps, il fait aussi noir que dans le cul de Staline.

- Capitaine, solution de tir trouvée, il n'a pas changé de vitesse ni de cap depuis qu'on le chasse. Torpilles préparez une 533 à guidage automatique. Annoncez dès que prêt.

Le Capitaine avait toujours les yeux rivés dans le périscope. Le soleil se leva dans le dos du sous-marin, c'est alors qu'il vit la croix rouge sur les flancs du navire.

- Scheisse, cap au 360, préparez-vous à faire surface.

- Que se passe-t-il Capitaine ?

- C'est un navire-hôpital.

- Quelle nationalité ?

- Anglais.

- Alors pourquoi ne le coulons-nous pas ?

- Je ne tire pas sur un navire-hôpital.

- Je ne comprends pas votre réticence Capitaine.

- Il y a peut-être des Allemands dans ce navire. Les hommes de la croix rouge ne font pas de distinguo entre les blessés.

- Je comprends Capitaine, mais c'est quand même un navire anglais.

- La discussion est close.

Dans le train, Vassili Medvedev écoutait passionnément les récits de Sacha Kamarov.

- Tu étais vraiment à Stalingrad ?

- Oui, tu devais y être aussi puisque le camarade Khrouchtchev était le commissaire politique en chef.

- Exact, mais j'étais au QG, assurant la protection du chef. J'étais planqué donc. Mes hommes faisaient des patrouilles aux abords immédiats, mais moi je ne sortais jamais. Khrouchtchev était un vrai parano, il ne voulait jamais que je m'éloigne. Il n'avait même pas confiance aux Généraux.

- Alors pourquoi là, il t'a laissé partir.

- Après un an passé au service d'un ponton du parti, on est relevé. C'est toujours comme ça. Ils ont peur que l'on se fasse retourner. Sais-tu par exemple que le camarade Trotski a été abattu par un de ses gardes du corps ?

- Bé, non je ne le savais pas. Dans le fond d'un char, on ne s'occupe pas de ces choses-là.

- Maintenant tu peux être persuadé que je suis ton ami, car si tu racontes ce que je viens de te dire, je finirais à la Loubianca.

- Fais-moi le numéro du camarade Staline, je vais lui parler.

- Très drôle, je comprends maintenant pourquoi on t'a désigné. Tu es un clown, avec toi les Allemands vont mourir de rire.

- Tu sais quel est le seul avantage d'être dans un char ?

- Non.

- Il n'y a pas de blessés chez nous. Un char qui prend un obus à haute vitesse de Tigre explose immédiatement. À l'intérieur il y a une chaleur de trois mille degrés et si par hasard, il loupe le magasin à obus ou les réservoirs d'essence, la surpression due à la pénétration du projectile te fait éclater les poumons et les tympanes. Et je ne parle même pas des éclats de métal qui te déchiquettent complètement.

- Tu ne me fais plus rire du tout. Pourquoi tu fais ce boulot alors ?

- Justement, si je dois être touché, je préfère mourir que de rester mutilé.

- Je ne suis plus sûr de vouloir devenir un tankiste.

- La première fois que tu seras au sommet d'un engin de trente-six tonnes, tu ne voudras plus faire autre chose. Je ne prétendrais pas que le canon entre les jambes est un objet phallique,



mais un bon psychiatre nous en dirait plus là-dessus.

- Je ne voyais pas cela comme ça, mais j'ai hâte de commencer à manœuvrer.

- Tu peux nous faire avoir un tableau noir et des craies, je vais t'expliquer les tactiques ?

Riley n'avait plus le mal de mer. Le HMS Victory fendait l'eau prudemment, mais avançait au rythme prévu par les plans initiaux. L'équipage, visiblement pas composé de simples marins, faisait plus que correctement son travail. En cet après-midi, le soleil brillait un peu trop aux goûts du soldat qui servait de vigie.

- Est-ce que quelqu'un entend ce bruit ?

Riley sortit de la cabine et en effet on entendait nettement un ronronnement.

- C'est un moteur à étoile. Quelqu'un est-il capable de l'identifier ?

- Ce n'est pas un allié en tout cas. On a tous été parachutés de tous les appareils britanniques ou américains.

Dans son J 87 Stuka, Klaus Beckmann faisait un vol d'essai. Son avion avait été gravement touché dans des combats en Norvège et les mécaniciens de la Luftwaffe l'avaient réparé sur l'aérodrome de Fornebu près d'Oslo. Il avait pris l'air pour vérifier si tout était en ordre et aperçu ce convoi par hasard. Le service de renseignement de la base n'était certainement pas au courant que des navires de la Royal Navy croisaient si près des côtes de la péninsule Scandinave. Après les avoir survolés, il arma ses canons MG 151 de 20 millimètres situés dans les ailes.

- Vous croyez qu'il nous a repérés ? demanda Riley

- Je n'ai jamais vu de pilote allemand aveugle.

- Merde, il fait demi-tour.

Klaus prit de l'altitude, commença un looping, retourna son appareil sur son aile droite et piqua sur le bateau.

- Le salopard, il fonce sur nous. Vous avez des armes ? cria Riley.

Le timonier souleva une bâche et découvrit une mitrailleuse calibre cinquante monté sur un support fixé au bastingage.

- Et bien voilà, on va pouvoir discuter avec notre ami teuton.

David enleva la bâche pour dégager totalement la mitrailleuse et ouvrit une caisse de cartouches de 12,7 millimètres. Il souleva la pièce mobile sur le dessus de l'arme et inséra une bande de cinquante cartouches. Il referma et

arma la pièce en tirant en arrière le levier d'armement.

À cinq cents mètres d'altitude, Klaus commença à mitrailler le bateau. Il avait parfaitement identifié un cargo, pour lui c'était une cible idéale, moins protégée que les navires d'escorte qui l'accompagnaient.

Une dizaine de balles traversèrent le pont avant. Riley resta couché attendant que le Stuka l'ait dépassé pour lui tirer dessus.

Le canon de droite s'enraya tandis que celui de gauche n'avait visiblement plus de munitions.

- Je vais faire fusiller les armuriers. Un avion doit toujours être approvisionné même pour un vol d'essai.

Riley leva le canon de la 12,7 et ne prit pas le temps de viser. Il avait largement l'habitude de tirer avec cette arme depuis la tourelle de son char. Une rafale découpa le Stuka du cockpit à la dérive. Immédiatement, l'appareil bascula sur la droite et tomba à l'eau. Sans le savoir, Riley venait de sauver la vie d'un armurier allemand.

Le convoi leurre continuait sa route en direction de Tallin en Estonie accompagné de son escorte. Hans Schnitzler le Capitaine l'Untersee Boot 321, patrouillait à la recherche de ce navire de transport. Après une semaine de chasse et une fausse joie due à un navire-hôpital, il avait peut-être enfin sa cible devant lui.

- Sonar, combien de bâtiments avons-nous ?

- Trois Capitaine. Au bruit, une frégate, un escorteur anti-sous-marin et un navire de transport. Sa ligne d'arbre est plus profonde ce qui

signifierait qu'il est plus chargé que les deux autres.

- Je pense que c'est le convoi Capitaine ; dit son second.

- J'en suis certain. Sortez le schnorkel.

Hans confirma l'identification.

- Direction 060. Torpilles ouvrez tous les tubes. Nous tirerons tout droit, sans retardement.

- Capitaine si on ne met pas de retard, nous risquons de voir nos torpilles exploser à la sortie du tube.

- Second, quand l'engagement est commencé je n'accepte pas d'hésitation.

À bord de l'escorteur, la tension venait de monter à son paroxysme.

- Capitaine, traînée d'un schnorkel au 180, huit cent mètres.

Plusieurs jumelles se braquèrent dans la direction indiquée. Le U.Boot venait de replonger.

- Larguer une grenade toutes les vingt secondes, profondeur cinquante mètres.

Les artificiers réglèrent le retard sur les grenades anti-sous-marines et les firent rouler sur les rails qui les amenèrent aux lanceurs. D'un poids de 132 kg d'amatol, elles se présentaient sous la forme d'un petit tonneau. La totalité du poids était quasiment prise par l'explosif, le reste était le retardateur et le détonateur. Le grenadage commença en quelques secondes.

- Grenades lancées ; hurla le matelot Schumacher, responsable sonar dans le U.Boot.

- Profondeur vingt mètres.

Le Capitaine prit le parti de ne pas plonger. Il était persuadé que les grenades exploseraient sous le U.Boot. S'il avait fait baisser le nez de son

bâtiment, le kiosque se serait détérioré au premier coup.

- Vingt mètres.

Hans ressortit le schnorkel, le Victory était face à lui à cinq cents mètres.

- Torpilles 1, 2, 3, 4, feu.

Tandis qu'il observait, les premières grenades explosèrent. Le sous-marin commença à fuir.

- Voies d'eau multiples, hurla le second.

Ce fut l'escorteur qui vit les traînées en premier.

- Torpilles à la mer. Prévenez le Norfolk.

- Trop tard Capitaine.

Sur le cargo américain, le Capitaine hurla de prendre les mesures d'alerte. Il fut frappé par quatre torpilles en dix secondes. Le navire



explosa et se fendit en deux. En moins d'une minute, il commença à couler.

Hans avait vu ses torpilles couler le navire ciblé.

- En plongée rapide.

Le sous-marin encaissait le grenadage intensif, il vibrait et crissait. Chaque membre de l'équipage ressentait dans ses tripes la souffrance du métal qui le séparait des abysses. Le silence était total.

- Larguez de l'huile et du diesel.

Par cette ruse Hans espérait que les Anglais penseraient que le sous-marin était touché et qu'ils cesseraient les tirs, mais il savait au fond de lui-même qu'ils voudraient venger le navire détruit. Les matelots essayaient vainement de colmater les fuites. Une grenade heurta le haut du kiosque et glissa le long de la coque. À l'intérieur, les hommes suivirent son parcours à l'oreille.

Elle explosa au niveau du joint entre le kiosque et le plafond. Une faille apparut, ténue au début puis s'écarta de plusieurs centimètres. Si l'équipage hurla, ce ne fut pas longtemps, car ils se noyèrent en quelques secondes.

En surface, le navire d'escorte rechercha des survivants du Norfolk, mais n'en trouva aucun.

Kamarov expliqua tout à Vassili. Les formations en ligne, en colonne, triangle base en avant ou pointe en avant, les défilements derrière une crête ou une lisière et surtout le tir. Il dessina tout cela sur le tableau noir. Il lui expliqua le réticule de la lunette et comment calculer la correction à apporter quand une cible est en mouvement.

- N'oublie pas que tu seras mon adjoint, cela veut dire que si je meurs, tu commanderas le bataillon.

- Il n'y a qu'une solution pour éviter cela, ne meurs pas.

- Je n'en ai pas l'intention, si tu pouvais le dire aux Allemands.

Ils rirent de bon cœur.

- Maintenant que nous sommes bientôt arrivés, je dois te dire un détail des ordres que j'ai reçus.

- Tu me fais peur.

- Dans les autres wagons du train, il y a une centaine d'hommes du MGB. Ce sont des rustres, mais ils obéiront au doigt et à l'œil. L'Américain devra leur montrer comment démarrer le M4 et le sortir du bateau. Ensuite, le camarade Khrouchtchev insiste là-dessus, ils devront effacer toute trace de marquage en Anglais.

- Quoi ?

- Les vrais soldats qui serviront à bord de ces chars ne devront pas savoir qu'ils ne sortent pas de nos usines. Je te rappelle que notre propagande part du principe que nos matériels fabriqués par nos ouvriers dans nos usines sont les

meilleurs au monde. Imagine le choc que ce serait pour des moujiks d'apprendre que les Américains puissent fabriquer des chars aussi bons, voire meilleurs que les nôtres.

- Je peux comprendre, mais cela ne va pas plaire au Yankee.

- Je te charge de le lui faire comprendre.

- Il parle russe au moins.

- Je ne pense pas, mais sois tranquille nous aurons une interprète.

- Une ?

- Oui, elle s'appelle Natalia Biérésovna Terechkova et sort de notre centre de formation.

- Elle est du MGB donc.

- Bé oui, elle traduira, mais dans la pensée du parti. Si nous avons utilisé un interprète non préparé, il aurait risqué de transmettre de mauvaises pensées.

- Oui, mais il suffit de traduire. Si je dis canon en Russe, elle devra traduire canon en Anglais. Je ne vois pas ce que cela a de compliqué.

- Imagine que l'Américain nous demande ce que nous pensons du camarade Staline et que sous le coup de la colère on réponde que c'est un vieux fou. Elle ne traduira pas cela comme ça. Elle dira que c'est un homme extrêmement occupé qui n'est pas toujours bien conseillé. Tout est dans la nuance tu comprends ?

- Oui, chez moi on appelle cela la langue de bois.

- C'est la langue qui t'évitera de te retrouver au Goulag.

- Elle est mignonne au moins ?

- Je ne l'ai pas vu. Un Capitaine du MGB n'est pas censé parler à un caporal.

- Enfin, on ne sera pas là pour lui conter fleurette.

- Et ne t'avise pas de vouloir la mettre dans ton lit, comme tous nos soldats elle est experte en combat rapproché.

- Tu fais bien de me le dire.

Le train commença à ralentir. Cela faisait dix jours qu'ils n'avaient pas vu la lumière du jour.

Le HMS Victory était à vue des cotes russes. Riley se demandait comment le courant passerait entre lui et les Russes durant les premières minutes.

Le Capitaine du navire tendit une lettre à Riley. Elle comprenait les ordres détaillés et un mot du Premier ministre Churchill en personne.

- Je vous rappelle Commandant que vous n'êtes pas censé parler russe. Un traducteur vous sera affecté par les Soviétiques. Même si vous pensez que cela vous fait perdre du temps, parlez-leur en Anglais. Parfois ils diront des choses

en Russe pour que vous ne compreniez pas, alors ne vous dévoilez pas. Vous entendrez certainement des choses intéressantes.

- Merci des conseils. On arrive dans combien de temps ?

- Dans une heure. Allez dans votre chambre et lisez bien les derniers ordres, ensuite brûlez-les. On vous a mis également un uniforme de tankiste russe, changez-vous.

David lu ses ordres et se changea. Il piocha dans une malle une combinaison bleue, couleur des tankistes soviétiques, volontairement vieilles. Avec icelle, il avait à sa disposition une veste en cuir, une casquette, un calot et une chapka pour l'hiver. Chacune de ses vestes avait un galon de Major (commandant) de l'armée rouge, une épaulette kaki, joliment brodée, encadrée et barrée de liserés rouges avec une étoile au centre. Enfin, il se ceint d'un ceinturon en cuir sur lequel pendent un étui à pistolet et un couteau.

D'emblée, David délaissa sa casquette, pensant que ce n'était pas pratique dans un Tank.

Le navire s'arrima contre le quai. Riley débarqua, Kamarov et Medvedev le saluèrent.

- Bonjour camarade Commandant mon nom est Kamarov je suis Commandant moi aussi, voici mon adjoint le Capitaine Medvedev et le caporal Terechkova notre interprète.

- Le caporal traduisit et rajouta, je m'appelle Natalia.

- Caporal je vous rappelle que vous ne devez traduire que ce que moi ou le Capitaine disons. Vous ne rajoutez rien. Si je dois vous le rappeler encore une fois, je vous éjecte et vous irez vous battre en première ligne. Est-ce bien compris ?

- Oui camarade Commandant.

*(NB : pour ne pas encombrer inutilement la lecture, les dialogues ne seront pas traduits à*



*chaque fois par Natalia Terechkova. Prenez pour acquis que Riley parle en anglais tandis que Kamarov et Medvedev parlent en Russe.)*

- Nous sommes tous deux commandants peut-être alors pouvons-nous nous appeler par nos prénoms, le mien est Sacha.

- Enchanté Sacha, mon prénom est David. J'autorise aussi votre adjoint à me tutoyer, quel est ton prénom ?

- Je m'appelle Vassili camarade Commandant.

- Non pas de Commandant et surtout pas de camarade, appelle-moi David. Nous sommes tous des tankistes et ceci nous rapproche plus que si nous avions la même mère.

- Oui, nous sommes des tankistes ; dit Sacha en regardant Medvedev dans les yeux.

- Comment avez-vous prévu de débarquer les chars ? demanda Riley. « Le Capitaine n'a

jamais été tankiste, se dit-il j'ai bien fait de lire ces ordres avant de débarquer. Un mec du MGB, bordel, ça commence bien. »

- Vassili, fait venir nos hommes. Tu vas me montrer comment on démarre ces chars, je le montrerais à mon tour à Vassili. Ensuite à nous trois nous instruirons les soldats.

- Je pourrais garder le caporal avec moi, pour traduire aux hommes ?

- Oui, bien entendu.

« Elle ne dira rien de fâcheux, car tous ces hommes sont également du MGB » se dit encore une fois Riley.

Les soldats arrivèrent en rang et Kamarov s'adressa à eux.

- Soldats, le camarade ici présent est le Commandant des chars Riley, c'est un Américain niekoulourni (inculte; insulte russe), mais il va nous apprendre à démarrer et manœuvrer les chars qui sont dans la soute du navire. Vous

écoutez, ne dites rien et faites ce que l'on vous dit et uniquement ce que l'on vous dit.

Natalia ne traduisit pas et David fit comme s'il ne comprenait pas. Riley montra donc à Sacha et Vassili qui à leur tour le montrèrent aux hommes. Ils allèrent dans la soute, démarrèrent et sortirent les chars en ordre. David les guidait.

Les M4 furent mis sur quatre colonnes et les munitions rassemblées dans un entrepôt à part. À partir de là, les soldats du MGB allèrent chercher des caisses à outils et revinrent.

- Camarades, vous savez ce que vous devez faire, il faut éliminer toutes traces pouvant laisser supposer que ces chars ne sont pas soviétiques.

Là encore Natalia ne traduisit pas et David eut toute la peine du monde à faire semblant de ne pas comprendre. En fait, il ne comprit pas. Ça veut dire quoi éliminer toutes traces de fabrication américaine ?

Les soldats du MGB entrèrent dans les tourelles munis de limes, de marteaux et de ciseaux à froid. Des bruits de piques se firent entendre. Riley se rua vers le premier char en hurlant.

- Qu'est-ce que vous foutez ? Vous abîmez le matériel.

- Ce sont nos ordres, David ; dit Sacha. Nous devons retirer toutes les plaques de fabrique.

- Mais pourquoi ? Vous avez honte de recevoir l'aide des États-Unis ? Je vais en référer à mes supérieurs.

- Calme-toi, David. Tu sais très bien que tu ne peux pas joindre qui que ce soit. Maintenant réfléchis, nos soldats meurent par millions en combattant les Allemands. Ils sont persuadés que nos ouvriers fabriquent les meilleures armes qui leur donneront la victoire. Imagine quel serait leur moral s'ils apprenaient que leur patrie ne peut pas fournir assez de chars ou d'avions. Le moral, l'amour de la patrie c'est ce qui leur donne

la force de combattre les Tigres et les Panzers. Ce n'est pas à toi que je vais apprendre ce que valent les chars allemands. Nous ne faisons pas cela contre ton pays, mais pour nos compatriotes.

- OK, je comprends, mais je n'accepte cela que pour vos soldats, je reste persuadé que c'est de la propagande pour grandir l'orgueil de Staline.

Natalia traduisit cette dernière phrase à voix basse.

- Commandant, ici dans notre pays, on meurt pour avoir dit la moitié de ce que tu viens de crier. Nous sommes entre soldats, je ferais comme si je n'avais rien entendu, mais fais attention à ce que tu diras à l'avenir en présence des soldats. Le GRU (*service de renseignement de l'armée*) a l'habitude de mettre un de leurs hommes au sein des compagnies.

- Je comprends et pour prouver ma bonne volonté, je vais vous montrer des plaques que vous ne trouveriez pas sans moi.

Riley ouvrit le compartiment moteur et leur montra les numéros gravés sur les différentes pièces mécaniques.

Quand vint le moment d'essayer d'effacer le nom, M4 moulé dans la masse, un soldat demanda à Kamarov.

- Camarade devons-nous enlever le nom du char, EMCHA ?

- Qu'est-ce qu'il dit ? (Natalia traduit)  
C'est quoi Emcha ?

- Ah, je vois le quiproquo, le 4 tel qu'il est écrit, ressemble à la lettre Ч (tcha) russe. On va laisser cette inscription et rebaptiser le M4 en EMCHA. Cela va plaire au camarade Staline.

Le maquillage des chars prit une semaine entière, la dernière touche donnée fut les

marquages du 228<sup>ème</sup> corps des gardes et des citations caractéristiques des Russes. Sur certaines tourelles fut écrit за Сталину (pour Staline) ou bien За родину (pour la patrie) en lettres rouges ou blanches. Enfin, des croix blanches furent peintes à la chaux sur le toit des tourelles. Ces dernières avaient pour but d'éviter que les avions russes ne bombardent leurs propres chars. Les cent Emchas furent prêts pour recevoir leurs équipages.

Cinq cents hommes arrivèrent pour servir les chars. Au sein de cette troupe hétéroclite, il y avait des hommes d'origine chinoise, sibérienne, ouralienne, tatare ou mongole. Aucun Russe d'Europe ne faisait partie du lot.

- Dis-moi Sacha, je ne savais pas que les Russes avaient les yeux bridés ou le teint hâlé; dit Riley.

- Écoute-moi David, on va jouer franc jeu, tous ces hommes sont de bons soviétiques,

d'autant meilleurs qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'est un Américain.

- C'est pour moi que vous avez déplacé toutes les ethnies disparates de l'Oural à Vladivostok ?

- Ne plaisante pas, seuls les chefs de chars parlent le russe, et chacun parle une des cent langues qui composent notre grand pays. Mais ce sont de très bons guerriers, ils se battront comme des diables. Ils sont durs au mal et d'une résistance incroyable. Tu verras, tu voudras les ramener en Amérique à la fin de la guerre. Ils ont déjà combattu sur de vieux chars T10 alors pour eux, les M4 seront un progrès immense, progrès obtenus grâce aux merveilleux ouvriers du prolétariat soviétique.

- Bon, allons leur apprendre à piloter nos Emcha.

- Tu vois, tu comprends vite.



Les hommes avaient des tenues hétéroclites, certains étaient vêtus d'une combinaison bleue, certaines kaki et d'autres encore d'un simple pantalon et d'une veste de l'infanterie. Riley ne s'en étonna pas, sachant que les Russes avaient une armée de plusieurs millions d'hommes.

Pendant encore une semaine, les Soviétiques apprirent à manœuvrer avec les Emchas et à servir et entretenir l'armement. Riley découvrit aussi que les pilotes étaient également de bons mécaniciens. Chaque panne fut réparée rapidement et certaines pièces cassées fabriquées avec débrouillardise. Les chargeurs avaient le boulot le plus simple. Ils se contentaient de mettre un obus dans la culasse du canon et de la remonter.

Concernant les tireurs, ce fut un peu plus complexe. Il n'était pas évident d'apprendre à des Russes à utiliser le réticule de la lunette en anglais traduit par un caporal qui ne connaissait

pas non plus le tir canon. Riley voulut que les copilotes mitrailleurs connaissent également la conduite, et le tir à la mitrailleuse de 30 puis celle de 50. Il en profita pour leur expliquer aussi le tir antiaérien.

- Ils sont prêts à partir au combat ; dit Medvedev.

- Ils n'ont pas fait d'exercices de tir ; répondit Riley.

- Nous n'avons pas le temps et pas de munitions à gaspiller ; conclut Kamarov.

En ce mois de septembre 1943, le premier bataillon de M4 A2 75 millimètres fut inséré au sein du 228<sup>ème</sup> régiment du corps de la garde. Ce bataillon était commandé par le Commandant Kamarov avec pour adjoint le Capitaine Medvedev. Curieusement ce dernier avait pour chargeur un Major de l'armée des États-Unis, David Riley.

Le régiment commença sa campagne par un voyage en train. Riley avait déjà fait ça, mais à la façon américaine. Le principe n'était guère différent sauf ce qui concerne la sécurité. Les Emchas se mirent en colonne devant le quai d'embarquement parallèlement aux plateformes de transport. Les chefs de char guidèrent alors leurs engins. Le guidage se faisait aisément. Les EMCHA étaient engagés par l'arrière et avançaient de façon à être à peu près centrés latéralement. Le char devait avancer perpendiculairement à la plateforme, quasiment jusqu'à ce que la moitié de ses galets se retrouvent dans le vide. Puis, le chef de char le faisait pivoter vers la gauche en avant, à droite en arrière et ainsi de suite jusqu'à réussir un créneau à peine correct.

Un des Sergents était apparemment un jeune moujik des provinces musulmanes, tadjik ou ouzbek. Il fit avancer trop rapidement son Emcha et il bascula de la plateforme. En dessous,

Medvedev fumait une cigarette tournant le dos aux manœuvres. Certes il avait demandé à être rattaché à une unité combattante, mais il ne s'attendait pas à cela. Une horde de Tatars analphabètes qui savaient à peine démarrer ces engins. Bordel, au moins au sein du MGB les soldats les plus inexpérimentés avaient fait des études. Ceux-là étaient des « Niékoultournis », des incultes indignes de recevoir même son salut. Alors qu'il prenait une bouffée de son tabac russe, fort et corsé, comme les étendues montagneuses où il avait vécu étant jeune, il sentit un choc sur sa hanche droite. Il se retrouva à terre sans savoir ce qui lui arrivait. Quand il ouvrit les yeux, il avait Riley sur lui et une forme noire lui bouchait la vue.

- Bordel, qu'est-ce que tu fous ? demanda Vassili.

- Capitaine, dans les blindés on observe en permanence ce que font les équipages, la moindre distraction peut te coûter la vie.

En effet, Medvedev constata qu'un Emcha était tombé de sa plateforme et avait failli l'écraser. Riley venait tout simplement de lui sauver la vie.

Le pilote tremblait de peur, il avait fait tomber son char et avait failli tuer un Capitaine adjoint du commandant du bataillon. Le commandant de sa compagnie, un jeune Lieutenant lui criait déjà dessus. Il était persuadé que son temps dans les chars venait de se terminer et qu'il serait envoyé au goulag. Medvedev fonça sur lui et commença à l'engueuler aussi. Riley le retint discrètement.

- Tes hommes vont mourir sous tes ordres. Tu ne dois pas les engueuler, tu dois les aimer et ils te donneront le meilleur d'eux-mêmes.

- Aimer ces chiens, tu plaisantes. C'est des conneries d'Occidentaux, ici on tue pour moins que cela ; lui dit Medvedev.

- Et quand tu auras tué tous tes pilotes qui conduira les chars, toi ?

Sur ces entrefaites, Kamarov arriva.

- Ne vous engueulez pas devant les hommes. David, tu es là comme conseiller technique, pour les problèmes de commandement cela nous regarde.

- Je vous rappelle que je serais dans les chars face à Hitler moi aussi. Je n'ai pas envie de voir un de TES hommes me tirer une balle parce que je serais le dernier des connards.

En attendant, le Emcha était toujours en travers des voies, l'avant au sol et l'arrière encore sur la plateforme. Riley, comme on le lui avait demandé, laissa Kamarov gérer le problème. Il avait beau hurler et invectiver le pilote et le chef de char, le Emcha était coincé. Au bout d'un

quart d'heure, ce fut Medvedev qui se tourna vers David.

- Je crois qu'on a besoin d'un conseil technique. Tu as déjà eu ce genre de situation ?

- Comme me l'a dit le camarade Commandant, je ne veux pas m'immiscer dans vos méthodes, mais chez moi, le chef commande par l'exemple.

Il aida le pilote à sortir de son poste. Il grimpa dedans et appela Natalia.

- Expliquez-lui que dans un cas pareil, il faut lancer le moteur à fond, en laissant le pied sur la pédale d'embrayage et tout lâcher d'un coup. Maintenant que tout le monde s'éloigne.

Il mit la première en gardant le moteur débrayé, accéléra à fond et lâcha tout brusquement. Les chenilles patinèrent et s'insérèrent dans le ballast durant cinq secondes, puis elles accrochèrent la terre ferme et le M4 bondi vers l'avant. Malgré le poids des autres engins sur les

plateformes, celle-ci vibra et l'arrière du blindé chuta brutalement sur le sol. Riley n'avait pas mis le casque du pilote et le regretta amèrement quand sa tête heurta le bord de la trappe. Il longea le train et remit son char au niveau de sa place. Les équipages applaudissaient et hurlaient en s'approchant du char de Riley. Ils l'appelaient Volkov. David demanda à Natalia ce qu'ils voulaient dire avec leur Volkov. Natalia lui expliqua qu'ils l'avaient surnommé le loup, car seul un loup peut s'attaquer à un ours.

- Vous êtes leur chef de meute désormais.

- Je suis gêné que vont penser Kamarov et Medvedev ?

- Eux ce sont les ours, ils vont se soumettre, mais ne leur répétez pas que j'ai dit ça.

- Vous n'avez rien à craindre. Demandez au Sergent s'il se sent de guider le char sur le train.

Natalia traduisit et donna la réponse à David.



- Il vous laisse l'honneur de le faire vous-même, c'est une marque de respect.

- Pas de problème.

Riley dit au pilote de se remettre au manche, lui fit mettre son casque et lui recommanda de bien regarder ses gestes. En moins de cinq minutes le Emcha se trouva à son emplacement.

- Leçon retenue lui dit Kamarov en passant à sa portée. Mais même si tu es un loup, tu n'as pas encore tué l'ours.

- Je suis l'ami des ours, t'as oublié ? On les attache avec quoi les panzers ?

- Attache ? On ne les attache pas, t'as peur de les perdre ou quoi ?

- Non, mais j'aime votre façon de faire. Mettez au moins la chaise de route.

- D'accord. Viens avec nous, nous avons une voiture.

- Et les gars ?

- Ils vont rester à côté de leurs chars, c'est leur maison maintenant.

- Les commandants des compagnies ?

- Ce sont de jeunes Lieutenants, il faut qu'ils s'aguerrissent.

Riley se demandait comment ces hommes pouvaient se battre pour leurs officiers alors que ceux-ci les considéraient comme des serfs.

Le lendemain ils furent réveillés par un Colonel du GRU qui leur criait dessus comme un vrai bouledogue. Sans avoir besoin de faire semblant, Riley ne comprenait absolument pas ce qu'il disait. Il ne parlait pas, il aboyait. Ils sortirent de leur compartiment et furent accueillis par un des Sergents qui leur apporta du café, un vrai café russe, le genre de café où il y a plus à manger qu'à boire. Le Sergent, chef du char qui était tombé hier, vint chercher Riley. Encore une fois, il n'était pas censé comprendre ce qu'il disait, mais quand quelqu'un vous prenait par la

manche et vous demandait de le suivre, même sans comprendre la langue, on devinait ce qu'il voulait.

- Товариш Коммандант идите с мнои я хочу кто нибуть вас смотреть, camarade Commandant venez avec moi, je veux vous montrer quelque chose.

Riley le suivit, quand il arriva devant le char de l'adjoint du bataillon, son nom avait été modifié et il s'appelait maintenant Volkov, le loup. Comme il n'était pas censé lire le Russe, il se retourna et vit que Natalia l'avait suivie. Elle lui lut le nom. David sourit et fit le signe « bien » au Sergent. Mais ce n'était pas fini, il le mena devant le char. Au niveau du poste du chargeur, les soldats avaient peint une tête de loup. Pour le coup, Riley congratula le jeune tankiste.

- Si tu as fini, on a une guerre à mener ; lui dit Medvedev.

- Caporal Terechkova, dites-lui d'aller chercher les équipages, on doit débarquer au plus vite.

Le débarquement se passa dans un apparent désordre, mais en une demi-heure, les cent chars étaient prêts à prendre la route. Kamarov alla au PC du régiment prendre les ordres. Pendant ce temps, Medvedev et Riley à la tête du bataillon lui fit prendre les dispositions de combat. Les niveaux furent vérifiés, les canons et mitrailleuses approvisionnés et l'armement individuel sanglé comme on pouvait. Ces soldats étaient équipés de vieilles pétoires. Pour la plupart, il s'agissait de leurs fusils personnels, plus taillés pour la chasse que pour la guerre. L'infanterie avait déjà du mal à fournir une arme à chaque fantassin, alors ce n'est pas aux tankistes que l'on donnerait des fusils dernier cri.

Kamarov revint du QG.

- Dis-nous tout, on est où et on va où ? lui demanda Riley.

- Je suis désolé, mais le Colonel a été clair, tu restes avec nous, car on a besoin de toi, comme tu nous l'as prouvé hier, mais je n'ai pas le droit de te mettre au courant des ordres. Va dans ton char, on arrive dans quelques minutes.

Riley fit mine d'être vexé, mais il s'attendait à cela. Si un officier russe était mêlé à un bataillon américain, cela se passerait de la même façon. Natalia rattrapa Riley et lui dit :

- Je suis navré camarade Commandant, mais il faut les comprendre. Ils ne savent pas s'ils peuvent vous faire confiance.

- Il n'y a pas de problèmes, caporal, mais arrêtez de m'appeler camarade Commandant, appelez-moi « Commandant », si on était en Amérique, je vous demanderais de m'appeler par mon prénom.

- Je ne pourrais jamais.

- On s'y fait vite. Où serez-vous pendant la bataille ?

- Je suis votre mitrailleur.

- Quoi, vous allez vous mettre dans le char ? Vous avez une formation de combattante ?

- Ne vous inquiétez pas cam ..., pardon Commandant, j'étais fantassin avant qu'on s'aperçoive que j'ai fait des études d'anglais, je voulais être professeur avant que la guerre n'éclate.

- Bon, embarquez.

Riley grimpa sur son M4, se retourna vers la colonne et fit tourner son bras au-dessus de sa tête. Tout le bataillon démarra ses moteurs. Il découvrit que le langage aux gestes était compris ici comme chez lui. Nous sommes en septembre et Riley allait commencer à combattre vers l'ouest alors que jusqu'à présent il le faisait dans le sens inverse. Il ne savait pas où il était, il ne savait pas où il allait, mais il avait des yeux et des oreilles, il

se promet de ne pas se coucher ce soir sans avoir les réponses à ses questions.

Kamarov monta dans son Emcha et Medvedev avec Riley. Après seulement quelques kilomètres accomplis en colonne à près de quarante kilomètres-heure, ils se mirent en ligne suivant le commandement aux fanions de Sacha. Riley descendit en tourelle et s'assura qu'un obus avait été mis dans le canon. Son tireur, un caporal kazakh lui fit oui de la tête. Il avait approvisionné l'arme principale. Un coup de canon se fit entendre, David reconnut le son d'un tir de 88 millimètres à haute vitesse, tiré soit par un Tigre, soit par un canon PAC (*panzer abwehr canonne, canon anti char*). Il regarda par son épiscopes et vit plusieurs Tigres à l'arrêt. Demblés, un Emcha explosa, sa tourelle fut propulsée à une dizaine de mètres et on aperçut nettement deux corps calcinés encore collés au blindage.

- ТВОЮ МАТЬ (*Tvaïou mat ; insulte intraduisible*), ces M4 sont aussi pourris que leurs M3. Au premier coup, les munitions explosent. Ces foutus Américains se sont encore foutus de nous ; hurla Kamarov.

Medvedev dit la même chose à Riley.

- J'ai servi sur les M3, ça n'a rien à voir. Natalia dit cela au Capitaine. Il faut que nous nous intercalions entre les Tigres. Ils ont un déficit de vitesse par rapport à nous. En tournoyant autour, nous pourrons les tirer par la porte arrière. En attendant, que les chars des subordonnés les pionnent avec de l'explo. Cela aveuglera les tireurs allemands. En détruisant leurs évêques, on les neutralise.

Natalia traduisit et Medvedev transmit à Kamarov. Ils firent comme avait dit Riley. David rentra la tête et se retrouva au poste de chargeur. C'était nouveau pour lui et il n'était pas enchanté de se retrouver à une place où il ne pouvait pas



prendre de décisions, ni pour le déplacement du char ni sur le tir. Néanmoins, il fit son boulot et approvisionna le canon aux ordres de son chef de char, un capitaine du MGB qui ne connaissait rien au combat des blindés.

Le tireur visait un char Tigre en tournant les molettes en site et en azimut. Riley avait envie de hurler en russe qu'ils devaient stopper le char pour pouvoir avoir une chance de faire but. A priori, il découvrit que les Soviétiques avaient l'habitude de tirer en roulant rendant le tir totalement inefficace. Quand le tireur voyait le char ennemi dans sa lunette, il poussait la mise de feu avec son pied droit.

- Putain, je défie quiconque de pouvoir tourner la molette en site de la main gauche, la molette en azimut avec la main droite et tirer avec le pied gauche. C'est impossible, ils sont aussi cons que cela ces russkofs ; pensa Riley à voix haute.

- Je ne sais pas si je dois traduire ça, commandant ; dit Natalia ; mais je n'ai pas tout compris. J'ai le sentiment que vous avez parlé pour vous-même.

- Exact, caporal Terechkova, ne traduisez pas cela. J'essaierais de ne plus penser tout haut.

Ils perdirent une dizaine de chars, mais le régiment nazi équipé au trois quarts de Panzer IV et un quart de Tigres fut mis hors de combat. Ce fut le premier succès d'un bataillon de Emcha sur son équivalent allemand. Aujourd'hui il y eut plus de morts Nazis que russes.

Le Colonel commandant le régiment convoqua Kamarov.

- Il est évident qu'aujourd'hui, c'est le génie d'un Commandant russe qui a remporté la victoire. Ce n'est pas l'Américain qui vous a donné la tactique à suivre. Cette tactique a été conçue par le parti pour le plus grand succès des armées prolétariennes. Me fais-je bien comprendre ?

- J'ai parfaitement compris camarade Polkovnik (*Colonel, mot à mot, guide du régiment*), j'ai eu l'idée de cette tactique en repensant aux derniers discours du camarade Staline. C'est lui notre guide et tout ce que nous faisons émane de lui.

- Vous irez loin camarade Commandant, vous n'êtes pas membre du parti communiste d'Union soviétique ?

- Je suis issu du rang camarade, je ne suis pas assez instruit pour rentrer au parti.

- Continuez à vous battre comme vous le faites. Les temps changent, le camarade Staline veut que des enfants du peuple soient membres du parti. Après la guerre une grande purge sera faite parmi les officiers. Staline pense qu'ils ne se sont pas assez battus et que les pertes en vies humaines leur sont dues. Vous êtes le premier à inverser le rapport des morts de chaque côté et vous êtes un ancien prolétaire. C'est ça que le

petit père du peuple veut promouvoir. Ne gêchez rien avec cet officier américain. Vous le surveillez et quand il ne vous sera plus utile, vous le tuerez. Il est hors de question qu'il retourne aux USA avec ce qu'il saura sur l'état de préparation de nos soldats. À l'issue de cette guerre patriotique, si les Américains, Anglais et Français poursuivent leur combat jusqu'à Moscou, nous n'aurons certainement pas les moyens de les arrêter. Nos forces sont épuisées et les réserves sont à leurs limites. Bien entendu, vous gardez cela pour vous, vous n'en parlez même pas à Medvedev.

- Mais Medvedev est un ancien du MGB.

- Justement, si le camarade Khrouchtchev l'a laissé partir c'est qu'il commençait à avoir des doutes sur sa fiabilité.

- Bordel, je suis un soldat, pas un magouilleur de politicien. Mon seul ennemi parle allemand. Pour l'instant je fais la guerre et quand elle sera finie, je réfléchirais à ce que vous m'avez dit.

Je ne parlerais pas à mon adjoint de cette conversation.

- Bien et je vous le redis, l'Américain ne doit pas retourner aux USA.

- À vos ordres, camarade Colonel.

- Je vous ai proposé pour une médaille de héros de l'Union soviétique et un deuxième drapeau rouge.

Les hommes mangeaient avec leurs Sergents. Les jeunes Lieutenants mangeaient de leur côté tandis que Riley et Medvedev attendaient le retour de Kamarov pour dîner. Celui-ci revint perplexe.

- Ta réunion ne s'est pas bien passée ? ; demanda Medvedev.

- La réunion s'est bien passée, ce n'est pas ça qui me chiffonne. Riley, tes chars sont de la merde. Ils explosent au moindre tir des

Allemands. On a déjà perdu trop d'hommes avec vos M3.

- Les M4 ont une meilleure puissance de feu et une mobilité accrue. Quand on prend un obus de 88 à haute vitesse, même tes T34 ne résisteraient pas.

- Bien sûr, ils seraient détruits, mais au moins la soute à munitions est isolée des servants. Les obus sont stockés sous le planché cela minimise les dégâts. Un soldat qui n'est pas touché par un tir direct ne meurt pas brûlé. Certes nous avons remporté la victoire, mais nous avons perdu dix Emchas avec tous leurs équipages.

- Je comprends, mais je n'ai pas fabriqué ces chars. Chez nous, on ne demande pas l'avis des tankistes pour construire un nouveau blindé. Vu que je ne peux pas transmettre un message aux miens, il n'y a pas moyen que je leur demande des modifications.

- Bien joué David, non on ne te laissera pas appeler tes amis.

- Si on mangeait dit Medvedev.

Le repas fut un vrai festin typiquement russe. Ils eurent un cornichon, un bout de pain et de la saucisse de viande pour chacun. La seule chose qui ne manquait pas, c'était la vodka.

- Si je ne meurs pas d'un ulcère dû au vinaigre des cornichons, c'est la vodka qui me tuera de cirrhose ; pensa David.

Un jeune Lieutenant arriva en compagnie d'un Sergent ouzbek.

- Camarade Commandant, le Sergent Tchelaviek souhaiterait vous montrer quelque chose.

Le Sergent portait un genre de caisson fait avec du métal récupéré sur le champ de bataille. Apparemment il l'avait travaillé et assemblé avec un simple marteau.

- J'espère que c'est important. Si tu nous déranges pour rien au lieu de te concentrer sur la

remise en état de tes chars, je te signalerais sur le cahier de rapport politique.

- C'est quoi cette connerie de rapport politique ? demanda Riley.

Natalia traduisit à voix basse.

- Je te l'ai déjà dit, ne te mêle pas de ma façon de commander. Nos mondes sont à l'opposé. Quant à toi Natalia tu ne traduiras plus les ordres que je donne à mes soldats.

« Connard, je comprends tout ce que tu dis, cela va être difficile de ne pas m'énerver » se dit Riley à lui-même.

- Alors camarade Lieutenant qu'est-ce tu veux nous montrer ?

- Les soldats ont eu une idée géniale. Le caisson que vous voyez peut se mettre au-dessus et autour de la soute à obus. On le remplit d'anti-gel, on en a à foison, et en cas de perforation, la charge creuse est éteinte par le liquide.

- Dois-je traduire cela ? demanda Natalia.



- Quoi ? Oui, bien sûr, cela le concerne, c'est une adaptation technique.

Natalia traduisit.

- Alors tu en penses quoi David ? demanda Kamarov.

- Ce n'est vraiment pas con, bien sûr on ne peut pas faire d'essai, on sera obligé d'attendre le prochain combat pour voir si c'est efficace, mais je valide l'idée.

- Combien pouvez-vous en fabriquer ? demanda Medvedev.

- Ils sont déjà en train d'en faire une vingtaine, nous manquons de métal, mais dès la prochaine halte sur un champ de bataille, nous en ferons un par Emcha. Les camions allemands sont pratiques, ils nous offrent tout le métal pour en faire une vingtaine.

- Prenez une dizaine d'hommes avec vous, marchez plein ouest, dans quatre kilomètres,

vous entrerez dans les faubourgs d'une ville, vous devriez trouver tout ce qu'il vous faut.

- À vos ordres.

- Camarade Lieutenant ! Je vais écrire sur le cahier de rapport politique que vous avez eu une bonne idée. Le peuple sera ravi de l'apprendre quand cela paraîtra dans la Krasnaïa Zvezda.

Pendant la nuit, Riley sortit de sa gaitoune avec un drôle d'engin à la main. Il profita d'une nuit sans nuages pour faire le point topographique. Son père était un ancien de la marine à voile. Tout petit, il apprit à David comment se repérer en pleine nuit quand on n'avait que les étoiles, ou le jour grâce à la position du soleil. Son père avait l'habitude de l'emmener dans les montagnes et de lui demander de faire le point. La première fois il avait été pris au dépourvu et son père le fit dormir à la belle étoile en plein hiver. Depuis, il ne sortait plus sans une carte du ciel.

En fonction de la position de la lune et des autres constellations, il pouvait se situer n'importe où dans l'hémisphère nord avec une marge d'erreur de dix à cinquante kilomètres. Kamarov lui avait donné un indice sans le vouloir. Il savait qu'ils étaient à quatre kilomètres d'une ville. L'Union soviétique, à l'inverse des États-Unis, avait pour avantage de n'avoir pas immensément de villes. On y trouvait surtout que des amoncellements d'isbas qui ne portaient même pas le nom de villages. Non, il avait bien dit ville.

Après avoir trouvé l'étoile Polaire, qui elle ne changeait jamais de position, elle marquait le nord, il calcula l'angle que formait l'horizon avec Mars et Vénus. Il n'avait pas seulement une carte du ciel, mais aussi celle de la partie européenne de l'URSS. Ils ne l'ont pas fouillé, pourtant il était persuadé qu'ils le feraient. Malgré leur paranoïa, les Russes étaient de grands naïfs. Ils avaient tellement peur de leur police politique, le MGB avec

leurs commissaires, qu'ils ne pouvaient pas concevoir que quelqu'un fasse une chose interdite. De plus ils prenaient les Américains pour des abrutis buvant du soda et jouant au baseball. Il refit une deuxième fois ses calculs.

- Voilà, nous sommes aux abords de Smolensk. Si on continue vers l'ouest, on sera en Biélorussie dans une semaine, mais je parie que nous allons aller vers le sud pour prendre la direction de l'Ukraine. Je pense que ce fou de Staline a tout intérêt à libérer la péninsule de la Crimée.

La sentinelle et Natalia le regardaient. Ils n'osaient pas déranger ce Commandant. Non seulement c'était visiblement un bon tankiste, mais surtout c'était un officier qui ne parlait pas leur langue. Ils avaient peur de lui. Ils étaient persuadés qu'il était un membre du MGB envoyé par Staline lui-même. En les voyant, Riley fut

surpris et tenta maladroitement de cacher ses cartes.

- Natalia, vous n'avez rien vu d'accord. Il y a des choses que vous n'avez pas le droit de me traduire, maintenant je rajoute quelque chose que vous n'avez pas le droit de dire à Kamarov ou Medvedev. Compris ?

- Pas de soucis Commandant.

- Dites-le au garde, dites-lui que je fais des choses secrètes et que s'il en parle, je le dénoncerais.

Natalia traduisit et le soldat eut une réaction de peur intense.

- Qu'est-ce que vous lui avez dit ? Sa peur me semble un peu exagérée.

- Je lui ai dit que vous étiez vraiment un loup et que s'il parlait, on ne retrouverait même pas sa dépouille.

- David rigola ; Vous avez bien fait. Comme ça, je suis sûr qu'il ne dira rien.

- Vous avez fait le point c'est ça ? À l'école, un ami à moi était le petit fils d'un ancien de la marine impériale. Je l'ai vu une fois utiliser cet objet que vous avez dans la main, c'est un sextant ?

- Oui, je ne peux pas me battre sans savoir où on va. Vous pouvez le comprendre ?

- Bien sûr, camarade je comprends et je ne dirais rien. Elle lui fit un clin d'œil. Vous m'apprendrez ?

- Oui, mais pas ce soir. Peut-être un jour serons-nous seuls.

Natalia rougit. Riley se sentit gêné par la réaction de Natalia. Il ne comprit pas ce que cette gêne signifiait.

- Pensiez-vous ce que vous disiez quand vous avez affirmé que les Russes étaient des idiots.

- Quand ça ?

- Pendant la bataille, vous avez dit que nous étions bêtes pour tirer en roulant.

- Non, bien sûr. Dans le fracas du combat, la peur nous fait dire des choses que nous ne pensons pas.

- Vous, vous avez peur ? Vous un loup ?

- J'ai l'habitude de commander. Ce matin j'étais spectateur et ne pouvais pas influencer sur le cours du combat. Oui, j'ai eu peur. Mais j'ai souvent peur pour mes hommes, pas pour moi.

- Je n'ai jamais entendu un officier parler comme cela. Chez nous, ils se foutent totalement de leurs hommes. La seule chose qui les intéresse c'est d'être bien vu par le parti, même pas par leurs supérieurs.

- Cela me surprend. Je pensais que tous les soldats du monde, qu'ils soient Russes, Allemands ou Américains, prenaient soin de leurs hommes.

- Avec tout le respect que je vous dois Commandant, vous êtes bizarre.

- Peut-être que les loups américains sont plus sentimentaux que les loups russes.

Ils rirent, se séparèrent et allèrent se coucher.

Le lendemain, ils reprirent la route et comme le pensait David, ils se dirigèrent sud-sud-ouest. Au bout de quelques kilomètres, ils rencontrèrent un fleuve. « C'est sûrement le Dniepr », pensa-t-il.

Les Allemands avaient regroupé ce qui restait de la 4<sup>ème</sup> armée et la 2<sup>ème</sup> armée blindée reconstituée avec l'apport d'Ukrainiens et de Cosaques combattant contre l'envahisseur russe. Les panzers III avaient franchi le fleuve à guet en installant toute fois un schnorkel au niveau de la prise d'air du moteur. Puis le génie installa des ponts flottants pour faire passer les chars plus



lourds. Les infrastructures routières avaient déjà été détruites en 1941 par l'aviation soviétique quand les Allemands eurent franchi le Dniepr dans l'autre sens.

Le bataillon de Kamarov s'arrêta en ligne sur les hauteurs sud de Smolensk. Riley se demandait ce qu'ils attendaient quand il vit un spectacle effrayant. Dans un bruit sorti tout droit des portes de l'enfer, des camions équipés de quatorze rails à quarante-cinq degrés lançaient des roquettes. Chaque munition semblait exploser au moment du départ puis la vibration de l'air donnait l'impression qu'elles sifflaient. Cela lui rappela les fusées d'un feu d'artifice qu'il avait vu à Dallas quand il était petit.

- C'est quoi ces engins et à quoi servent-ils.

- Ce sont des lance-roquettes multiples en Russe on les appelle des BM, machine de guerre. Chaque camion peut lancer simultanément quatorze roquettes, équivalent à des obus d'artillerie

de 132 millimètres à plus de huit mille mètres. Tu entends le bruit, on les appelle les orgues de Staline. Comme tu vois, un régiment de LRM avec ses trente lanceurs remplace sept régiments d'artilleries du front. On les appelle aussi des Katioucha, car le chant traditionnel des servants est Katioucha (*Chanson Kazatchoc chantée par Rika Zarai*).

Riley s'imagina le résultat sur le matériel allemand, mais aussi sur leur moral. C'est proprement un déluge de métal qui tombait sur eux. Cela n'avait pas l'air précis, mais le nombre comblait largement ce défaut. Au bout d'une heure, les Emchas partirent à la chasse aux Allemands. Ils franchirent le Dniepr sur un pont posé sur des barques. Il n'y a rien à dire le génie soviétique était au moins aussi efficace que les Allemands. Le génie américain ne se reposait que sur le matériel livré à leur pied. Ils ne connaissaient pas le système D.

- S'il reste des survivants, c'est qu'ils sont bien enterrés. Tu devrais dire à Sacha de faire engager des obus au phosphore. C'est très efficace pour détruire des bunkers.

- La radio est morte. Ton matériel, c'est de la merde.

- Quel est votre signe pour feu ?

- Drapeau rouge dans la direction de l'objectif.

Riley sortit un drapeau rouge et le fit tourner au-dessus de sa tête.

- Je crois que le Commandant Volkov veut nous dire quelque chose, camarade Commandant, dit le chargeur de Kamarov.

- Il tourne le drapeau rouge, il veut qu'on tire sur quoi ?

- Il utilise le fanion pour feu, mais ne désigne aucune cible. Et s'il voulait que l'on mette des obus pour le feu dans les canons ?

- Ce n'est pas bête. Mais si on se retrouve face à un Panzer ?

- De toute façon, nos obus ne percent pas leurs blindages.

- Oui tu as raison camarade chargeur, mets un obus incendiaire et fait le geste pour les autres.

Tandis qu'ils s'enfonçaient dans ce qu'il restait des forces allemandes, ils furent pris à parti par des fantassins enterrés et des canons PAC miraculeusement encore en état de combattre. Les Emchas tiraient leurs obus incendiaires sur les résistances Nazis. Les soldats qui ne mouraient pas sur le coup sortaient et couraient en hurlant, leurs corps enflammés. Certains essayaient de se rouler dans la boue pour éteindre l'incendie, mais le phosphore aimait l'eau et pénétrait dans les chairs à nue. Le spectacle et l'odeur étaient répugnants, mais les Russes n'avaient pas la moindre pitié pour les

Allemands. Ils espéraient même que parmi eux il y avait des SS.

Malgré le carnage, un soldat allemand sorti de son trou avec un panzerfaust. À moins de dix mètres, il déclencha la mise à feu et toucha la tourelle dans laquelle se trouvaient David et Vassili. Le panzerfaust ne tirait pas une roquette, mais une grenade antichar à charge creuse. Le tireur aligna sa mire sur le char et après avoir retiré la goupille, appuya sur le bouton de tir. Une charge explosive envoya la grenade vers l'avant et une flamme de trois mètres sortie à l'arrière du tube. La grenade frappa la tourelle du char mettant à feu sa charge pyrotechnique. A l'intérieur de la munition, un cône inversé de laiton fondit et fut propulsé vers l'avant sous la forme d'un dard en fusion. Ce dard perça le blindage et s'enfonça dans la tourelle. Heureusement elle ne toucha pas la soute à munition et lancée trop haut ne transperça que le chef de char. Par chance aussi

pour les autres membres de l'équipage, il n'y eut pas de surpression, car le volet était ouvert et ainsi la grenade ne tua que Medvedev.

Natalia réagit rapidement et découpa l'Allemand d'une rafale de sa mitrailleuse de calibre 30. Elle y mit tant de hargne qu'elle se brûla la main sur le canon rougeoyant au moment de remettre une nouvelle bande de munitions. Elle poussa un cri. Riley ordonna au pilote de reculer, car ils étaient trop à découvert. Natalia ne traduisit pas.

- Natalia, Natalia, ça va ?

- Elle est vivante camarade Commandant, mais elle s'est brûlée la main, dit le pilote en russe.

Riley comprit, mais ne devait pas le montrer.

- What ? What do you say. Natalia, tell me.

- Je vais bien Commandant. J'ai juste la main gauche brûlée. Ce n'est pas trop grave.

- Dis au pilote de reculer à fond. Je crois que le Capitaine Medvedev y est resté.

- Y est resté ? Je ne comprends pas.

- Il est mort Natalia, il est mort.

- Mon dieu.

- Tu es croyante Natalia ?

- Oui, excusez-moi, chez nous il est interdit de prononcer ces mots. Ne me dénoncez pas.

- Mais non je ne vais pas te dénoncer. Merde je te tutoie, ça ne te dérange pas ?

- Vous êtes mon supérieur, rien de ce que vous me dites ne me dérange. Je ne suis que caporal.

- Dis au pilote de stopper. Vous avez des infirmiers dans votre régiment ?

- Non, le soutien doit-être à deux cents kilomètres derrière. Nous laissons nos morts sur place et les prisonniers allemands les enterrent.

- Bordel, Staline a de la chance de ne pas vivre en Amérique. Il ne serait pas réélu.

- Je ne comprends pas réélu.

- Laisse tomber.

Riley sortit le drapeau noir et l'agita de droite à gauche. Il ne savait pas si son geste voulait dire quelque chose ici, mais là tout de suite il s'en foutait. Il en avait sa claque des Russes et de leurs méthodes répugnantes.

Le bataillon s'arrêta et le reste du régiment les doubla pour finir de détruire ce qu'il restait des Allemands qui n'avaient pas encore fui. D'autres Emchas furent touchés, mais leurs soutes à munitions n'explochèrent pas. Dans certains l'équipage fut quand même tué, dans d'autre comme celui de Riley, seul un membre mourut. Kamarov arriva à hauteur de Riley.

- Que t'arrive-t-il ?

- Medvedev est mort.

- Quoi ?

- T'es sourd ou quoi, le Capitaine Medvedev est mort. Nous avons pris un panzerfaust et je ne



dois ma vie qu'à l'amateurisme du tireur allemand.

- Commandant, je ne comprends pas amateurisme ; dit Natalia.

- L'Allemand ne savait pas tirer. Oh et puis merde. Он не знал стрелять.

- Tu parles russe ?

- Oui, je parle russe, aussi bien que toi tu dois savoir parler anglais. Arrêtons de nous mentir. Je ne suis pas ton ennemi. On se bat pour la même chose, vaincre l'Allemagne nazi. Envoie-moi des hommes pour sortir le corps de Vassili. Et je ne veux pas qu'on le laisse pour engraisser les corbeaux. Je veux qu'on l'enterre. Et que l'on soigne la main de Natalia.

- Calme-toi, on va faire comme tu le dis. Je vais être obligé de demander un nouvel adjoint.

- Je suis là, je te le rappelle. Ton Capitaine du MGB ne savait pas combattre moi oui.

- T'avais compris ça aussi.

- Oui, bien sûr, peut-être va-t-on t'envoyer un autre commissaire politique.

- Non, il y en a un au régiment cela suffit.

Ils sortirent le corps de Medvedev et l'enterrent. On trouva un infirmier et Natalia fut soignée. La bonne nouvelle fut que le bidouillage du réservoir d'antigel sur les obus remplit parfaitement son rôle. En revanche quand le char était tiré de face, le dard en fusion frappait directement les obus, le réservoir d'antigel étant sur les côtés et au-dessus. Riley ordonna aux soldats survivants de démonter des galets de roulement sur les chars hors service et de les caler sur l'avant des Emchas. Cela renforçait le blindage et comme cela créait un vide entre les galets et le blindage, le pouvoir de pénétration des obus allemands se trouvait amoindri. Sur les côtés il fit installer des troncs d'arbre puis des sacs de sable partout où on pouvait les mettre. En plus de

protéger les équipages, cela rendait quasiment impossible l'identification des chars.

- Pourquoi tu ne nous a pas dit tout cela avant ?

- Je te rappelle que je n'avais pas droit au chapitre pour tout ce qui concernait tes méthodes. Maintenant je suis ton adjoint, donc tu devras supporter toutes mes recommandations.

- Oui, pour la deuxième fois tu me fais remarquer que je suis un idiot. Je te le remercie de le faire en anglais. Comme ça seule Natalia aura compris.

- Je suis muette comme une tombe. Ho, excusez ce mot déplacé en ce moment.

- Il te faut un nouveau char.

- Pas question, je garde le mien, il m'a déjà sauvé la vie une fois. Envoie-moi un soudeur pour combler le trou fait par le panzerfaust, et fais-moi récupérer un évêque avant. La dernière chose que je te demande est de détruire les

Emchas qui vont rester sur place. Je ne veux pas que, si les Allemands repassent le Dniepr, ils mettent la main dessus.

- Tu savais aussi où nous étions.

- Oui, dans l'armée américaine, les officiers apprennent à faire plus que ce qu'on leur demande. Chez vous, vous êtes trop cloisonnés. Chez les Allemands aussi d'ailleurs. Es-tu capable de prendre la place de ton tireur ou de ton pilote ?

- Moi oui, comme tu dois le savoir j'imagine, mais c'est vrai que les officiers sortant de Leningrad ne le savent pas et ne veulent pas le savoir.

- Natalia fais-moi venir un Lieutenant.

Un Lieutenant arriva, Riley lui demanda en Russe combien de chars il restait au bataillon. Il revint dix minutes plus tard.

- Soixante-dix chars camarade Commandant.

- Merci, et combien d'officiers ?

- Deux, moi y compris.

- Bon, formez deux compagnies de trente-cinq chars. Six sections par compagnies commandées par les Sergents les plus anciens. Effacez-moi les marquages sur les tourelles avec de la boue, ils sont visibles à dix mille mètres. Que chaque section se trouve un moyen de reconnaissance discret. On part dans une demi-heure. Des questions ?

- Pas de question camarade.

- Maintenant vous vous faites appeler camarade, lui dit Natalia avec un sourire mutin.

- Maintenant, je me sens accepté parmi vous. Sacha, il me faut un chargeur et un mitrailleur.

- Pourquoi un autre mitrailleur, je reste avec vous.

- Je n'ai plus besoin de toi pour traduire et tu es blessée.

- Un soldat russe n'abandonne pas son poste, vous parlez peut-être russe, mais vous ne connaissez pas l'âme russe.

Elle le regarda dans les yeux et maintint la confrontation sans ciller.

- Ok envoie-moi, un chargeur.

Le soldat qui avait peint la tête de loup sur sa tourelle arriva et voulut en peindre une autre côté chef de char. Riley eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre qu'il ne fallait plus de peinture blanche sur les chars.

- Da, camarade Volkov, permettez-moi au moins de vous appeler comme ça.

- Ça fera plus Russe, lui dit Natalia.

Une demi-heure plus tard, les soixante-dix Emchas reprirent leur route vers l'ouest. L'intention du haut commandement russe était de reconquérir la Biélorussie. La résistance allemande était farouche, les ordres d'Hitler n'étaient plus

d'occuper l'URSS, mais de faire un rempart face aux hordes bolcheviques pour qu'ils ne pénètrent pas le Vaterland.

Si les Russes parlaient de mère patrie, les Allemands eux appelaient leur pays, la terre paternelle. La propagande de Goebbels rabâchait aux ariens peuplant la sainte Germanie, que les Russes n'étaient que des sauvages qui mangeaient leurs enfants et copulaient avec des animaux. Ils en faisaient autant avec les noirs américains, sans parler de ce qu'ils racontaient sur les juifs. D'ailleurs le ministre de l'information Joseph Goebbels avait inventé le néologisme de fronde « judéo-bolchevique ». À ce niveau de mauvaise foi on aurait dû le nommer ministre de la désinformation.

Cette année de 1943, un million et demi de Soviétiques périrent contre huit cent mille soldats de la Wehrmacht. On ne pouvait parler ni de Russes, ni d'Allemands dans les deux camps, tant

les armées étaient composées d'un ensemble hétéroclite de nations qui avaient le point commun de s'entre détester, sans parler de ceux qui étaient recrutés de force.

En 1944, l'armée russe avait repris Kiev. De nouveaux M4 Shermann furent livrés à l'URSS. Une partie de l'armée roumaine qui avait fui l'invasion allemande et rejoint les forces soviétiques en fut dotée. Ils formèrent une partie du front du sud qui justement avait pour mission de libérer leur pays. Kamarov et Riley furent renvoyés au nord et rentrèrent dans Minsk. Ce qu'ils y trouvèrent n'était que ruines et misère. La population biélorusse avait été affamée et tous les hommes en âge de travailler avaient été employés dans les usines ou dans les carrières pour construire les fortifications. Il ne restait du bataillon de Kamarov qu'une quarantaine de Emcha. Au fur et à mesure de leur avancée, le commandement de la 2<sup>ème</sup> armée leur avait raccroché des T34, de vieux



T10 et même des Panzer III récupérés à l'ennemi. Cela avait eu l'avantage de démontrer que le Shermann supportait avantageusement la comparaison par rapport aux autres chars du champ de bataille.

Dans Minsk, le bataillon fut mis au repos une journée, car ils avaient combattu sans discontinuer depuis un mois. Kamarov et Riley avaient élu domicile dans une école miraculeusement encore debout. Natalia, bien que devenue Sergent, ne fut pas acceptée avec les officiers. Riley ne comprenait pas cette sale manie de classer les soldats en fonction de leur statut, mais malheureusement c'était pareil au sein de l'armée de terre américaine.

Natalia déjeunait avec ses camarades du bataillon. Tout le monde savait qu'elle servait dans le char du loup, cela lui attirait beaucoup de respect. Dans une autre partie de la ville, des fantasins du 256<sup>ème</sup> régiment de fusiliers motorisés,

essentiellement composé de tadjiks, s'en prenaient à la population civile leur reprochant de ne pas avoir lutté plus farouchement contre les Allemands. Les hommes étaient passés à tabac et les femmes violées. Les officiers se foutaient totalement de savoir si c'était bon pour l'image de l'armée rouge.

- Il faut que j'aille pisser les gars ; dit Natalia.

- Tu veux que plusieurs d'entre nous t'accompagnent. Ne le prends pas mal, mais il se passe des choses pas très jolies cette nuit. Certains de nos camarades ont oublié que nous sommes venus libérer nos compatriotes.

- Ça fait un an que je combats des Tigres, je n'ai plus peur du noir.

Riley avait trop bu de vodka et de cette bière infâme que les Russes fabriquaient avec du pain rassis, le kvas. Il fallait qu'il se soulage. Les

latrines de l'école étaient infâmes et auraient fait vomir un porc. Il sortit donc et chercha un coin à l'écart. Il avait encore cette pudeur si américaine.

Natalia trouva un coin de mur à l'abri des regards, mais ne vit pas qu'un groupe aviné s'approchait d'elle. Ils étaient cinq et quand ils la virent, ils se ruèrent vers elle. Bien qu'à l'abri des regards, elle se tourna se disant que si quelqu'un la voyait, elle ne le verrait pas et donc c'était comme si rien ne s'était passé. Elle baissa son pantalon et s'accroupit pour se soulager.

Sans comprendre ce qui lui arrivait, elle sentit qu'on la tirait par les cheveux, puis avant qu'elle ait pu faire quoi que ce soit deux soldats la tenaient par les jambes, tandis que deux autres lui maintenaient les bras. Elle hurlait et se débattait, mais que pouvait-elle faire contre cinq hommes qui lui arrachaient ses vêtements. Elle avait trouvé un coin tellement à l'écart que ses camarades ne pouvaient l'entendre. Le

cinquième soldat, celui qui ne la tenait pas se plaça entre ses jambes et baissa son pantalon. Les autres l'encourageaient et lui disaient de faire vite, car après cela ce serait leur tour. Natalia commença à pleurer, elle aurait souhaité mourir à ce moment même. Le soldat allait la pénétrer quand il reçut un violent coup de pied dans les couilles par-derrière. Ce fut à son tour de hurler. Riley avait entendu les cris et avait couru dans leur direction. Quand il réalisa que c'était Natalia qui était allongée là, retenue par quatre hommes, il devint fou, il fonça dans le tas sans se demander s'il ferait le poids face à eux. Ceux qui tenaient Natalia la lâchèrent et commencèrent à avancer en direction de Riley.

- Alors connard d'officier, tu la veux pour toi, c'est ça ? Si tu l'avais demandé, nous t'aurions laissé une part, mais tu as tapé un de nos camarades alors tu vas mourir et après on continuera ce qu'on avait commencé. Toi, tu surveilles

la fille, à trois contre ce connard de bourgeois ça va être un jeu d'enfant. Hein, pour être officier tu as du naitre dans une de ces familles bourgeoises de Leningrad.

Le premier s'approcha et envoya son poing en direction de Riley. Celui-ci l'évita et dans un mouvement de clef de bras, brisa le coude de l'attaquant qui hurla à son tour. Les deux autres comprenant qu'ils avaient affaire à un coriace lui tournèrent autour. L'un d'eux sortit un couteau et le fit passer d'une main à l'autre. Riley sourit, car quand on veut planter un homme, on ne frime pas devant lui, on le fait. David enleva son ceinturon et l'entoura autour du bras. Quand celui qui avait le couteau fit mine de lui donner un coup, Riley le para de son bras protégé. Le soldat s'approcha un peu plus pour lui planter le ventre, en une fraction de seconde, Riley déroula son ceinturon et fouetta le visage du tadjik, puis il entoura le ceinturon autour du coup de son vis-à-

vis, se retourna et le fit voltiger par-dessus lui. Cela brisa instantanément les vertèbres du soldat. Le deuxième voyant cela se rua vers Natalia et avec le dernier assaillant lui mirent une baïonnette sur le cou. Riley n'hésita pas, sortit son pistolet et logea une balle dans le front des deux violeurs.

À ce moment-là, l'adrénaline qu'il avait accumulée se répandit dans tout son corps se libéra et il se mit à trembler comme une feuille. Natalia se rua vers lui.

- Tu es blessé, David, tu es blessé ?

Elle se blottit contre lui.

- Non je n'ai rien, mais toi tu es toute nue, et il rigola.

Elle se retourna de honte.

- Retournez-vous aussi, que je me rhabille.

- Je me retourne, mais je préfère quand tu me tutoies.

Ayant entendu les coups de feu, les hommes de Kamarov arrivèrent et ceinturèrent les deux soldats encore vivants. Sacha arriva lui aussi, ayant été prévenu par un Sergent. Il comprit immédiatement ce qui venait de se passer. Il ordonna que les deux soldats soient amenés aux commissaires politiques du 2<sup>ème</sup> corps.

Natalia s'était rhabillée, mais se souvint qu'elle n'avait toujours pas pissé.

- Allez-vous-en tous, je vais me pisser dessus. Ils partirent en rigolant. Riley resta, mais tourna le dos.

- Quand tu auras fini, ce sera mon tour.

Ils rigolèrent, certainement le stress qui retombait. Riley se soulagea à son tour et Natalia revint se blottir contre lui.

- Je peux vraiment te tutoyer ?

- Oui tu me ferais plaisir, mais devant les hommes il faudra me vouvoyer quand tu me

parleras en russe. En anglais, ce sera facile, car c'est le même mot pour tu et vous.

- Tu n'as pas besoin de me le dire je l'aurais fait de moi-même.

- Cette nuit tu dormiras dans l'école avec nous, je ne veux plus que cela se reproduise.

- Je ne finirais pas dans ton lit, si c'est cela que tu t'imagines.

- Ben merde alors, je n'y aurais même pas songé. Je ne veux que te protéger. Tiens prend mon pistolet, si je m'approche de toi à moins d'un mètre tues moi.

Natalia prit le pistolet et s'en voulut d'avoir vexé David.

« Voilà que je l'appelle par son prénom, pensa-t-elle. Ne te fais pas d'idée, ma pauvre fille tu n'es qu'un Sergent, il est Commandant et si ça se trouve il y a quelqu'un qui l'attend là-bas aux États-Unis. » Elle lui rendit son arme.



Ils eurent tous les deux du mal à dormir. Natalia n'était pas une belle fille au sens occidental. Elle avait un visage trop rond, des hanches un petit peu trop larges et ne dépassait pas le mètre soixante. Son uniforme, visiblement pas adapté aux personnels féminins, la faisait ressembler à un sac de patates. Elle était née dans la banlieue de Moscou d'une famille pauvre. L'école avait été pour elle le seul moyen de s'en sortir. Elle préférait avant tout les cours d'anglais. Elle souhaitait devenir professeur d'anglais, mais la guerre avait anéanti ses rêves. Sa famille entière périt quand les Allemands avaient approché la capitale de l'Union soviétique.

Elle fut recrutée dans un premier temps dans l'infanterie. Sa tâche consistait à déshabiller les morts pour récupérer les uniformes. L'armée rouge ne disposait pas assez de tenues pour ses millions de soldats. Un jour elle trouva un soldat avec un uniforme américain. Qu'est-ce qu'il

pouvait bien faire là, elle ne le savait pas. Mais elle récupéra ses papiers et alla les porter à un commissaire politique. Quand ce dernier découvrit qu'elle lisait et comprenait l'anglais, elle fut rattachée au MGB puis mise à disposition du Commandant Kamarov. Elle n'était pas la plus sexy des femmes servant dans l'armée rouge, mais elle avait un charme fou et une personnalité qui ne laissait pas indifférents les hommes et Riley était un homme. Il essaya de chasser ces pensées de son esprit et n'y arrivant pas, il ne s'endormit qu'à trois heures du matin.

Le lendemain, ils reprirent leur progression à l'intérieur de la Biélorussie. Ils ne rencontrèrent aucune résistance jusqu'aux abords du fleuve Niémen. Le génie russe essayait de monter des ponts pour franchir le fleuve, mais se trouvait sous les feux de l'artillerie allemande. Le régiment, le 228<sup>ème</sup> blindé de la garde avait reçu comme ordre de rester hors de portée des coups

indirects. Un régiment des mortiers de la garde se mit en position. L'appellation des mortiers de la garde était un code signifiant qu'il s'agissait de Lance-Roquettes-Multiples Katioucha. Aidés par les reconnaissances des avions, ils savaient approximativement où se situait l'artillerie allemande. Seulement, trop peu d'avions revenaient à leur base, les chasseurs nazis avaient, pour cette fois, la supériorité aérienne. Ils envoyèrent plusieurs salves de roquettes, mais elles tombèrent trop court. Les Allemands avaient fait venir sur le front des canons Mörser 18 de la firme Krupp tirant à plus de quatorze kilomètres.

Le Général de la 2<sup>ème</sup> armée convoqua les Colonels et Commandant de l'infanterie et des blindés pour leur faire un point de situation et voir si l'un d'eux pouvait apporter une solution.

Ils écoutèrent le point de situation fait par le Général. Quand ce dernier leur demanda leur

avis, tous se turent. En fait seul Riley demanda la parole.

- Oui camarade Commandant, quel est votre nom ?

- Commandant Volkov du 228<sup>ème</sup> blindé, camarade Général. Nous nous trouvons à peine à cent kilomètres des sources du fleuve Niémen. Prenons tous les chars allemands capturés à l'ennemie, contournons le fleuve et attaquons l'artillerie allemande sur son flanc.

- Pensez-vous qu'ils vont vous laisser approcher ?

- Oui, car je suis sûr qu'ici personne ne croit que ce soit possible, alors si nous n'y croyons pas, ils n'y croiront pas.

- Évidemment, quelqu'un pense-t-il que c'est possible ?

Personne ne répondit, mais Kamarov prit la parole.

- Le Commandant Volkov est mon adjoint, c'est un tankiste averti. Je réponds de lui.

- Bien, que tous les Colonels remettent leurs chars allemands aux Commandants Kamarov et Volkov. Il est dix-sept heures, vous avez au maximum deux cents kilomètres à faire, je veux qu'à vingt-deux heures l'artillerie allemande se soit tue.

- À vos ordres, camarade Général.

À dix-huit heures, le bataillon de Kamarov était prêt à démarrer avec les équipages des panzers. Les deux jeunes Lieutenants arrivèrent au-devant du char de Riley.

- Il est hors de question que nous vous laissions partir sans nous, nous vous suivrons à bonne distance, mais nous serons là si vous êtes pris à partie. En plus cela fera plus vrai, si vous êtes poursuivis par des chars russes.

- Ça m'emmerde de dire cela, mais ce n'est pas con. Suivez-nous, mais avant effacez les croix

blanches sur les tourelles pour tromper l'aviation nazie.

À moins de cinquante kilomètres, le fleuve Niémen n'était plus qu'une petite rivière et les panzers la franchirent sans problèmes. Aussitôt, ils prirent en direction du nord. Le vacarme que faisaient les canons allemands leur permettait de se diriger vers eux sans difficulté. Si les Allemands manœuvraient comme eux, les canons ne seraient pas fortement protégés, car leurs blindés seraient au-devant de leur artillerie. Au pire, ils affronteraient de l'infanterie motorisée. Quand ils furent à portée des canons, ils se mirent en ligne et les détruisirent comme dans une fête foraine. Quand les Allemands comprirent ce qu'il leur arrivait, ils demandèrent l'appui de l'aviation et des chars.

Les Ju87 Stuka survolèrent Kamarov et Riley, ils pensèrent avoir à faire à des unités allemandes venues en renfort. En revanche ils

trouvèrent aussitôt après les Emchas. Ils firent une ressource, c'est-à-dire qu'ils grimpèrent de plusieurs centaines de mètres, firent demi-tour et fondirent sur leur proie. Par chance pour eux, les chefs de chars russes avaient reçu un cours de tir antiaérien de la part de Riley. Ils empoignèrent leurs mitrailleuses de calibre 50 et tirèrent tous ensemble pour faire un vrai mur d'acier entre eux et les avions. Sur les dix Stukas qui leur piquaient dessus, quatre explosèrent en l'air et quatre autres dont le pilote fut touché, s'écrasèrent au sol. Les deux qui restèrent réussirent à lancer leurs bombes, mais furent abattus par des Polikarpov qui étaient enfin arrivés pour soutenir les troupes rouges. L'ensemble du bataillon battit en retraite et s'installa en coup d'arrêt sur une colline surmontant la vallée du Niémen. Riley eut l'idée de ne pas faire dépasser totalement les chars au-dessus de la ligne d'horizon, mais seuls l'évêque du tireur et le canon de 75

millimètres étaient visibles. Les panzers allemands arrivaient sur eux à découvert et là aussi furent détruits comme à l'entraînement. Les Tigres, comme à l'habitude, voyaient les obus de 75 ricocher sur leur blindage, mais ils s'enlisèrent dans les marais bordant les rives du fleuve. Les fantassins soviétiques, profitant du silence de l'artillerie, arrivèrent en renfort, grimpèrent sur les Tigres et tuèrent leurs équipages à l'intérieur de leurs tourelles. Une heure après, le reste de la 2<sup>ème</sup> armée avait franchi le Niémen et retrouva le bataillon des héros du jour. Encore une fois Riley venait d'inventer une nouvelle façon de combattre que l'on appellera « à défilement de tir ».

Ils se regroupèrent et firent le point des morts et des vivants. Ils avaient encore perdu quatre Emchas, mais le plus grave pour Riley, c'était que Natalia qui avait pris sa place comme chef de char était blessée. Il la trouva debout à son poste, mais se tenant le flanc.



- Venez m'aider, dit-il à son équipage, la camarade Sergent est blessée. Un infirmier, trouvez-moi un infirmier.

Ils la sortirent de la tourelle et l'allongèrent sur le sol en ayant étendu une bâche au préalable. Riley souleva la chemise de Natalia et auscultait sa blessure.

- Tu as pris un éclat de bombe. La plaie saigne beaucoup, mais tu ne sembles pas avoir de viscères touchés.

- Je ne comprends pas viscères David.

- Je ne connais pas le mot en Russe. Я не думаю што ты будеш умерць. Je pense que tu ne vas pas mourir. Je pense que tu ne devras pas rire pendant un certain temps.

- Aïe, justement, ne me fais pas rire.

Un docteur arriva, on transporta Natalia jusqu'au camion infirmerie. On lui fit boire de la vodka qu'on utilisa également pour désinfecter la plaie et elle reçut des points de suture sans

anesthésie. Ensuite on lui banda le ventre et elle retourna au bataillon.

- Je ne veux plus que tu restes dans un char, tu dois te reposer ; lui dit Riley.

- Tu te souviens lorsque tu m'as sauvé des violeurs. Ton geste signifiait que je devais disposer de mon corps, comme je le souhaitais et non comme le souhaitaient certains hommes.

- Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

- Je décide si je reste ou non, pas toi.

- Je suis ton Commandant, je te donne des ordres et tu obéis.

- Sinon quoi, tu me fais fusiller pour sauver ma vie ?

Riley éclata de rire et Natalia aussi.

- Tu vois, tu sais que je ne dois pas rire. Arrête de me mater. Je ne suis pas une pin-up américaine, je ne suis pas fragile.

- OK, je me rends, mais si tu meurs je te tue.

- Camarade Commandant, le camarade Général souhaite vous voir avec le camarade Kamarov.

- On arrive.

Riley alla chercher Kamarov.

- Ramène-toi, le Général nous demande.

- Merde, je ne pense pas qu'il sache ce que tu fais là.

- Aucune importance, je m'appelle Volkov, je parle russe, alors que veux-tu qui m'arrive.

- Je ne sais pas, j'ai un mauvais pressentiment.

Ils arrivèrent dans une ferme à moitié détruite, réquisitionnée pour le QG.

- Entrez camarades, je tiens à vous féliciter pour votre action d'aujourd'hui. Non seulement vous avez fait taire l'artillerie allemande, mais vous avez détruit un régiment de chars. Le camarade Staline, dans grande bienveillance a donné l'autorisation aux généraux d'armée d'attribuer

la médaille de héros de l'Union soviétique et le drapeau rouge. Toi Kamarov, je sais que tu as déjà reçu la médaille, donc je te décerne un troisième drapeau rouge de l'ordre de Lénine. Toi camarade Commandant, c'est comment ton nom ?

- Volkov camarade Général, Vassili Sergueïevitch.

- Commandant Vassili Sergueïevitch Volkov, je te décerne la médaille de héros de l'Union soviétique et un drapeau rouge.

- Je suis honoré camarade Général.

- Trinquons à la santé du camarade Staline. Capitaine, apportez-moi ma bouteille de vodka.

Le Capitaine s'absenta et ils se retrouvèrent donc seuls avec le Général.

- Vous êtes certainement le premier officier américain à être décoré héros de l'Union soviétique Major Riley.

David et Sacha restèrent bouche bée.

- Vous ne croyiez tout de même pas tromper un Général ? Ne vous en faites pas, vous avez voulu garder le secret sur votre présence ici et je vous en félicite.

Le Capitaine revint avec une vieille bouteille contenant une vodka ambrée avec un brin d'herbe.

- Connaissez-vous cette vodka que l'on appelle herbe de bison ?

- Non camarade, mais je ne suis pas un spécialiste.

- Comme vous le voyez, après la distillation de l'orge les paysans de la taïga mettent un brin d'herbe qui colore le breuvage. En fait son goût vient plus du fait qu'elle est conservée cinq ans alors que les autres vodkas sont bues à peine sorties de l'alambic.

- На здраве товарищи !

- À votre santé camarade.

De retour au bataillon, les hommes se rassemblèrent autour d'eux, entonnèrent des chants et dansèrent. Tels des cosaques du Don, ils bondirent et balancèrent les jambes. Ces danses étaient faites pour montrer la puissance des cavaliers et en effet, David se disait qu'il était bien incapable d'en faire autant. Justement, les hommes l'entourèrent et l'engagèrent à faire comme eux. Il ne put refuser l'invitation. Il faisait ce qu'il pouvait, mais tomba plus souvent qu'à son tour. Natalia eut de la peine pour lui et malgré sa blessure commença à danser autour de lui. Un soldat avait sorti un bandonéon et un autre un violon. Sur un air plus léger, Natalia virevoltait par petits pas. Elle semblait voler à quelques centimètres du sol. Elle sortit un foulard et l'enroula autour du cou de David. Dans son village natal, cela signifiait qu'elle avait choisi son homme. David ne savait pas quoi faire et commença à imiter Natalia. Les hommes rigolèrent.

Kamarov lui expliqua qu'il dansait comme une femme. Il fit arrêter la musique et demanda aux musiciens de jouer autre chose. Ils entamèrent une valse de Rachmaninov. David prit Natalia par la taille et ils tourbillonnèrent ne voyant plus les autres qui hurlaient et sifflaient. Au bout de deux minutes, c'est Natalia qui mit fin à la danse, car son flanc recommençait à lui faire mal. Riley la prit sans ses bras, l'emmena dans sa tente et la coucha sur son lit. Elle grimaçait beaucoup. David alla chercher quelque chose dans son sac paquetage et administra une piqûre de morphine à Natalia. Quand elle se fut endormie, il retrouva Kamarov pour le dîner. Il s'assit sur une caisse à obus et s'aperçut qu'il avait encore ses médailles. Il les enleva et resta silencieux, son esprit allait et venait entre le combat de cet après-midi et le visage de Natalia.

- Tu es en train de tomber amoureux.

- T'as dit quoi ?

- Tu es amoureux de Natalia.

- Non !

- Le Commandant Volkov dit non, mais David a envie de crier oui.

- C'est un de mes hommes, je tiens à elle comme aux autres membres de mon équipage.

- C'est un homme avec une paire de seins.

Ils rigolèrent.

- On rit, mais nous sommes en guerre, tu risques un jour de prendre la mauvaise décision pour sauvegarder Natalia. Si tu sens que cela influe sur ton jugement, tu dois me laisser la muter dans un autre bataillon.

- Je suis un tankiste, je t'ai assez prouvé que je ne crains pas de me mettre en danger et Natalia a combattu comme une lionne. C'est elle qui mérite les médailles.

- Un loup et une lionne, si vous faites des petits, tu m'en gardes un.



Ils rigolèrent encore une fois. Ce soir-là ils mangèrent chaud.

- J'ai insisté pour que les hommes aient eux aussi un repas chaud, tu vois David, j'ai appris de tes leçons.

- À la fin de la guerre, je te prendrais comme adjoint dans mon régiment.

- C'est comment l'Amérique David ?

- Quoi ?

- Raconte-moi, c'est comment la vie aux USA?

- L'Amérique, comme l'URSS est immense. Tu le sais certainement, mais nous avons 49 états, comme vous vous avez douze Républiques socialistes soviétiques. On ne peut pas comparer un Américain du Montana qui vit dans les montagnes avec des hivers aussi rudes que chez vous en Sibérie, avec celui de Californie qui vit au bord de la mer où il fait chaud toute l'année. De même

on ne peut pas comparer la vie d'un paysan texan avec celle d'un comptable de New York.

- Ce qui m'intéresse c'est de savoir si c'est vrai que vous pouvez aller où vous voulez et vous acheter ce que vous voulez.

- Ça oui, à l'intérieur des USA, nous n'avons pas besoin de passeport. Mais pour sortir du pays, là c'est comme partout, il faut des papiers et un visa.

- C'est quoi un visa ?

- Imagine que je veuille aller en France, après la guerre bien sûr. Il me faut l'autorisation de l'Ambassade française, c'est ce que l'on appelle un Visa.

- Chez nous, pour aller de Moscou à Leningrad, il faut un laissez-passer de la milice et en arrivant à Leningrad, il faut faire tamponner ce papier. Au retour c'est pareil.

- Comment pouvez-vous accepter cela ?  
Comment un peuple peut-il vivre en prison dans son propre pays ?

- Il faut comprendre d'où l'on vient. Jusqu'en 1917, nous étions des serfs, des esclaves si tu préfères. Il nous fallait l'autorisation de nos maîtres pour nous marier ou faire des enfants. On ne pensait pas à voyager, cela ne faisait pas partie de notre vocabulaire. Alors quand la révolution éclata et que nous avons gagné notre liberté de vivre, comprends le David, de vivre sans avoir à demander l'autorisation de manger, de produire, d'avoir une maison, une terre. Personne, je dis bien personne n'a jamais pensé à vouloir voyager.

- Malheureusement, les noirs américains ont vécu la même chose chez nous.

- Je n'osais pas te le demander. La propagande du pouvoir nous présente souvent les Américains comme des êtres qui ont massacré

une partie de leur population et livrer à l'esclavage une autre.

- Je ne te mentirais pas. C'est vrai, les premiers Américains ont massacré les Indiens qui vivaient sur ces terres bien avant que nous arrivions. Ensuite pour cultiver cet immense pays, nous avons fait venir d'Afrique des noirs qui ont été réduits en esclavage.

- On nous parle aussi d'une guerre civile. Des Américains ont fait la guerre à d'autres Américains ?

- Oui, Sacha, on a appelé cela la guerre de Sécession. Les états du sud ont déclaré la guerre aux états du nord quand le congrès a voulu faire cesser l'esclavage. Pour le peu que je connaisse de l'histoire de l'URSS, on peut comparer cette guerre civile à votre révolution qui visât à libérer une partie de la population du servage. Mais je pense qu'au bout du compte, sudistes contre yankees, Russes blancs contre bolcheviques, ne

furent que des conflits déclenchés par des puissants qui voulaient le pouvoir. Ton peuple n'est pas aussi libre qu'il le devrait, et les noirs américains subissent encore la ségrégation.

- C'est quoi la ségrégation ?

- Les noirs et les blancs ne se mélangent pas. Les noirs n'ont pas les mêmes droits que les blancs.

- Un peu comme chez nous, il y a un mur entre les membres du parti et le peuple.

- On va d'abord essayer de foutre un coup de pied au cul à Hitler. Nous referons le monde après. À ce propos, explique-moi pourquoi avec votre matériel et vos millions de soldats, vous avez laissé les Allemands arriver jusqu'aux portes de Moscou.

- Staline a fait une purge sévère dans les rangs des officiers supérieurs de l'armée avant la guerre. Résultat, quand Hitler a rompu le pacte de non-agression, l'Armée rouge n'avait plus un

seul Général digne de ce nom. Heureusement, nul ne sait pourquoi, un Général a survécu, Joukov. Et heureusement aussi, il est foutrement bon. Grâce à lui, nous allons certainement repousser les armées nazies en dehors des frontières de la Russie. Ne répète pas que j'ai dit cela, j'irais au goulag pour le restant de mes jours.

- T'inquiète, je viendrais t'apporter du Kvas. En attendant, allons nous coucher, essaie de dormir.

Ils allèrent se coucher, Riley ne réveilla pas Natalia et dormit par terre.

À son réveil Natalia était allongée contre lui. Il la regarda et dû bien se ranger à ses sentiments, c'était vrai qu'il commençait sérieusement à s'attacher à elle. Elle se réveilla, il la regardait, leurs yeux se croisèrent. Pendant une seconde ce fut merveilleux, mais la situation se rappela immédiatement à eux et ils s'éloignèrent

vivement. Natalia n'avait plus très mal. Ils déjeunèrent sans bruit et reprirent leur regard de tueur d'Allemands.

Les exploits du bataillon des loups, tel qu'il était surnommé maintenant, leur permit d'être équipés, outre les trente Emcha qu'ils leur restaient, de T34 tout neufs. Les jeunes Lieutenants commandant les deux compagnies devinrent des Capitaines expérimentés. Un troisième officier vint les rejoindre. Ce fut donc une compagnie de trente M4 et deux de trente T34 qui faisaient route vers Bialystok. L'armée allemande résistait toujours plus ardemment. Riley avait appris grâce à une radio confisquée à un soldat allemand que les alliés avaient débarqué le six juin 1944 en Normandie. C'était donc sur deux fronts que la Wehrmacht devait désormais se battre. L'Italie était libérée, les Anglais avaient quasiment chassé les Allemands de la Grèce et les pays

scandinaves avaient été repris par les Américains. En ce mois d'août, un autre débarquement en Provence était en cours. La Luftwaffe était clouée au sol sur le front de l'est. L'aviation russe aidée par la livraison d'avions anglais avait désormais totalement la suprématie aérienne. L'US Air-Force et la Royale Air Force quant à elles bombardaient régulièrement les usines d'armement sur le sol germanique. La situation dans laquelle s'était trouvée l'URSS, obligée sans cesse de déménager leurs usines s'était inversée. La capacité de production allemande était réduite alors que la pression des alliés se faisait de plus en plus forte.

Kamarov commandait son bataillon dans un T34 alors que son adjoint lui était resté dans son M4 nommé loup. Une fois le point d'appuis de Bialystok réduit, ils entreraient en Pologne, devenue terre germanique en 1939. Tandis que le bataillon progressait en colonne, Kamarov vit



passer des avions russes et entendit au loin le bruit d'un bombardement. Il sortit son fanion et fit signe à ses blindés de se mettre en triangle base en avant. Comme convenu à l'avance, les deux compagnies de T34 passaient devant tandis que la pointe du triangle était composée par la compagnie de Emcha. Cette formation n'était pas due à une capacité guerrière moindre des M4, mais les pièces détachées étaient de plus en plus difficiles à trouver. Malgré une intendance remarquable, l'armée rouge avait du mal à suivre un front étiré sur plus de trois mille kilomètres.

À trois mille mètres de la bataille, Riley vit dans ses jumelles que les chars allemands étaient installés en coup d'arrêt en lisière d'une forêt très dense. Les bombes de l'aviation russe explosaient à la cime des arbres, tuant des fantassins et détruisant des canons PAC, mais les blindés ne bougeaient pas. David vit que Kamarov tendait son bras à gauche et sans plus d'explication, il fit

roquer la compagnie vers un thalweg qui les menait à couvert au sud des positions allemandes. Ils descendirent le lit d'un ruisseau sur deux kilomètres puis reprirent leur progression plein ouest. Tous les équipages avaient la tête à l'intérieur de leurs tourelles sauf Riley qui préférait rester debout pour mieux voir le dispositif ennemi. À mille mètres de la position supposée de l'ennemi, ils surprirent le train de combat avec ses camions ravitailleurs en munitions et carburant. Ils les éliminèrent avec les armes secondaires, de 30 et de 50 pour ne pas se dévoiler par un coup de canon.

Pendant ce temps, les deux autres compagnies fonçaient vers l'ennemi. À plus de mille cinq cent mètres, plusieurs tanks explosèrent touchés par les canons PAC et les Tigres. Kama-rov faisait signe à ses chars de s'espacer plus. Par moment, des Jagger allemands sortaient de leurs trous en plein glacis et tiraient les T34 par-

derrière avec leurs Panzerfausts. En quelques minutes, trente chars étaient déjà détruits.

« Bordel, David, qu'est-ce que tu fous ? » se demanda Kamarov.

Riley avait pénétré les bois et entendait les coups de canon. Chacun d'eux lui arrachait les tripes, car cela sonnait le glas pour un de ses camarades. Se doutant sur qui il allait tomber, il décida un dernier coup de poker. Au lieu de monter tout droit et de prendre l'ennemi de flanc, il bascula encore plus à gauche pour les tirer par-derrière. Les moteurs des M4 furent utilisés au maximum de leur possibilité. Au bout de cinq minutes, il roqua à droite et fonça sur les chars allemands, abattant les boulevards comme si c'était des épis de blé. À deux cents mètres à peine, ils virent les blindés et firent feu. Chaque Tigre encaissa deux ou trois obus de 75 millimètres dans la porte arrière. Deux compagnies Nazis furent réduites au silence en quelques minutes, mais

sur la gauche une autre continuait à pilonner les T34 de Kamarov. Riley laissa une section sur place pour finir les fantassins et le canon PAC, et les vingt autres Emcha partirent à gauche en ligne à la recherche des derniers chars allemands. Il les vit à cinquante mètres, mais ne les reconnut pas. C'était des chars énormes qu'il n'avait jamais vus. Il décocha un obus dans l'arrière du premier, mais son tir ne pénétra pas. Il tira encore une fois avec le même résultat.

Les Tigres Royaux, car c'est de cela qu'il s'agissait se répartirent les cibles. Les six de gauche continuèrent à détruire les T34 tandis les six de droite tournèrent leurs tourelles à six heures pour abattre les Emchas. À chaque coup de feu c'était six M4 qui explosaient. Riley remarqua que les arbres gênaient les tireurs pour faire tourner leur tourelle. Il fit mettre son char sur le flanc d'un Tigre II, le Capitaine de la compagnie en fit de même de l'autre côté. Les treize Emchas

qui restaient imitèrent leurs officiers. Les chars allemands ne pouvaient pas tirer. Les chefs de chars et chargeurs sortirent et cherchèrent comment ouvrir les volets pour lancer une grenade. Riley trouva en premier, mais ne connaissant pas la disposition à l'intérieur de ces tourelles, fut abattu par un chef de char allemand d'une rafale de machine pistole. Il tomba et ne bougea plus. Natalia avait tout vu, mais se maîtrisa pour rester à sa place. De son calibre 30 elle pouvait encore tuer des chiens de nazis.

Les T34 arrivèrent eux aussi et prirent les mêmes positions que les Emchas. Tandis que les chefs de char maintenaient leurs armes en direction des volets, les chargeurs confectionnèrent des bouteilles remplies d'essence, d'huile et d'un chiffon comme mèche. Ils en lancèrent une dans le compartiment moteur, une sur le volet pilote et une sur le haut de la tourelle. L'intérieur des blindés commença à se remplir de fumée et la

chaleur devint insupportable. Les équipages SS sortirent et furent abattus sauvagement par les soldats russes.

Quand il n'y eut plus aucun coup de feu, Natalia s'extirpa de son poste et courut vers Riley.

- À l'aide, venez m'aider hurla-t-elle. Commandant Kamarov, Riley est touché. Ne meurs pas, ne meurs; pas lui disait-elle en anglais, le serrant contre elle.

Kamarov arriva, suivi par les autres chefs de chars. Il demanda à Natalia de lâcher David et l'examina. Il avait une vilaine plaie à l'épaule et une autre à la tête. Visiblement, aucune artère n'était percée. Le sang commençait même à coaguler.

Natalia voulait s'occuper elle-même de David, mais un Sergent comme elle la maintenait.

- Est-ce que l'un d'entre vous a des notions de médecine ? demanda Kamarov à ses hommes.

- Moi camarade Commandant. Je suis chasseur dans la taïga. Nous n'avons pas de docteur dans ces contrées reculées, alors quand nous avons un blessé, on le soigne nous-mêmes.

- Les Capitaines, vous me mettez vos chars en ligne face à l'ouest et vous faites débarquer les mitrailleurs. Qu'ils fassent des patrouilles dans ce bois pour débusquer d'éventuels Allemands vivants et qu'ils observent pour éviter une contre-attaque.

- Toi soldat, occupe-toi du Commandant. S'il meurt, je te laisse seul avec le Sergent Terechkova que tu vois là. Elle te découpera le sexe en fines lamelles jusqu'à ce que tu te vides de ton sang.

- Il me faut de l'alcool et des chiffons propres.

On lui apporta ce qu'il avait demandé. Natalia se mit à côté de lui.

- Je ne vais rien te faire, mais s'il meurt, c'est toute la Russie qui pleurera. Tu ne t'imagines pas ce qu'il a fait pour la patrie.

- Je ne vois pas d'organes vitaux touchés. Sa vie n'est pas en danger.

Victor Rodchenko, découpa la manche de Riley, une balle avait traversé le muscle pectoral au niveau de l'articulation de l'épaule sans avoir endommagé ni les os, ni aucune artère et était ressortie par le deltoïde. Victor découpa une mèche de coton, la trempa dans la vodka et la fit pénétrer dans la plaie. Riley se réveilla et hurla. Natalia lui prit la main et le rassura.

- Tu vas bien, tu as deux plaies, mais aucune n'est mortelle. Le soldat Rodchenko va les cautériser.

Elle lui donna un bout de bois.

- Mort là-dedans. Si tu as trop mal, serre-moi la main.



- Peux-tu allumer un feu, camarade Sergent ?

Natalia alluma un feu et Victor mit sa baïonnette dedans.

- Ça va faire mal camarade Commandant. Je peux y aller ?

David fit signe que oui. Victor prit la baïonnette rouge et brûla la plaie de chaque côté. Riley mordit son bout de bois, mais ne serra pas la main de Natalia. Sa plaie à la tête fut plus simple à nettoyer. La balle avait juste effleuré son cuir chevelu. Cela l'avait quand même mit KO.

Kamarov utilisa sa radio pour demander qu'un commissaire voie les chars auxquels ils avaient eu affaire. C'était la première fois qu'il en voyait un. Il ne savait même pas comment l'appeler. Il avait apparemment un canon aussi gros que le Tigre et surtout son blindage était impénétrable. Heureusement il avait lui aussi un moteur Henschel poussif pour la masse.

Les hommes fabriquèrent un abri entre les arbres pour que Riley passe la nuit. Ils l'appelèrent la tanière du loup. Natalia voulut dormir dans le char, mais son tireur et son chargeur lui dirent de dormir à côté du loup pour le réchauffer. Ils commençaient d'ailleurs à l'appeler Volkova, la louve. David souffrit toute la nuit. Sa plaie à l'épaule le brûlait, mais il ne se plaignit pas.

- Pourquoi ne te fais-tu pas une piqûre de morphine ?

- Je n'en avais qu'une et je te l'ai donnée.

- Tu n'aurais pas dû faire ça.

- Je ne savais pas que j'en aurais besoin.

- Tu veux de la vodka ?

- Non, demain nous retournons au combat et je veux avoir les idées claires.

- Non, demain tu ne remontes pas dans le char, tu vas en arrière pour te reposer.

- Tu oublies deux choses, je suis Commandant et les Emchas sont mes chars. J'ai l'ordre de ne pas m'éloigner d'eux.

- Ceux qui t'ont donné cet ordre sont loin.

- Est-ce que quelqu'un sait où sont les Américains en ce moment ?

- Non, on ne sait déjà pas ce que font les autres armées soviétiques.

- Franchement, si vous travailliez comme les armées occidentales, avec votre nombre et vos matériels, vous seriez les maîtres du monde.

- Peut-être est-ce mieux comme ça. Staline n'est pas un bon père pour son peuple. Ne répète pas ce que j'ai dit.

- Mais non, tu es folle.

- Non, je ne suis pas folle.

- Excuse-moi c'est une expression, il ne faut pas la prendre au premier degré.

- Je ne comprends pas premier degré.

- Comment t'expliquer, parfois on dit des choses qui ne veulent pas dire ce qu'elles paraissent. Si tu traites quelqu'un de chien, cela ne fait pas de lui un chien.

- Da, je comprends.

- Essayons de dormir.

Ils ne dormirent pas beaucoup, pendant son sommeil David grelottait. Natalia se blottit contre lui pour le réchauffer. À son réveil, David avait l'odeur des cheveux de Natalia sur lui. Elle s'était levée tôt pour lui préparer du café. Ils n'avaient que des biscuits à manger, mais cela lui tiendrait au ventre. Son t-shirt était trempé de sueur alors il se changea. Natalia réalisa qu'il avait des cicatrices partout.

- Depuis quand tu fais la guerre ?

- L'Amérique est entrée en guerre en 1941, donc ça fait trois ans. J'ai commencé en Afrique, j'ai débarqué en Italie puis tu connais la suite.

J'ai vu trop d'hommes mourir, alors ne me dis pas de rester en arrière. Où est Kamarov ?

- Il s'entretient avec un Capitaine du GRU.

- C'est au sujet de ces nouveaux chars allemands ?

- Oui, je crois.

- Je vais le voir.

Quand Riley rejoignit Kamarov, le Capitaine du GRU était en train de lui parler.

- C'est un Tigre Royal, il a un canon de 88 millimètres. Je vais rapporter au commandement de la 2<sup>ème</sup> armée la façon dont vous les avez combattus. Camarade Commandant Volkov, vous êtes retenu pour un deuxième drapeau de l'ordre de Lénine.

- Connaissez-vous l'existence de ces chars ?

- Oui, le MGB nous l'avait signalé.

- Et ça vous aurez fait mal au cul de nous le dire. Ce sont nos hommes qui meurent.

- Camarade, il faut que vous compreniez une chose. Des camarades communistes en Europe nous font parvenir des renseignements. Si on vous dit ce que l'on sait, nous prenons le risque qu'un de vos hommes soit à la solde des nazis. Qu'il répète ce qu'il sait et notre informateur serait fusillé. Cela nous priverait d'une source de renseignements importante.

- Je comprends.

- Les Ukrainiens, les Estoniens, les Lettons, les Cosaques et bien d'autres ont fait le choix de se mettre du côté des SS pour nous chasser de leur pays. Nul ne sait si dans votre bataillon il n'y a pas un de ces traîtres.

- OK, j'ai compris.

- Il y a même des Américains dit-il avec un sourire.

- Alors là, vous êtes foutus.

- Trêve de plaisanterie, je vous ramène à l'arrière pour que vous soyez soigné ?

- Hitler n'attendra pas que je sois guéri pour revenir. Je reste avec mes hommes et on va la gagner cette guerre.

- Enfin de l'optimisme. Le pessimisme est la chose la plus redoutable en temps de guerre.

- Il y a toujours la vodka.

- Je vais demander au camarade Khrouchtchev votre nationalité russe.

Et ils rirent encore.

En septembre, ils rentrèrent en Pologne, devancés par la 1<sup>ère</sup> armée polonaise qui organisa l'insurrection de Varsovie. La 2<sup>ème</sup> armée soviétique dont faisait partie le régiment de Kamarov s'enfonça plus au nord en longeant la Vistule. La résistance des Allemands fut farouche. Le Maréchal Joukov décida de ne pas traverser le fleuve et de mettre toute l'armée rouge en défensive. Pendant ce temps, les Varsoviens furent décimés par l'armée du Reich provoquant la colère des

Généraux soviétiques impatients de rouler sur Berlin.

Officiellement, la décision fut prise pour permettre à la logistique soviétique de rejoindre les troupes au contact suite à la perte d'une unité blindée arrivée en panne d'essence aux abords de Varsovie. Officieusement, on prêta à Staline, la volonté de laisser la résistance polonaise, pro américaine se faire décimer afin de mettre des communistes au pouvoir.

Pendant ce temps, l'armée rouge entra en Bulgarie et aida Tito à libérer la Yougoslavie ainsi que toute la péninsule Balkanique. Au nord, les Soviétiques s'enlisèrent en Lituanie et en Lettonie. Staline décida de ne pas s'acharner à libérer ces républiques, conclut un armistice avec la Finlande, encerclant de fait deux cent mille soldats allemands qui se rendirent en mai 1945.

À l'est de la Vistule, Riley s'impatientait.



- Bordel, qu'est-ce qu'on fout à attendre que les Allemands se réorganisent.

- On se réorganise nous aussi, lui répond-il Kamarov.

- Réfléchi un peu. Les nazis sont tout près de chez eux alors que nous sommes à plus de mille kilomètres de Moscou. D'après toi quelle est l'armée qui se renforce le plus ? Les Allemands. Quand nous allons reprendre notre progression, ils vont nous attendre sur des positions imprenables.

- Imprenables ? Nous avons le loup du Caucase avec nous.

- Soit sérieux, veux-tu.

- Qu'est-ce qu'il y a, tu te languis d'arriver à Berlin pour nous quitter et rejoindre tes amis américains.

- Je suis là pour botter le cul à Hitler, sans perdre tous mes hommes si possible.

- Et tous tes chars.

- Mes chars je t'en fais cadeau, cela fait trois ans que je vois des hommes mourir. Il faut en finir. Vous avez la meilleure armée du monde alors qu'est-ce qu'on attend ?

- Que tu y croies ou non, nous faisons confiance aux décisions du camarade Staline. Si nous attendons, c'est qu'il a ses raisons. Jusqu'à présent, il a préservé l'URSS de l'invasion hitlérienne et nous sommes en train de les anéantir.

- No comment.

Sans s'immiscer dans la discussion, Natalia écoutait tout ce que les deux officiers disaient. Quand Riley mit fin aux palabres, elle se rapprocha de lui.

- C'est vrai que tu te languis de rejoindre tes amis américains ?

- Oui, non ! J'en ai ma claque de cette guerre. J'en ai ma claque de vous entendre parler de Staline comme d'un grand stratège. A-t-il fait

la guerre lui ? Chez nous ce sont nos Généraux qui décident de la tactique. Et ces généraux ne sont pas dans un palais à l'abri des coups de l'ennemi.

- Il y a quelqu'un qui t'attend là-bas en Amérique ?

- Non, ce n'est pas la question. Si je suis là, si j'ai été désigné pour rejoindre l'armée rouge c'est justement parce que je n'ai pas de famille qui m'attend et pas de fiancée, si c'est ce que tu veux savoir. Si je pouvais, Natalia, je te prendrais dans mes bras, là tout de suite. Mais je ne peux pas, je suis ton Commandant et ton chef de char. Pour ça aussi, j'en ai marre de cette guerre, quand elle sera finie, je te poserais une question et il me faudra une réponse franche et immédiate. En attendant, tâchons de rester vivants.

Ils retournèrent dans leur char. Cette discussion avec Natalia fit réaliser à David qu'il ne connaissait rien de ses hommes.

- Tireur, comment vous vous nommez ?

- Mon nom est Anton Vitaliéviçth Goukanov camarade Commandant.

- Bon, je vous le dis et le redis pour la dernière fois, ne m'appellez pas camarade. Dans mon pays, on m'appelle mon Commandant, « mon » est le diminutif de monsieur : Gaspadin.

- Ça nous est interdit, depuis la révolution, on n'a plus le droit de dire Gaspadin. C'était un titre pour la noblesse blanche. C'est pour cela que l'on dit camarade.

- Alors, appelez-moi Commandant.

- Vous êtes de quel pays Commandant ? demanda le pilote.

- Je suis Américain, mais n'en parlez à personne. C'est secret. C'est quoi votre nom ?

- Yvan Borrisovitch Affanasiev, Commandant. Pourquoi vous nous vouvoyez ?

- Parce que je vous respecte. Cela vous gêne ?

- Les Sergents et les officiers nous tutoient tous. Le respect est un sentiment abstrait pour nous. Nous sommes des moujiks. Certes depuis la révolution nous ne sommes plus des serfs, mais on ne sera jamais égaux avec ceux qui nous commandent.

- Si ça vous gêne, je veux bien vous tutoyer, mais pour moi vous êtes tous égaux à moi. Je ne suis que celui qui dit où le char doit aller, où le canon doit tirer, mais c'est vous qui faites tout. Sans vous je ne suis rien.

- Personne ne nous a jamais parlé comme ça ; dit le chargeur.

- Et toi comment on t'appelle ? (traduction mot à mot du russe).

- Macha, Commandant, Macha Fedorovitch Kichiniev.

- Que faisiez-vous avant la guerre ?

- J'étais paysan dit Anton.

- Ouvrier dans une usine de camions Zil, dit Yvan avec fierté.

- Je fabriquais des chaussures; dit Macha.

- Est-ce que l'un d'entre vous est marié ?

- Moi, dit Yvan, j'ai un enfant qui va avoir quatre ans. Je ne l'ai jamais vu, mais ma femme lui fait lire l'étoile rouge comme ça il est fier de son père.

- C'est bien et les autres ?

- J'avais une amie, mais je n'ai jamais reçu de lettre d'elle, j'espère qu'elle ne m'a pas oublié dit Macha.

- Quant à moi, j'avais plusieurs amies, il en restera bien une quand je reviendrai ; dit Anton.

Ils rirent de bon cœur.

- Et toi Natalia, dit Anton, tu as un fiancé ?

Natalia ne voulait pas répondre. Elle était gênée de parler de cela devant David.

- J'ai été élevée dans la tradition chrétienne, chez nous on reste honnête jusqu'au mariage.

- Et vous, les gars, vous avez de la religion ?  
demanda Riley pour changer de conversation.

- La religion a été interdite à la création de l'URSS, mais même Staline ne pourra empêcher les gens de croire à autre chose qu'au parti communiste ; dit Macha. Je suis musulman, Anton est Chrétien et Yvan ne croit en rien. Le communisme nous a appris à vivre en communauté. C'est ça la vraie Russie. Et vous Commandant ?

- Avant la guerre, je ne croyais en rien. Mais de voir autant de morts, me fait penser que s'il n'y a rien après, ces hommes seront morts pour rien. J'ai envie de croire, mais je ne sais pas en quoi. Je veux croire en l'homme, c'est déjà pas mal.

- Je t'apprendrais ; dit Natalia en Anglais.

- Vous permettez que je chante une chanson de chez nous Commandant ? demanda Anton, celui qui avait une fiancée.

- Bien sûr.

Anton entonna une chanson magnifique  
dont la beauté se perd un peu avec la traduction.  
Elle dit ceci :

Je demande au peuplier où est ma bien-aimée

Le peuplier ne répond pas et remue la tête

Je demande au hêtre où est ma bien-aimée

Le hêtre ne répond pas et me recouvre de  
feuilles d'automne

Je demande à l'automne où est ma bien-aimée

L'automne ne répond pas et fait tomber la  
pluie

Je demande à la pluie où est ma bien-aimée

Longtemps, longtemps des larmes ont coulé  
sur mes fenêtres

Je demande à la lune où est ma bien-aimée

La lune se cache derrière les nuages, ne me  
répond pas



Je demande aux nuages où est ma bien-aimée

Les nuages se dispersent dans le ciel

Toi qui es mon meilleur ami où est ma bien-aimée

Tu as dit qu'elle est partie sais-tu ou elle est ?

L'ami répond honnêtement, l'ami répond directement

C'était ta bien-aimée, mais elle est devenue ma femme.

Tous les gars ont des larmes aux yeux.

- T'as foutu en l'air l'ambiance; dit Riley.

- Commandant, le folklore russe est fait de chansons tristes. Le peuple russe est très fleur bleue. Je pense que les autres peuples se font une idée fausse de nous. Ils croient que nous sommes des porcs avinés et grossiers.

- Après la guerre, je serais votre ambassadeur dans le monde entier.

- Où souhaites-tu aller après la guerre ? Lui demanda Natalia en anglais.

- Je ne sais pas, essayons d'abord de rester vivants.

Au bout d'un mois, ils reprirent leur progression. Comme le pensait Riley, les Allemands avaient organisé des points de défense farouches. Pour les Allemands, la Pologne faisait partie du Reich. Ils l'appelaient la Prusse de l'Est. Alliant artillerie et chars ou canons PAC, ils se battaient comme des lions. Là, ils n'empêchaient pas les Russes de reprendre leur pays, ils défendaient leur patrie à eux. De plus, dans chaque unité, Hitler avait fait mettre des SS qui avaient pour mission d'abattre ceux d'entre eux qui voulaient se rendre.

Le génie soviétique avait construit des ponts pour franchir la Vistule. Tandis que Kamarov roulait sur le pont, un obus tomba devant lui. Son pilote qui avait la tête sortie mourut sur le coup. Malheureusement il avait gardé le pied sur l'accélérateur. Le T34 fonça vers la brèche. Avant même qu'il ait eu le temps de lancer un message à la radio, Kamarov plongea dans l'eau grise. Dans la chute, le char bascula et Kamarov tomba dans le puits de sa tourelle heurtant violemment le blindage. Le canon s'enfonça dans la vase et écrasa le chargeur, le tireur eut les jambes broyées par la rotation du panier de tourelle. Riley qui se trouvait derrière lui, sauta de son char, couru sur ce qui restait du pont et plongea dans le fleuve. L'eau était très froide et le courant fort. Il garda les yeux ouverts et dans cette fange verte, il se guida aux bulles d'air qui s'échappaient de la caisse et s'accrocha aux poignées fixées sur le côté. Avec grande peine il attrapa le volet du chef

de char et rentra tête première dans la tourelle. Il constata que pour les soldats de Kamarov, il n'y avait plus rien à faire. Il réussit à accrocher la veste de Kamarov et le sortit. Une fois la tête hors de l'eau, ils furent hissés sur une des barques composant le pont. Kamarov ne respirait plus. Riley le retourna, le ceintura au niveau du ventre et le souleva. Kamarov vomit toute l'eau qu'il avait ingurgitée. David le remit sur le dos et commença un bouche-à-bouche.

Les soldats russes le regardaient éberlués. Ils n'avaient jamais vu quelqu'un faire ça. Les techniques de premier secours leur étaient totalement inconnues. Non seulement il lui soufflait dans la bouche, mais il lui comprimait aussi la cage thoracique. Au bout de cinq minutes, Kamarov reprit conscience et toussa violemment. Riley le souleva et le soutint pour l'aider à marcher jusqu'à la terre ferme.

- Que s'est-il passé ?

- Un obus d'artillerie a bousillé le pont et tu es tombé dans la Vistule.

- Où sont les autres membres de mon équipage ?

- Ils sont morts, je n'ai pu sauver que toi. Pour les autres, il n'y avait rien à faire.

- Je me souviens m'être affalé au fond de ma tourelle. Comment je suis sorti ?

- J'ai plongé et je t'ai sorti. Tu ne respirais plus alors je t'ai fait un bouche-à-bouche.

- T'as fait quoi ?

- Je t'ai insufflé de l'air pour que tu te re-mettes à respirer seul.

- Et pourquoi j'ai mal dans la poitrine ?

- Je t'ai fait un massage cardiaque.

- Bref tu m'as sauvé la vie.

- Oui. Tu en aurais fait autant à ma place.

- Ça m'étonnerais, je ne comprends même pas ce que tu m'as fait.

- Je te l'apprendrais. En attendant, nous avons une guerre à gagner. Tu te sens capable de repartir ?

- Oui, mais ne le dis à personne, tu commandes le bataillon le temps que je me remette.

Le chargeur de Riley grimpa sur un autre char et Kamarov prit sa place dans le Emcha. Le génie avait raccordé d'autres barques et ils purent franchir le fleuve à nouveau. Aux abords de Posen, Joukov décida de mettre tous les blindés de la 2<sup>ème</sup> et la 4<sup>ème</sup> armée sur deux lignes couvrant dix kilomètres de large. L'assaut fut précédé par le tir d'artillerie le plus énorme depuis le début de la Grande Guerre menée par les Russes. Au top départ donné par le char du Colonel commandant le 228<sup>ème</sup> régiment blindé de la garde, le rouleau compresseur se mit en branle. Ils avaient ordre de ne pas s'arrêter quelle que soit la raison et surtout pas quand ils auraient

dépassé le dispositif allemand disposé en coup d'arrêt eux aussi sur deux lignes. La première à huit mille mètres dans un bois et la deuxième mille mètres plus loin, derrière un mouvement de terrain sur les hauteurs de la ville polonaise.

Tandis que le Emcha de Riley roulait sur cet immense glacis polonais, les bombardiers Yakovlev 4 précédés des avions de suprématie aérienne, Polikarpov I7, passèrent au-dessus d'eux. À cinq mille mètres, l'artillerie allemande commença un barrage de feu et d'acier, détruisant trente pour cent de la première ligne soviétique. Les avions firent plusieurs passages, mais ne larguèrent aucune bombe. À deux mille mètres, les canons PAC nazis commencèrent à tirer leurs obus de 88 millimètres à haute vitesse. À mille mètres, ce furent les Tigres qui sortirent de la lièze. Riley se disait qu'il avait déjà vu ce film. Quand cela s'arrêtera-t-il, à quel moment les Allemands n'auraient plus de chars ? Les T34

tiraient en roulant obéissant strictement aux ordres de ne pas stopper. Leurs tirs tapaient très souvent trop bas sinon on ne voyait même pas où tombaient les obus de 76 millimètres. Riley faisait arrêter ses M4 et saturait les Tigres de tir à l'explosif. Leurs antichars ne pénétraient pas le blindage alors pourquoi les gaspiller. Derrière lui, des SU85 s'arrêtèrent aussi, mais leurs obus de 85 millimètres à charge creuse percèrent les chars allemands à condition qu'ils reçoivent simultanément trois ou quatre coups.

Voyant cela, les T34 russes imitèrent la tactique de Riley. En deuxième ligne, il y avait aussi un nouveau modèle de T34 avec un canon de 85 millimètres. Mieux blindés et dotés d'un canon qui perfore le blindage des Tigres et des Panther ils s'alignèrent sur les Emchas. David ne comprit pas pourquoi les Russes n'avaient pas mis ces T34/85 en tête et non pas en deuxième ligne. La ligne de chars soviétiques franchit les bois



laissant les derniers points de résistance à l'infanterie. Riley sortit son fanion rouge et indiqua à tous les chars de former une ligne parfaite espacés de vingt mètres au minimum. Arrivés au pied du mouvement de terrain derrière lequel était retranchée la deuxième ligne de défense allemande, ils montèrent la pente à dix pour cent à faible vitesse. De là où ils étaient, les Allemands ne les voyaient pas.

Riley voulait réitérer ce qu'il avait fait en Afrique stoppant l'AfrikaKorps, par un combat de contre-pente. Il baissa au maximum le canon de son char pour ne pas que les Allemands le voient dépasser de la colline. C'est à moins de cent mètres que les Allemands virent les canons russes. Instantanément, les T34/85 et les Emchas firent feu ne laissant aucune chance à l'ennemi. Après ça ils firent demi-tour et se mirent eux aussi à l'abri de la colline. L'infanterie les

dépassa tandis que le QG s'installait dans le bois derrière leur dispositif. Kamarov fut convoqué.

- Camarade Commandant, vous avez désobéi à un ordre direct, vous avez stoppé votre attaque alors que j'avais été clair, pas d'arrêts.

- Nos chars ne peuvent pas faire but en roulant. Un obus qui passe à côté d'une tourelle ne fait peur à personne. La mission a été réussie avec moins de pertes que si nous ne nous étions pas arrêtés pour abattre les chars allemands, camarade Général.

- C'était une idée à vous ou à cet Américain que vous trimbaliez depuis Arkhangelsk, de prendre cette colline comme vous l'avez fait ?

- C'était une idée du Commandant Riley, il avait déjà testé cette tactique en Afrique en combattant contre Rommel.

- Mauvaise réponse, camarade Commandant, c'était votre idée, vous un Russe membre du parti communiste de l'Union soviétique.

- Je ne suis pas membre du parti ...

- Maintenant vous l'êtes camarade Colonel, répondit un des Généraux qui lui tournait le dos, assis devant une table avec un café fumant devant lui.

Kamarov reconnut le Maréchal Joukov et blêmit. Le chef de l'armée rouge portait le paletot du Général, car son intendant était loin derrière et qu'il avait froid.

- Votre Colonel est mort pendant l'attaque, maintenant c'est vous qui commandez le 228<sup>ème</sup>. Votre tactique était remarquable, j'ai bien dit votre tactique. Me fais-je bien comprendre.

- Oui, camarade Maréchal. Sait-on pourquoi les avions n'ont pas bombardé les positions allemandes ?

- Ils avaient eux aussi des croix blanches sur leurs engins. Il faut faire enlever les nôtres. Quelqu'un a-t-il une idée sur un nouveau marquage qui peut être rapidement peint ?

- Nous avons des triangles sur le côté avec le numéro du régiment. On peut faire des triangles pleins.

- Bonne idée. Faites-le. Retournez à votre régiment, d'ici une heure, nous reprendrons notre route vers Berlin. Les Américains ont pénétré en Allemagne, il est hors de question qu'ils arrivent à Berlin avant nous, hors de question. Le camarade Staline a été clair sur ce point. Disposez.

Kamarov sortit. Un secrétaire lui remit ses nouveaux galons. Il fut déposé au sommet de la colline. Quand il arriva devant Riley, celui-ci sourit.

- Colonel, tu es Colonel, moi qui croyais qu'ils allaient te fusiller.

- Moi aussi. Tu voulais prendre ma place à la tête du bataillon ?

- Oh, non, je te laisse l'honneur.

- Et bien que tu le veuilles ou non, je te nomme à la tête du bataillon. Ils m'ont promu, commandant du régiment.

- Bin merde alors.

- Je pense que tu devrais prendre un T34/85. Ils sont plus performants et mieux blindés que les M4.

- Tu connais ma réponse, le Volkov est mon char alors je le garde. Il ne nous reste qu'une dizaine de Emcha, je les mettrais en queue si tu veux, mais je commanderais à bord de mon Sherman.

- Bon, en attendant préparez-vous on repart dans une heure. Il faut effacer les croix blanches et peindre des triangles blancs. Les Allemands avaient des croix, c'est pour cela que nos avions ne les ont pas bombardés. Ils apprennent vite les salopards.

Le régiment se remit en branle. Les Allemands s'étaient retirés sur la rive ouest de l'Oder, mais ça ni Riley, ni Kamarov ne le savaient. Sacha avait fait prendre la formation en triangle pointe en avant. C'était le bataillon de Riley qui était en tête. Kamarov aurait préféré mettre son ami en arrière, mais David était le plus expérimenté et il dénicherait les positions allemandes avant que ces derniers ne les découvrent. Le 228<sup>ème</sup> avançait à quarante kilomètres par heure et fut surpris de ne pas rencontrer de résistance.

Ils arrivaient à proximité de Lublin quand Riley fit stopper son bataillon. Il plaça une compagnie un kilomètre plus au nord, d'où elle aurait des vues sur la ville, une autre au sud, et la troisième avec lui pour reconnaître les abords immédiats. Il sentait une odeur affreuse et de la neige tombait alors que le ciel était limpide. Au bout de cinq cents mètres à travers bois, il approcha d'un camp. Enfin, ce qu'il pensait être un camp. Les

chars gardèrent leurs canons pointés sur ce qui ressemblait à des baraquements et Riley fit débarquer les chefs d'engins. Ensemble ils approchèrent prudemment. La grille d'entrée était ouverte. Il commença à voir des tas entassés de-ci de-là entre les baraques. Il voyait, mais ne comprenait pas. Il pensait deviner ce que c'était, mais son cerveau refusait d'accepter l'évidence. C'était des hommes, les tas, des cadavres en train de pourrir avec des corbeaux qui essayaient de prendre quelque chose sur ces corps tellement décharnés qu'il n'y avait rien à manger. Et puis il y avait cette odeur. David connaissait l'odeur de la mort et ce n'était pas ça. Et c'était quoi cette neige ? Au détour d'une allée, ils trouvèrent des survivants. Enfin à peine vivants. Ils s'approchèrent d'eux. Ces hommes habillés en guenilles rayées grises et blanches avaient peur d'eux. Ils avaient peur de leurs armes. Riley posa la sienne et leva les mains en l'air.

- N'ayez pas peur, nous sommes là pour vous libérer. C'est quoi ce camp ? Quelqu'un parle le russe ?

Les prisonniers, car il fallait bien les définir d'une façon ou d'une autre, ne comprenaient pas.

- Anglais, quelqu'un parle anglais ?

Ils ne comprenaient pas non plus.

- Sprechen Sie Deutsh ?

Une faible lueur s'alluma dans l'œil du prisonnier.

- Ja Deutsh, ich bin Deutsh, Jude. (Oui allemand, je suis Allemand, juif.)

- Quelqu'un parle-t-il allemand ? demanda Riley à ses hommes.

- Moi camarade Commandant, ma famille vient des républiques autonomes Allemandes.

- Demande-lui qu'est-ce que c'est que ce camp.

*(Comme avec Natalia, le dialogue sera traduit automatiquement).*



- C'est un camp d'extermination. Les SS suppriment les juifs par milliers.

- Où sont les autres, il y a-t-il des survivants ?

- Non nous sommes les seuls, ceux qui pouvaient marcher sont partis. Nous sommes une trentaine à avoir fait le mort. Les SS sont partis ce matin. À manger ! Vous avez à manger ?

- Toi, va dans mon char et ramène toute la nourriture que tu trouveras ; dit-il à un Sergent.

C'est quoi cette neige ?

- C'est de la cendre.

- De la cendre, mais ils ont brûlé quoi ?

- Pas quoi, qui ! Ils brûlaient, nous, les juifs.

Riley encaissa le coup et resta silencieux quelques secondes.

- Pouvez-vous nous montrer ?

- D'abord manger et boire.

Le Sergent revint avec des morceaux de viandes séchées et quelques bouts de pain. Les prisonniers se jetèrent dessus.

- Doucement, doucement, vous allez vous étrangler.

Ils mangèrent du pain imbibé d'eau, la viande, ils ne purent pas, ils n'avaient quasiment plus de dents. Le moins fatigué prit David et l'emmena au fond du camp. Ils passèrent devant des hangars où étaient entassées des valises, des vêtements, des chaussures et des cheveux. Encore une fois David regardait, mais ne voyait pas. Il ne voyait pas ce que c'étaient ces tas. Ils approchèrent d'une autre baraque avec une cheminée qui crachait encore de la cendre. Ils entrèrent et virent des fours, comme des fours à pain, mais avec des chariots plus gros que dans une boulangerie. David ne comprenait toujours pas, c'est en passant devant les derniers fours qu'il les vit. Dans ces fours, il y avait des corps plus ou moins

calcinés. Il comprit et crut devenir fou. Il sortit et hurla :

- Les barbares, les barbares, où êtes-vous que je vous tue, où êtes-vous bandes de lâches.

Il cassa tout, les portes des baraquements, les fenêtres, il tira sur les murs avec son pistolet. Quand il se calmât, il vomit. Il vomit ce qu'il avait dans le ventre, il vomit sa bile, il vomit sa haine, sa rage, sa soif de vengeance. Quand il n'eut plus rien à vomir, il s'affala dans l'angle d'une baraque et pleura. Il pleura comme il n'avait jamais pleuré.

Un Sergent était parti chercher Natalia. Quand elle arriva, elle vit David en train de pleurer. Elle avait vu elle aussi ce qu'il avait vu. Elle le prit dans ses bras et le berça. David continua à pleurer pendant quelques minutes. Quand il se relevât, il avait un masque que Natalia n'avait encore jamais vu. Il savait ce qu'il avait à faire et personne ne l'empêcherait de le faire. Il n'eut pas

un mot, pas un regard pour Natalia. Cela lui fit mal, mais elle le comprenait. Les femmes russes avaient ça dans leurs gênes, elles étaient nées pour être le support silencieux de leurs hommes.

David monta dans son char et appela Kamarov.

- Kamarov, ici David, il faut que tu viennes sur ma position, il faut que tu voies ce que j'ai trouvé.

- Ici Kamarov, tu dois respecter le protocole radio. On peut être écouté.

- Je me fous de ton protocole, quand tu seras là, tu comprendras.

Sacha arriva au bout d'une heure. Il vit lui aussi et lui aussi il vomit.

- Il faut que tu préviennes tes supérieurs et moi aussi il faut que je joigne mes supérieurs. Les Américains ne doivent plus être très loin maintenant ; dit David.

- Je vais appeler le Général, mais toi tu sais bien que tu n'as pas le droit de contacter les Américains. C'était conclu comme ça entre nos pays.

- Tu me fais chier Sacha, tu comprends ça, tu me fais chier.

Kamarov monta dans son char et appela le corps d'armée. Un des prisonniers prit David par le bras.

- J'ai compris ce que tu as dit à ton camarade. Viens avec moi, je vais te montrer quelque chose qui pourrait t'intéresser.

- Vous parlez Russe alors pourquoi n'avez-vous rien dit tout à l'heure ?

- Je déteste les Russes autant que les Allemands. Toi tu es Américain, ce n'est pas pareil.

Ils arrivèrent dans ce qui ressemblait au PC du camp. Le prisonnier lui montra un instrument sur une table.

- C'est un télégraphe. Oui, c'est bien. Il doit être en communication avec les Allemands, mais si comme je le crois, les Américains écoutent les communications des Allemands, ils capteront mon message.

Riley commença à envoyer un message en morse. « Du Major Riley au haut commandement US en Europe. Les généraux Patton et Bradley pourront confirmer mon identité. Je me trouve à Lublin, en Pologne. Je viens de découvrir un camp d'extermination de juifs. ...

- Est-ce qu'il y a d'autres camps à votre connaissance ?

- J'étais serveur ici, c'est pour cela que je suis encore en vie. Ils parlaient de Treblinka, Auschwitz, Birkenau, mais il y en a sûrement d'autres.

... à ma connaissance, il y en a aussi à Treblinka, Auschwitz, Birkenau et d'autres encore. Il faut que vous veniez les libérer. Des centaines de

milliers de juifs ont été exterminés et brûlés dans des fours. Terminé.

Riley rejoignit son bataillon, Sacha lui dit qu'il avait rendu compte à son Général.

- Une équipe médicale sera là d'ici demain. Nous, on doit partir.

- On ne va pas les laisser comme ça.

- On n'a pas le choix David. Si on reste, on protégera trente juifs. Si on part, on pourra en sauver des milliers.

- Tu as raison. Laisse-moi dix minutes.

- David prit un pistolet mitrailleur à un de ses hommes et parti vers le camp.

- Il faut qu'on s'en aille, vous avez de la nourriture et de l'eau. Prenez cette arme au cas où les Nazis reviennent. Une équipe médicale va arriver d'ici demain.

- Chalom mon ami, lui dit un des prisonniers.

L'équipe médicale ne vint jamais. Dès que le Général commandant la 2<sup>ème</sup> armée informât le Maréchal Joukov, une estafette partit du QG avec une lettre de ce dernier.

« Camarade Général, nous connaissons depuis bien longtemps l'existence de ces camps. Le camarade Staline a décidé dès le début de cette offensive de les ignorer. Rien ne doit nous retarder de notre but ultime, arriver à Berlin avant les Américains. Envoie le 228<sup>ème</sup> régiment blindé plus au nord vers Stettin et Rostock. Quand nous aurons fait la liaison avec les Américains, Kama-rov sera déporté et Riley devra mourir. Le monde ne doit pas savoir que nous étions informés. »

À Strasbourg le Général Eisenhower reçut un message flash des renseignements militaires. Ils avaient intercepté un message plus qu'étrange sur le réseau basse amplitude des Allemands.



Eisenhower le lut et fit convoquer Patton. Ce dernier maugréa, mais c'était son habitude. Il en voulait à son commandant en chef de les empêcher de fondre sur Berlin alors qu'ils avaient franchi la frontière allemande.

- Mon Général, crois-tu que c'est le moment de m'emmerder ?

- Lis ça et explique-moi.

- Merde. Ce foutu Riley est encore vivant.

- Tu confirmes l'existence de ce Major.

- Oui, mais ça fait tellement longtemps. Tu te rappelles l'affaire des Shermann qu'on a livrés à Staline.

- Comment je pourrais l'avoir oublié. Je me suis étranglé quand je l'ai su. Maintenant que nous sommes en Allemagne, on risque de se faire tirer dessus par les cocos avec nos propres chars. Aux States, ils croient encore que Staline s'arrêtera à Berlin. À sa place j'envahirais toute

l'Europe. Bon alors que penses-tu de ces renseignements.

- Si c'est vraiment Riley qui les a écrits, je n'ai aucune raison de ne pas le croire.

- Écoute, la communauté juive d'Amérique a déjà alerté Roosevelt depuis le début de la guerre sur l'existence de ces camps.

- Alors, que faisons-nous ?

- Rien, Staline va prendre la Pologne et arrivera à Berlin avant nous, car c'est ce qui a été prévu entre lui et Roosevelt, alors on va ignorer ce message. On ne va pas sacrifier des milliers d'Américains pour une terre que l'on devra laisser aux communistes. Si ce Riley parvient à revenir chez nous, il ne devra pas rentrer aux USA c'est bien compris ?

- Tu ne me demandes quand même pas de l'exécuter. Nous ne sommes ni Allemands ni Russes.

- Non, une promotion et une garnison en Allemagne. Ça l'occupera.

Le 228<sup>ème</sup> régiment blindé fut donc envoyé plus au nord. Ils reçurent de plein fouet une contre-attaque de la Wehrmacht. Celle-ci s'était enterrée à l'est de Stettin. Elle devait à tout prix empêcher l'armée du nord de franchir l'Oder pour ne pas que Berlin soit encerclé. L'armée soviétique perdit des centaines de milliers de combattants et fut complètement essoufflée quand Kamarov et Riley les rejoignirent. L'armée rouge était sur le point d'être cernée par l'armée allemande à l'ouest et les Litvaniens à l'est. Quand ils arrivèrent sur place, Sacha et David ne trouvèrent ni Généraux ni Colonels. Kamarov prit le commandement de la moitié de l'armée vers l'ouest et Riley partit vers l'est.

Riley avec sa compagnie de Emcha et des vieux T34 prit la direction de Danzig. Au total son

bataillon amélioré comprenait une centaine de chars, des Su85 et quelques canons d'artillerie de 75 millimètres. Il s'installa sur les hauteurs du port et convoqua les Capitaines ou Lieutenants commandant les compagnies.

- Camarade, nous n'avons pas les moyens de mener un combat de front avec l'armée allemande renforcée par les Lituaniens. Les soldats que nous avons devant nous sont des vétérans. Ils combattent depuis quatre ans et connaissent le terrain par cœur. Nous allons donc faire un combat d'usure. Deux par deux, les compagnies vous allez les harceler et les forcer à se dévoiler, voire même à sortir de leurs trous. À partir de là, vous reculerez et les attirerez vers l'artillerie qui fera des tirs directs sur les chars ennemis. Vous êtes capables de faire ça, les artilleurs ?

- Bien sûr, camarade Commandant.

- Je vous demande de faire preuve d'initiative. Je sais que vous n'en avez pas l'habitude,

mais il va falloir vous y mettre rapidement. Des questions ?

- Camarade, j'ai vu votre char. Vous êtes le fameux Commandant Volkov, le tueur de Tigres ?

- Oui, pourquoi ?

- Camarades, faisons ce que nous demande le loup du Caucase. Avec lui nous ne pouvons pas mourir ; cria le jeune Capitaine.

- Hourra, hourra crièrent les officiers.

Ils eurent la chance de trouver un pont sur la Vistule encore en état. Ni les Allemands ni les Russes ne l'avaient détruit, car il était encore susceptible de servir. Riley, pour donner l'exemple, commença à s'approcher des Allemands. Il fut reçu par des Panzers II et des canons de 75 millimètres en lisière de forêt. Même si ce n'était pas des Tigres, Riley recommença à pratiquer un combat tournoyant. En tirant des obus explosifs

et incendiaires, il s'inséra dans le dispositif nazi et détruisit une compagnie de chars. Une compagnie de panzer III en couverture sortit et détruisit deux Emcha. Riley sortit son fanion noir et le fit tourner. Les autres M4 reculèrent à fond, et lancèrent des fumigènes. Pendant deux mille mètres, ils furent à découvert. Les panzers III, au lieu de tirer à l'arrêt poursuivirent les blindés de Riley en envoyant des obus qui ne touchèrent pas leurs cibles. David approchait un mouvement de terrain quand l'artillerie soviétique avança et écrasât l'attaque allemande.

Ce premier jour, le bilan fut de vingt-quatre Panzers détruits contre deux Emcha.

Pendant quinze jours, le bataillon Volkov comme il s'appelait maintenant, réussit par un combat d'usure à enfoncer les forces de l'axe jusqu'à Königsberg. Bien entendu, la façon d'agir ne fut jamais la même, parfois ils firent avec l'artillerie et parfois les compagnies

s'autocouvraient deux par deux, ou à l'aide des SU85. Parfois ils attaquaient de face et parfois de flanc. Au résultat, ils détruisirent quatre cents blindés allemands de toutes sortes et perdirent quarante-cinq chars, dix SU85 et la totalité des canons de 75mm. C'est donc avec moins de soixante canons tous modèles confondus qu'ils arrivèrent aux abords de Königsberg. Par chance, ils eurent du ravitaillement par une unité de logistique qui avait été chassée de la Prusse de l'Est par un dernier baroud d'honneur des Allemands.

Sur les hauteurs de la ville portuaire, ils rejoignirent le restant de la 4<sup>ème</sup> armée qui assiégeait Königsberg depuis plusieurs mois. La réputation du bataillon du loup les avait précédés et leur arrivée galvanisa l'ardeur des Soviétiques. Les Allemands réussirent à évacuer les civils et les soldats et la ville se rendit le 9 avril 1945.

Tandis que l'armée du nord resta pour nettoyer les poches de résistance des pays baltes,

Riley rejoignit à marche forcée le 228<sup>ème</sup> régiment blindé et Kamarov. À Danzig il récupéra un bataillon d'infanterie et une dizaine de blindés. Quand il arrivât à Stettin, il avait à nouveau une centaine de chars et l'équivalent de deux bataillons de fusiliers motorisés. Début mai, il rejoignit Kamarov et ensemble ils franchirent l'Oder.

L'armée rouge était essoufflée. Au sud, elle avait envahi l'Autriche et rentrait en Tchécoslovaquie. À l'ouest, les Américains enfonçaient l'armée allemande, faisant craindre à Staline qu'ils prennent Berlin avant lui. Eisenhower ralentit la progression des forces alliées ne voulant pas sacrifier des milliers de soldats pour prendre une ville qui serait sous protectorat soviétique à la fin de la guerre. Cette décision rendit furieux Patton.

La bataille de Berlin monopolisa plus de six mille chars et quarante et un mille pièces d'artillerie. La résistance allemande fut redoutable, les



forces nazies étaient composées essentiellement de SS et d'anciens des jeunesses hitlériennes. Pour eux Berlin était plus qu'un symbole, si la ville tombait c'était toute la mythologie arienne qui s'effondrait.

Au nord l'avance soviétique continua au-delà de l'Elbe. Kamarov fut contacté par un commissaire politique.

- Camarade, le camarade Staline te rappelle que le Commandant Riley ne doit pas rejoindre les Américains.

- C'est un héros de l'Union soviétique. Il a gagné trois drapeaux de l'ordre de Lénine. C'est un héros, vous n'allez quand même pas le mettre en prison ?

- Qui te parle de prison ?

- Vous voulez que je le tue.

- Demain, tu détruiras son Emcha et il sera considéré comme un héros chez nous et chez lui.

- Si je refuse ?

- On ne refuse pas un ordre de Staline. La peine c'est la mort.

- Reçu camarade, dis au camarade Staline que je lui obéirais. « Comme si Staline s'intéressait à nos misérables vies ».

Kamarov et Riley firent la jonction avec l'armée américaine à Torgau. Il ne restait plus qu'un Emcha sur les cents avec lesquels David avait débarqué à Arkhangelsk il y a deux ans. Sacha arrêta son char et fit signe à David de le rejoindre.

- Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

- Fais descendre ton équipage et rejoins-moi.

- Mais que se passe-t-il ?

- Fait ce que je te dis, on n'a pas le temps de parler.

Riley appela Natalia, Anton son tireur, Yvan son pilote et Macha son chargeur. Quand ils arrivèrent devant le char de Sacha, ils virent ses

hommes mettre des soldats morts et des bidons d'essence dans le M4 Volkov.

- Fais tes adieux à ton char ; dit Kamarov.

David comprit et monta sur le T34. Il embrassa Kamarov.

- Laisse-moi le faire.

David se mit à la place du tireur, attendit que ses hommes soient à l'abri et tira sur son char qui explosa aussitôt.

« Adieu mon ami. »

- Maintenant, foutez le camp. Emmène tes hommes, amène Natalia et allez rejoindre les Américains.

Ils coururent pendant près de deux kilomètres, quand un soldat américain leur barra la route.

- Halte ou je fais feu.

Riley n'avait pas entendu parler anglais avec l'accent du Kentucky depuis deux ans. Cela lui fit

un choc. C'était pour lui à la fois un soulagement et un regret de cette aventure qui finissait.

- Ne tirez pas, je suis le Major Riley du 7<sup>ème</sup> cavalerie.

- Si tu es Major et en plus du 7<sup>ème</sup>, je suis le Général Patton.

- De quelle unité êtes-vous ?

- 1<sup>ère</sup> Division Blindée.

- Qui commande la division ?

- Si vous êtes qui vous dites, vous savez très bien que je n'ai pas le droit de vous fournir ce renseignement. Vous avez un uniforme russe, non ?

- Justement, vous savez très bien que les Russes ne sont pas vos ennemis.

- Ce n'est pas ce que dit le Général Bradley.

- Bradley, vous connaissez le Général Bradley ?

- Oui.

- Amenez-moi à lui, il confirmera ce que je dis.

Le soldat prit la radio de sa jeep et appela son Sergent.

- Sergent j'ai là cinq Russes dont un prétend qu'il est Major au 7<sup>ème</sup> cavalerie.

- Garde-moi-les au chaud, j'arrive.

Le Sergent arriva avec un détachement de MP (police militaire). Ces derniers mirent Riley et son équipage en joue et les fouillèrent.

- Je vous dis que je suis Américain. Je veux voir le Général Bradley.

- Ne nous fait pas rire salopard de ruskov. Tu es venu assassiner le Général à cause de ses positions sur la guerre.

- Quelles positions ?

- Tu le sais très bien puisque tu es là. Il veut continuer la guerre jusqu'à Moscou.

- Ça fait deux ans que je fais la guerre avec l'armée rouge, je ne suis au courant de rien.

- Tu vois, tu l'avoues toi-même, tu es un sale Russe.

- Што он говарит командант волков ?  
(que dit-il Commandant Volkov ?) demanda le pilote.

- Volkov ? Tu es le Commandant Volkov ?  
demanda le responsable des MP.

- Oui, c'est le nom que m'ont donné les Russes.

- Et bien tu vois, t'es Russe.

Le Sergent appela son Capitaine.

- Mon Capitaine, je viens de prendre le Commandant Volkov de l'armée rouge.

... ; OK, je vous l'emmène.

Ils embarquèrent dans un camion. David dit à Natalia, en Russe, de ne pas parler anglais. Puis il s'adressa aux MP.

- Comment connaissez-vous le nom de Volkov.

- Le renseignement lit l'étoile rouge tous les jours. Ils ont souvent vu ton nom en première page. Le Général Bernard a dit que tu ferais peut-être apparition dans nos lignes et qu'il fallait le prévenir si ça arrivait.

Riley reprit confiance. Le Général Bernard était son ancien Colonel au 7<sup>ème</sup> cavalerie. Ils arrivèrent dans un camp US. On les fit descendre et Riley fut séparé de ses hommes.

- Je reviens ; leur dit-il, puis s'adressant aux MP ; si vous leur faites du mal, vous aurez affaire à moi.

Le Capitaine reçut Riley. Il se leva et le dévisagea.

- Alors c'est toi le Commandant Volkov, le héros de l'Union soviétique ? On nous avait dit que tu chercherais à approcher le Général Bernard. Et bien si tu voulais l'assassiner, tu as raté ton coup mon gars. Tu vas rester ici jusqu'à ce qu'on en sache plus sur toi.

- Mais vous êtes sourds ou quoi ? Je suis Major de l'armée américaine. Appelez le Général Bernard ou Bradley ou Patton.

- Patton, rien que ça ? Tu me vois moi, Capitaine Ryan, et tu ne verras personne d'autre.

David fut reconduit auprès de ses hommes et fut enfermé avec des officiers allemands. Ceux-ci le regardaient en rigolant. Ils étaient contents de voir que l'alliance entre Américains et Russes s'était déjà effritée. Peut-être pourraient-ils reprendre la guerre antibolchevique avec les Américains. En attendant, ils ne voulaient pas être dans le même box que ce sous-homme.

- Das ist kein offizier, das ist einer Hund, einer Russicher Hund. (Ce n'est pas un officier, c'est un chien, un chien de Russe).

Le Lieutenant Hans Berger passait dans le camp pour transmettre les ordres de la division. En voyant des Russes, il posa la question de leur



présence par simple curiosité. De retour au QG, son Colonel, chef de l'état-major, lui demanda comment vont les hommes et sont-ils contents que nous ayons fait la jointure avec l'armée russe.

- Les hommes ne sont pas vraiment au courant de ce qu'il se passe. Je ne pense pas qu'ils réalisent que la guerre est bientôt finie. D'ailleurs, en parlant de l'armée rouge, j'ai vu des prisonniers russes.

- Des prisonniers russes ?

- Oui j'ai demandé qui c'était et on m'a dit que c'était le fameux Commandant Volkov.

- Le Commandant Volkov ? Bordel, le Général avait dit qu'il fallait le prévenir si ce Commandant refaisait surface chez nous.

Il rentra dans le bureau du Général sans frapper.

- Et bien Colonel que se passe-t-il ?

- Volkov est prisonnier chez nous.

- On part tout de suite. Venez et prenez une section avec vous.

Entre temps, Riley s'était bagarré avec les Allemands.

- T'as dit quoi, connard de schleu ? Je suis un chien, espèce de pourriture de SS. Je les ai vus les camps, j'étais à Lublin, je vais vous crever.

Il se rua sur le premier Bosch qui lui tomba sur la main. Il lui mit un coup de poing à la trachée, coupant immédiatement la respiration de l'Oberst Lieutenant qui se tint la gorge. Sans attendre la réaction du second, il se retourna et lui fit un balayage de la jambe droite. L'Allemand chuta lourdement. Riley se jeta sur lui et commença à l'étrangler. Voyant cela, trois MP ouvrirent la porte de l'enclos et attrapèrent Riley. David, devenu fou de rage, prit le bras du premier et le lui tordit dans un craquement inquiétant.

- On va te faire la peau salopard de bolchevique ; dirent les deux autres.

Riley prit la position du boxeur et para les coups qui s'abattaient sur lui. Il en prit, mais il en donna lui aussi.

Le Général Bernard arriva. Riley était en train de se battre avec des MP. Les policiers étaient des armoires et David commençait à recevoir une correction.

- Colonel faites-moi arrêter ces MP et faites sortir le Major Riley et ses hommes.

Les MP furent surpris et les autres soldats encore plus en voyant le Commandant russe et le Général dans les bras l'un de l'autre.

- Riley, bordel, Riley comment avez-vous survécu ? Personne n'aurait parié un cent sur vous.

- J'ai survécu à l'armée rouge et aux divisions SS, mais j'ai failli me faire avoir par vos MP.

- Venez avec moi. Pourquoi avez-vous amené ces soldats avec vous ? J'allais dire vos hommes, mais il n'y a pas que des hommes.

- C'est mon équipage. Ils ont fait toute la campagne de l'Est avec moi, mais Staline avait donné ordre de nous supprimer. Le Colonel Kamarov, mon ami a inventé un scénario et nous a dit de partir.

- J'en étais sûr, on ne pouvait pas faire confiance à ce satané Staline. Venez, on discutera mieux devant un bon café. Colonel tirez moi ça au clair. Je veux savoir pourquoi mes ordres n'ont pas été exécutés à la lettre.

Ils furent amenés au QG de la division. Le Général prit Riley par le bras et le dirigea vers le mess. Riley se figea.

- Mon Général, que va-t-il advenir de mes hommes ?

- Ne vous inquiétez pas, ils sont sous ma protection. Il ne leur arrivera rien.

David s'approcha de Natalia.

- Tu t'en souviens, je t'avais dit que je te poserais une question ...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus. Elle l'embrassa fougusement.

- Lieutenant, faites venir la Capitaine Ros-sel, qu'elle s'occupe personnellement de cette jeune femme. Venez Riley.

Les hommes de l'équipage du loup purent manger à leur gré. Ensuite ils prirent une douche et reçurent un uniforme. Natalia fit la même chose, mais dans le carré des femmes. La Capitaine américaine lui donna une de ses tenues.

- Alors, Riley, racontez-moi.

- Vous avez combien de jours à me consacrer mon Général ?

- On a tout le temps. Attendez, j'ai un coup de fil à donner.

Riley faisait un résumé rapide de son aventure quand Bradley entra.

- Colonel Riley, comment allez-vous ?

À Postdam, Churchill, Roosevelt et Staline se partagèrent l'Europe. Le président américain étant très affaibli par sa maladie se laissa manipuler par Staline. Churchill était furieux que l'URSS gardât sous sa coupe la moitié de l'Allemagne et tous les pays à l'est de l'Oder ainsi que les pays baltes et balkaniques. Cet accord prit effet après la reddition sans condition de l'Allemagne.

Au total, l'URSS perdit 10 651 000 hommes contre 4 428 000 Allemands ou alliés de l'Allemagne, rien que sur le front de l'Est. La guerre ne

s'arrêta que le 2 septembre 1945 pour l'Amérique, après la capitulation du Japon.

En 1946 dans le port de Vladivostok, à l'extrême Est de l'URSS, sur la mer du Japon et à deux doigts de la péninsule Coréenne, des Emchas étaient rassemblés pour être rendus aux États-Unis. Selon les clauses du contrat prêt bail, les M4 devaient être reconditionnés dans le meilleur état possible. Une équipe de mécaniciens était chargée de cette tâche. Partout sur les territoires où des Emchas avaient combattu, des pièces détachées furent prélevées sur les chars hors service. Staline pensait jouer un mauvais tour aux Américains en ne leur en rendant qu'une centaine sur les quatre milles prêtés. Une équipe de civils arriva des USA pour réceptionner les chars. Ceux-ci furent embarqués à bord d'un bateau dans le plus grand secret par des soldats sortis provisoirement du Goulag. Quand le

navire arriva dans les eaux internationales, les Emchas furent balancés à l'eau. Le même sort fut fait aux avions prêtés eux aussi à l'URSS. Quand le petit père du peuple apprit cela, il fut pris d'une rage folle. Aussi décida-t-il de transformer les chars américains restant en tracteurs agricoles.

Kamarov fut déporté en Sibérie. Sa faute était d'avoir combattu avec un Américain pendant deux ans. À la mort de Staline, Khrouchtchev réhabilita les officiers rentrés en disgrâce pour avoir déplu au petit père des peuples. Nommé Général, Kamarov travailla comme expert des blindés dans les usines d'armements.

Riley épousa Natalia en 1946. Il commanda le 7<sup>ème</sup> régiment de cavalerie puis la 1<sup>ère</sup> Division blindée à Baumholder dans la Sarre. À l'issue, il fut muté à Berlin. Natalia étant apatride



demanda, avec l'appui de David, la nationalité américaine. La chasse aux sorcières, la traque des communistes ayant commencé aux États-Unis, l'immigration la lui refusa. Apprenant cela, le service de renseignements anglais s'empressa de lui attribuer la nationalité britannique. Elle devint professeur de russe à l'université de Berlin. De temps en temps, elle faisait des traductions de documents classifiés pour le MI5. Avec David, ils eurent deux enfants appelés Vassili et Sacha. David ne fut plus muté, il finit Général commandant en chef des forces alliées à Berlin-Ouest.

En 1961 les Soviétiques décidèrent d'ériger le mur de Berlin. Les Américains alignèrent des chars moyens M48 pour empêcher les soldats russes ou est-allemands de tirer sur les civils qui tentaient encore de quitter Berlin-Est. En réponse l'armée rouge leur opposa des T55, les derniers nés des industries soviétiques. Le Général

Riley utilisa une faille dans les accords de Yalta pour inspecter un T55. « C'est pas mal camarade Kamarov pensa-t-il ». Il avait suivi la carrière de son ami par le biais de la CIA.

Kamarov apprit à son tour que David était entré dans un de « ses » chars. Il avait même dit aux soldats présents sur place, dans un Russe parfait : « vous félicitez le camarade ingénieur qui a conçu ce char ». Les soldats n'avaient jamais vu un Général américain portant la médaille de héros de l'Union soviétique et trois drapeaux rouges.

Les autres membres de l'équipage de Riley, les louveteaux, devinrent citoyens allemands et vécurent à Berlin-Ouest. Yvan ne revit jamais sa femme ni son fils. Aucun d'eux ne se maria. Ils n'avaient pas le droit de quitter l'ancienne capitale du Reich, mais leurs conditions de vie, comparées au Goulag qui les attendait, firent d'eux

des hommes heureux et libres. Riley, comme il l'avait promis, retrouva son ancien équipage avec lequel il débarqua en Sicile. Ils se rencontraient tous souvent, Russes et Américains avec David et Natalia.

La nuit, David pleurait souvent en dormant, revoyant les images du camp de concentration qu'il avait traversé. Natalia se blottissait contre lui, l'embrassait et lui chantait des comptines russes.

Le 9 novembre 1989, un bruit courut des deux côtés du mur, disant que la frontière était ouverte. Des deux côtés la foule se massa. Les grenz polizisten, les gardes aux frontières est-allemands essayèrent de contacter leurs supérieurs. Leurs consignes étaient de tirer à vue sur quiconque essayait de franchir le mur. Mais là ils étaient débordés. S'ils avaient tiré sur la foule, ils

auraient commis un massacre. Leur Capitaine appela leur Colonel qui appela son Général, qui appela le Général russe commandant la garnison. Pendant ce temps des Allemands de l'Est et de l'Ouest étaient montés sur le mur et avaient commencé à le casser.

Côté alliés, les Américains envoyèrent des troupes pour réagir au cas où les Allemands de l'Est tiraient sur la foule, mais arrivés sur place ils ne purent eux aussi que constater les faits. Bien sûr, ils ne devaient pas prendre part au démantèlement du mur. Au bout d'une heure, une brèche était ouverte sur la partie du mur donnant sur la porte de Brandebourg. Les Allemands de l'Est passaient à l'ouest et bizarrement des Allemands de l'Ouest se regroupaient à l'est sur la Postdamer Platz.

Le lendemain, la brèche dans le mur était de plusieurs mètres. Un son magnifique s'éleva au-dessus du murmure de la foule. Le violoncelliste

Mstsislaw Rostropovitch, Russe de naissance, jouait une suite de Bach avec son Stradivarius.

Côté ouest un couple, lui Américain et elle née Russe, mais de nationalité anglaise observait ce qui se passait. À l'est, un homme, Général en retraite de l'armée rouge était pétrifié de ce qu'il voyait. Sans dire un mot, ils se virent, sans dire un mot ils se rapprochèrent et sans dire un mot, ils s'enlacèrent.

Конец

Fin

## Чужой

*Le soldat revient chez lui de la guerre  
Mais sa femme le voit comme un étranger*

*Et cet étranger plaît à sa femme.  
Cet étranger plaît à sa femme.*

*Soldat tu es chez toi un étranger  
Ta femme te trompe avec toi,  
Ta femme se moque de toi  
Soldat tu es chez toi un étranger.*

*La tuer il ne peut pas, il l'aime  
Pardonner il ne peut pas, il se souvient  
de tout,  
Soldat tu as retrouvé ton bonheur,  
Tu as perdu ton bonheur.*

